

LANGELLOT ET LA VOYANTE

LIEUTENANT X

BIBLIOTHEQUE
VERTE



LANGELOT ET LA VOYANTE

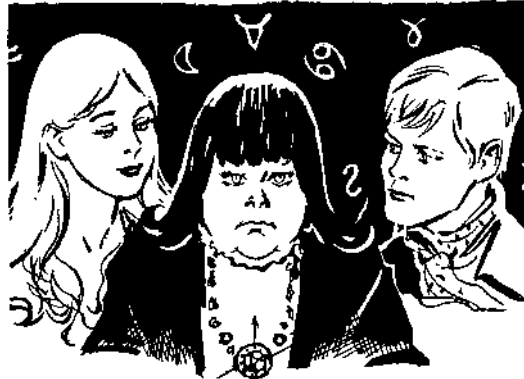
LIEUTENANT X

BIBLIOTHEQUE
VERTE



LIEUTENANT X

**LANGELOT
ET LA VOYANTE**
ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN



HACHETTE

Lorsque leur numéro est au point, deux compères peuvent faire croire qu'ils devinent les pensées l'un de l'autre. C'est une attraction que l'on voit souvent au cirque ou dans les foires.

Eh bien, voilà le nouveau métier de Langelot : il est devenu télépathe !

Grâce à l'aide d'une jeune Anglaise qui croit avoir un don de divination, Langelot réussit à battre des professionnels sur leur propre terrain et devient l'assistant d'une voyante illustre, dont le comportement est assez suspect.

Hélas, la jeune Anglaise a perdu son pouvoir et les machinations des espions n'apparaissent ni dans une boule de cristal ni dans le marc de café...



S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES



SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

Agent N° .. **222**

sous-lieutenant. LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

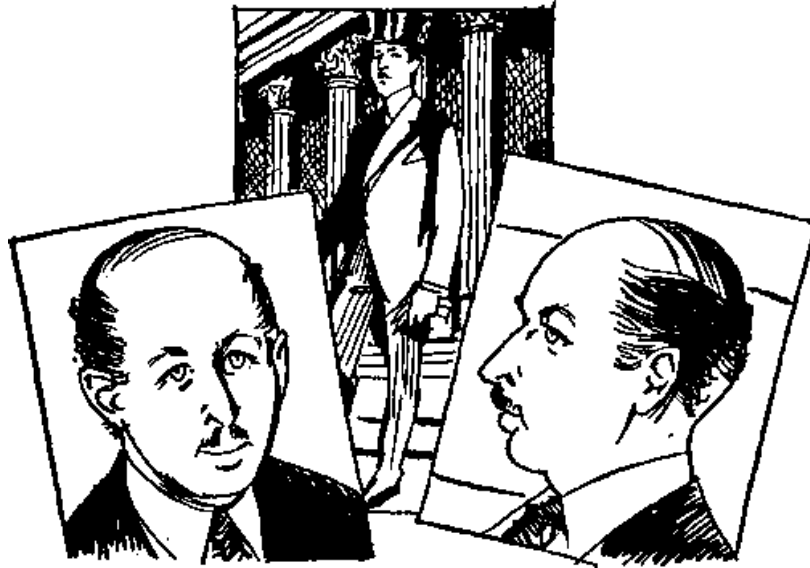
le chef du S.N.I.F.

SIGNATURE DU TITULAIRE

LangeLOT



Montigny



I

CELA commença comme la mission la plus ordinaire qu'on puisse imaginer.

Une mission si ordinaire qu'il ne faut pas s'étonner qu'elle fût confiée au sous-lieutenant Langelot, l'un des plus jeunes agents du Service National d'Information Fonctionnelle (SNIF pour les initiés...).

« Voilà le gibier », dit le capitaine Montferrand, chef direct de Langelot, en lui tendant plusieurs photos.

La première représentait un monsieur de haute taille, vêtu d'une jaquette, d'un pantalon rayé et d'un chapeau haut de forme. Derrière lui se profilait des colonnes corinthiennes suggérant quelque édifice officiel.

La deuxième représentait le même monsieur pris de profil, à travers une vitre d'automobile. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années ; son long nez était busqué, son front dégarni.

La troisième était une photo d'identité réalisée par un photographe de qualité. « Le gibier » y apparaissait de face. Il avait un long visage avec des yeux intelligents encore que rêveurs, et des plis de bonté aux coins de la bouche.

Montferrand tira une bouffée de sa pipe.

« Jules-Joseph-Anselme Caparadossi, déclina-t-il. Cinquante-quatre ans. Domicile : 18, rue Léonard-de-Vinci, Paris XVI^e. État civil : célibataire. Profession : directeur des Archives du ministère du Progrès scientifique. »

Langelot poussa un petit sifflement :

« Alors c'est une « grosse légume » !

— Comme vous dites. Inutile, par conséquent, de vous recommander la discrétion.

— N'ayez crainte, mon capitaine. Je vous le cravate et je vous le ramène sans qu'il s'en aperçoive. »

Montferrand fronça les sourcils.

« Il n'est pas question de le cravater, mais simplement de le prendre en filature à la sortie de son domicile, de le suivre où qu'il aille, de noter ses contacts et de rendre compte. Vous avouerez que ce n'est pas sorcier. Et je vous serai obligé, Langelot, de me faire grâce des initiatives intempestives dont vous avez le secret.

— Bien, mon capitaine, fit Langelot, ainsi ramené au sens des réalités.

— Il est essentiel que vous ne soyez pas remarqué du suspect. Vous ferez donc équipe avec l'aspirant Gaspard, et vous vous relaierez chaque fois que ce sera possible. Si le suspect s'aperçoit qu'il est suivi, rendez compte immédiatement.

— Oui, mon capitaine. Je présume que ce n'est pas la peine de demander de quoi il est suspect, le suspect.

— Vous présumez bien », répondit froidement Montferrand en s'entourant d'un nuage de fumée.

Langelot claqua militairement des talons et sortit.

Dans le couloir, il rencontra Gaspard qui revenait du tir.

« Pas si vite, mon grand, lui lança Langelot en l'arrêtant. On est de mission, tous les deux.

— Chouette alors ! s'écria Gaspard. Quelqu'un d'autre va faire ma permanence à ma place. Quelle mission ?

— Tout ce qu'il y a de plus classique. Une filature. »

Et Langelot lui montra les photos.

« Un monsieur qui a l'air très bien, fit Gaspard approbateur. Alors c'est très simple. Je commencerai par me déguiser en maître d'hôtel, et toi en gâte-sauce. Ensuite, je me mettrai en capitaine de la Garde républicaine à cheval ; tu seras mon palefrenier. Après...

— Minute, papillon ! D'abord, le chef de mission, c'est moi. Alors si l'un de nous devait jouer les palefreniers et les gâte-sauce, je te prie de croire que...

— D'accord, d'accord, fit Gaspard, bon prince. Moi, tu sais, tant que je me déguise... »

Langelot ne le savait que trop : la passion du déguisement avait déjà joué plus d'un tour à l'aspirant Gaspard¹.

« Écoute-moi bien, mon vieux, dit le sous-lieutenant. Quand tu seras responsable de ta propre mission, tu te déguiseras en ce que tu voudras : en balayeur des rues ou en cantatrice italienne, ça m'est égal. Mais pour le moment, le responsable, c'est moi. Et le pitaine a dit : pas d'initiatives. Alors tu me feras le plaisir de conserver l'apparence que tu as reçue de la Nature, si regrettable que ce soit du point de vue esthétique. Va chercher ta moto et commençons à reconnaître les lieux. »

Gaspard soupira, mais n'osa pas insister : encore que les deux garçons n'eussent guère plus de dix-huit ans ni l'un ni l'autre, le SNIF n'était pas le genre de service où il pouvait venir à l'idée de quiconque de discuter les ordres d'un supérieur.

Le reste de la journée ne fut que routine. On vérifia l'emplacement exact de l'appartement de M. Caparadossi : c'était le premier à droite, dans un fort bel immeuble de la rue Léonard-de-Vinci, à deux pas de la place Victor-Hugo. On s'assura des possibilités de stationnement et de guet. On s'enquit des divers itinéraires possibles pour se rendre à l'avenue Rapp, où était situé le ministère du Progrès scientifique. Au ministère, on s'informa du bureau du directeur des Archives. Un coup de téléphone au service spécialisé de la police fournit les numéros d'immatriculation des voitures utilisées par le suspect : sa DS personnelle, et l'autre DS mise à sa disposition par le ministère.

« Maintenant, dit Langelot, nous sommes parés. Gaspard, je te nomme chef de notre section Intendance. Comme tel, tu vas te procurer des couvertures, des sandwiches et une Thermos de café. »

À 21 heures, la 2 CV du SNIF affectée à Langelot prit position dans la rue Léonard-de-Vinci, côté impair. La motocyclette de Gaspard stationnait déjà un peu plus loin. Les fenêtres de l'appartement qui intéressait les deux garçons – l'appartement « intéressé », comme on dit en jargon de métier – demeurèrent éclairées jusqu'à dix heures et demie ; puis, elles s'éteignirent.

« Le gibier a l'air d'être au dodo, dit Langelot. Gaspard, je te conseille de faire de même. Je prendrai le premier quart. »

De quatre heures en quatre heures, les « snifiens » se relayèrent : l'un dormait, tandis que l'autre, à travers le pare-brise de la 2 cv, observait la porte de l'immeuble et les fenêtres de l'appartement.



Le silence de la nuit succéda à l'agitation relative de la soirée. Rares étaient les voitures qui passaient à cette heure tardive par cette rue résidentielle.

Vers quatre heures – Gaspard venait de reprendre la garde – le froid du petit matin se fit sentir, et les garçons serrèrent leurs couvertures plus étroitement autour d'eux. Gaspard tendit la main vers la Thermos, se rappela qu'elle avait été vidée au casse-croûte de minuit, se pinça les mollets pour s'empêcher de s'endormir, et reporta son regard vigilant sur la porte du 18.

Bientôt après une sourde rumeur se fit entendre : Paris s'éveillait.

Des arroseuses passèrent, leurs phares allumés, et aspergèrent la chaussée. Des concierges ensommeillés traînèrent des poubelles sur les trottoirs. Des camions de ramassage apparurent : d'un geste preste et vigoureux, les éboueurs versaient le contenu des poubelles dans la gueule ouverte de leurs engins, laquelle refermait les mâchoires avec un grognement sinistre. La boîte à ordures retombait sur le trottoir avec fracas. Parfois un couvercle roulait sur la chaussée, au risque de réveiller le quartier.

À huit heures, les deux agents secrets allèrent prendre leur petit déjeuner dans un café situé au coin d'une rue avoisinante : Langelot

d'abord, comme il convenait au chef de mission, et Gaspard ensuite, comme il convenait à « l'officier le moins ancien dans le grade le moins élevé ».

Ensuite, ils reprirent leur faction ensemble.

« On ne se lève pas tôt, dans cette baraque, constata Langelot.

— Naturellement : il n'y a que des P.D.G. qui habitent ici, répondit Gaspard. Ces gars-là doivent prendre leur petit déjeuner vers deux heures de l'après-midi et se présenter au bureau pour la fermeture. »

L'aspirant exagérait. Vers huit heures et demie, des gens commencèrent à sortir des immeubles. Des moteurs vrombirent de tous côtés, et la rue, qui avait été pleine de voitures en stationnement, commença à se dégager.

À 9 heures 30, une DS noire, conduite par un chauffeur, vint s'arrêter en double file devant le 18. Les snifiens échangèrent un coup d'œil : ils avaient reconnu le numéro d'immatriculation.

« Gaspard, à toi ! » fit Langelot.

L'aspirant descendit de la 2 cv et parcourut d'un air dégagé les quelques mètres qui le séparaient de sa moto. Il feignit d'avoir du mal à la mettre en marche :

« Maudite machine ! » bougonnait-il, tout en coulant des regards discrets vers le 18.

La porte de l'immeuble s'ouvrit. « Le gibier » parut.

Grand, maigre, fort élégant avec son pardessus noir, son chapeau gris, ses gants de daim gris, il était aisément reconnaissable. Ses yeux avaient l'expression rêveuse – ou peut-être préoccupée ? – de la photo.

Langelot ressentit une petite émotion assez agréable : la chasse commençait.

Le chauffeur, vêtu de bleu foncé, sauta sur le trottoir, ôta sa casquette et ouvrit la portière arrière. « Le gibier » s'arrêta pour lui dire quelques mots et lui donner une tape amicale sur l'épaule, puis il monta. Trois secondes plus tard, la DS s'éloignait, suivie à cinquante mètres par un motocycliste coiffé d'un casque doré qui rayonnait comme un soleil.

« Il va falloir que je lui fasse changer de casque, se dit le chef de mission en embrayant tout doucement. Avec celui-ci, on le prendrait pour Louis XIV incognito ! »

Tout en roulant vers la place Victor-Hugo, il pressa sur un bouton dissimulé sous le tableau de bord. Un grésillement retentit.

« Bretagne de Normandie, m'entendez-vous ? Parlez, fit Langelot.

— Normandie de Bretagne, je t'entends 5 sur 5, répondit la voix de Gaspard, à moitié couverte par des vrombissements divers. Et ce n'est pas la peine de me vouvoyer sous prétexte que nous avons une radio. Pour le cas où ça t'intéresse, je te signale que le suspect et moi, nous sommes en train de descendre l'avenue Raymond-Poincaré.

— Parfait. Je reste en Q.A.P.². Ne me rappelle que si l'intéressé s'écarte de l'itinéraire prévu.

— Bien compris », répondit Gaspard.

En effet, il était inutile d'attirer l'attention de tous les passants de l'avenue Raymond-Poincaré sur un motocycliste en casque doré se tenant des discours sur son engin.

Palais de Chaillot, pont d'Iéna, quai Branly, avenue Rapp : c'était l'itinéraire normal. Langelot retrouva Gaspard à l'entrée du ministère du Progrès scientifique.

« La DS est entrée dans la cour, rendit compte l'aspirant, et j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas la suivre à l'intérieur.

— Tu as bien fait. Mais dis donc, tu vas me faire le plaisir de t'acheter un casque un peu moins voyant. Avec celui-ci, on te repère à un kilomètre. Et encore, il n'y a pas de soleil ! Pour peu que le temps se lève, tu auras l'air d'un miroir à alouettes !

— Justement, répliqua Gaspard. C'est là le truc. »

De la sacoche de droite suspendue à son porte-bagages il tira un casque argenté, et, de la gauche, un heaume du plus beau violet métallisé, semé d'étoiles rouges.

« Il me suffit de changer de casque, et personne ne devinera que je suis le même motocycliste. Tu n'aurais pas pensé à ça, toi, l'ancien ? »

Langelot haussa les épaules. « Il est recommandé, au cas où l'on ne saurait passer inaperçu, d'attirer l'attention adverse par un détail caractéristique facile à modifier » : telle était la doctrine du SNIF, et Gaspard pouvait avoir raison.

Ayant garé la moto à un endroit et la 2 cv à un autre, les snifiens s'installèrent dans un café d'où ils pouvaient surveiller l'entrée du ministère : M. Caparadossi ne paraissait pas homme à leur fausser compagnie par une issue de service.

En effet, il n'était pas à son bureau depuis une heure qu'il en ressortait, conduit par le même chauffeur. Cette fois-ci, ce fut

Langelot qui entreprit la filature, tandis que Gaspard restait en réserve avec son chargement de casques multicolores.

Avenue Rapp, pont de l'Alma, avenue George-v. Le directeur des Archives se fit déposer à la porte d'un coiffeur pour hommes de renom mondial : Raffaël (avec trois *f*).

« Bretagne de Normandie, fit Langelot tout seul dans sa voiture. Bretagne de Normandie, m'entends-tu ? Parle.

— Je parlerais bien, mais je n'ai rien à dire.

— Tant mieux. Écoute, je trouve que j'ai assez travaillé pour aujourd'hui. Je vais me faire couper les cheveux.

— Tu vas... quoi ?

— Je vais me faire faire une coupe au rasoir chez Raffaël (avec trois *f*).

— Tu es complètement cinglé, mon pauvre vieux.

— Gaspard, un peu de respect pour ton chef de mission, je te prie.

— D'accord. Tu es complètement cinglé, monsieur le chef de mission.

— Pourquoi cela ?

— Tu en auras pour cinquante francs au moins.

— J'ai cent francs sur moi. D'ailleurs je mettrai ça sur ma note de frais.

— Et tu crois que le pitaine va gober ça ?

— Après tout, c'est lui qui veut que nous ayons les cheveux courts, non ? Toi, pendant ce temps, tu t'occupes du gibier.

— Bien sûr ! Pendant que monsieur le chef de mission se fait soigner comme une prima donna, les aspis, eux, ils font le travail ! Et où il se trouve, le gibier, en ce moment ?

— Chez mon coiffeur.

— Chez... ?

— Oui. Il se trouve que nous avons le même coiffeur, M. le directeur des Archives du ministère et moi. »

Ayant conclu l'entretien d'un petit ton supérieur, Langelot gara soigneusement la 2 cv sur un passage clouté – le SNIF s'occuperait des contraventions – et entra bravement chez Raffaël (avec trois *f*).

À l'intérieur, ce n'était que glaces, fleurs, lustres et tapis. D'un coup d'œil, Langelot repéra M. Caparadossi, dont le corps dégingandé disparaissait déjà sous un peignoir rose pâle, tandis que son crâne dégarni sur le devant, mais couvert à l'arrière de cheveux

noirs finement bouclés, se renversait lentement dans un lavabo en forme de coquille d'huître aux reflets nacrés.

Le siège voisin de celui qu'occupait l'élégant archiviste était libre, et un garçon s'empressa au-devant de Langelot, mais l'agent secret ne se souciait pas de s'installer aussi près de son gibier.

« Non, merci, déclara-t-il avec aisance, je me fais toujours coiffer par... »

Il lut le prénom inscrit en lettres d'or au-dessus d'une autre place libre :

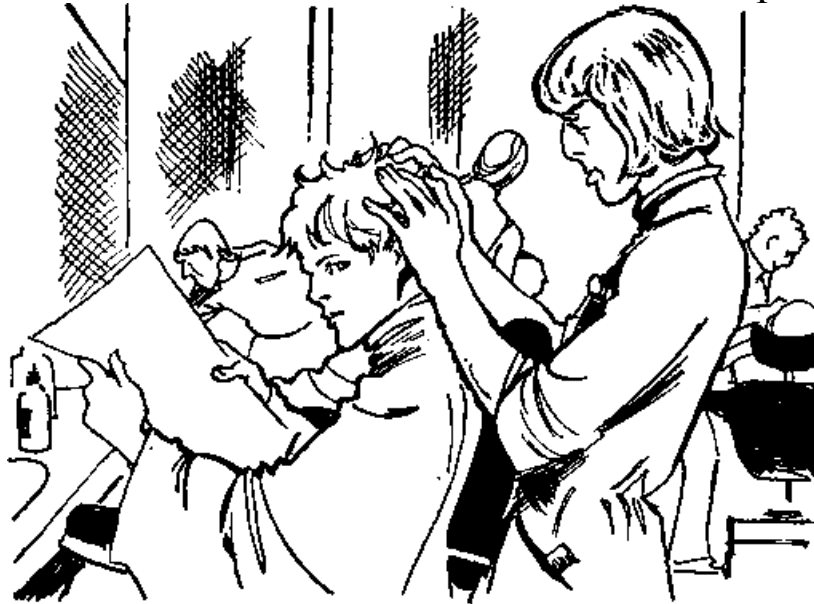
« Par Raymond. »

Raymond s'avancait déjà, un grand gars blond, bien découplé, qu'on imaginait plutôt parachutiste que garçon coiffeur :

« Que puis-je faire pour monsieur ? »

Langelot jeta un regard à M. Caparadossi dont le crâne oblong disparaissait sous une carapace de mousse blanche : visiblement l'archiviste ne comptait pas déloger de sitôt. D'ailleurs il serait pris en charge par Gaspard à la sortie.

« Coupe au rasoir, shampooing, friction, tout le tremblement », dit l'agent secret en s'installant sur son trône de maroquin mauve.



Il croisa les jambes. On lui mit entre les mains un magazine sans intérêt imprimé sur papier glacé. Autour de lui commença un bruissement d'appareils électriques divers, un voilement de doigts experts et légers.

« Dites-moi, Raymond, ça vous amuse d'être coiffeur ? demanda Langelot.

— Monsieur, répondit gravement Raymond, la coiffure n'est pas un amusement : c'est un art. »

Un homme venait d'entrer. Il prenait place à côté de M. Caparadossi. Il engageait la conversation avec lui.

« Ce monsieur qui vient d'entrer, Raymond, ce n'est pas Philippe Pombal, l'acteur de cinéma ?

— Je l'ignore, monsieur. Je ne fréquente point les cinémas.

— Qu'est-ce que vous faites quand vous êtes libre ?

— Monsieur, j'étudie l'histoire de la coiffure.

— Et le grand chauve qui est en train de se faire passer un savon, ce n'est pas Georges Hippopotamos, le chef d'orchestre ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur. Je n'écoute pas la musique. Je consacre tous mes loisirs à...

— À la coiffure, j'ai compris. Voulez-vous demander à la manucure de me faire les ongles ? »

Le calcul était excellent. La manucure, une ravissante jeune fille blonde, vint s'installer aux pieds de Langelot, s'empara de ses mains et lui nomma tous les contacts possibles de Caparadossi sans se faire prier.

« Le monsieur qui vient d'entrer est Roland Noyer, l'annonceur de Radio-Luxembourg. Le gros brun tout seul, c'est Don João, un Brésilien riche à milliards. Le grand maigre, c'est un haut fonctionnaire du Progrès scientifique, M. Caparadossi. Le petit blond dans le coin, c'est...

— Et vous, mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Mychêlhe, monsieur. Avec un *y* et deux *h*.

— Et le garçon qui coiffe M. Caparadossi, n'est-ce pas Rafffaël avec trois *f*, en personne ?

— Oh ! non, monsieur. M. Rafffaël ne coiffe plus lui-même. Ce garçon s'appelle Ricardo. Est-ce que je peux vous poser une question à mon tour ?

— Mais je vous en prie.

— Comment se fait-il que vous, qui avez les mains si fines, vous ayez des muscles pareils du côté du tranchant ? »

Elle avait remarqué l'extraordinaire dureté que développe dans cette partie de la main la pratique du karaté.

« Euh... c'est parce que je suis batteur dans un orchestre de jazz, répondit Langelot. À la longue, on s'endurcit, vous comprenez. Vous

ne m'avez peut-être pas reconnu, mais je suis Chuck Madison, de La Nouvelle-Orléans. »

Mlle Mychèle (avec un *y* et deux *h*) se laissa impressionner comme il convenait, cependant que Raymond remarquait qu'il n'avait pas le temps d'écouter du jazz.

Enfin tous les soins que Langelot avait inventé de se faire donner furent terminés et il put se voir dans le miroir. La coupe fantaisie « de chez Rafffaël avec trois *f* » donnait à ses cheveux blonds, à ses traits menus mais durs, à toute son apparence naturellement innocente et saine, quelque chose de trop soigné, de trop léché, de vaguement prétentieux et de mauvais goût.

« J'ai l'air d'un blouson doré, pensa Langelot. La première chose à faire, dès que je serai sorti, sera de me dépeigner. Sinon, Gaspard n'a pas fini de se moquer de moi. »

En effet, il ne s'agissait plus que de sortir. M. Caparadossi, renversé dans son fauteuil, bavardait avec animation, mais Langelot pouvait difficilement demeurer sur place sans se faire remarquer. Il fit ses adieux à Mlle Mychèle (avec un *y* et deux *h*), tendit un pourboire généreux à Raymond et se dirigea vers la caisse.

« Ce sera cent quatorze francs, monsieur », chuchota suavement la caissière, une dame maquillée, parfumée, avec des cils verts.

Cent quatorze francs ! Langelot porta la main à sa poche. Il ne lui en restait plus que quatre-vingt-dix après le pourboire de Raymond.

« Euh... je suis désolé, fit-il, mais j'ai oublié mon autre portefeuille à la maison. Je n'ai que quatre-vingt-dix francs sur moi.

— Vous avez bien une carte de crédit ?

— Je n'ai pas de carte de crédit.

— Eh bien, soupira la dame, j'accepterai un chèque.

— Je n'ai pas de carnet de chèques. Peut-être pourriez-vous m'envoyer une facture ? M. Chuck Madison, à l'hôtel *Ritz*. »

Aucun Chuck Madison ne recevrait aucune facture, mais rien n'empêcherait Langelot de régler sa dette.

« Nous n'envoyons pas de factures, monsieur.

— Écoutez, je suis désolé, mais si je n'ai pas cet argent sur moi... Que voulez-vous que je fasse ? »

Raymond s'était approché de la caissière et un autre garçon se dirigeait vers la porte, comme pour empêcher Langelot de prendre la poudre d'escampette.

« C'est très simple, monsieur, dit la caissière qui avait oublié toute suavité. Laissez-moi une pièce d'identité et revenez la chercher avec... votre autre portefeuille. »

Pour une fois, la carte d'agent secret de Langelot ne pouvait pas lui servir. Au contraire : elle révélerait qu'il n'était pas Chuck Madison.

« Mais justement, dit-il, c'est dans mon autre portefeuille que sont mes pièces d'identité...

— Monsieur dit qu'il est batteur de jazz, intervint Mlle Mychèle (avec un *y* et deux *h*). Mais moi, qui adore le jazz, je n'ai jamais entendu son nom. »

La caissière posa sur Langelot un regard dur.

« Mon garçon, lui dit-elle, quand on veut se faire coiffer par Raffaël, on paie le prix. »

Elle tendit la main vers le téléphone rose bonbon posé devant elle.

Toute la scène n'avait pas duré une minute et n'avait guère provoqué de bruit. Mais une voix grave, aux résonances harmonieuses, se fit entendre derrière Langelot :

« De quoi s'agit-il ?

— C'est ce garçon qui est venu se faire couper les cheveux pour rien, monsieur Caparadossi, répondit la caissière en empoignant l'écouteur.

— Et frictionner, ajouta Raymond.

— Et « manucurer », renchérit Mychèle.

— Je vais le faire conduire au violon. Il s'expliquera là-bas, dit la caissière. D'ailleurs j'ai l'impression qu'il se fait passer pour ce qu'il n'est pas. Batteur de jazz, lui ? Il m'a plutôt l'air d'un lycéen qui fait l'école buissonnière. »

La situation de Langelot n'était nullement désespérée. Il pouvait culbuter Raymond, Caparadossi, l'autre garçon, gagner la porte et s'offrir encore le luxe de faire un pied de nez à la caissière. Mais pour un agent secret le procédé ne serait guère discret.

« Combien vous doit-il ? » demanda Caparadossi.

Son long visage se plissait d'un sourire indulgent.

« Cent quatorze francs ? Rien que cela ? Bah ! j'en faisais bien d'autres à son âge. Il m'a l'air très bien, ce garçon, avec sa veste de daim toute propre et ses yeux clairs ! Il se fait passer pour un homme célèbre ? La belle affaire ! Moi, quand j'avais son âge, j'ai raconté à ma petite amie que j'étais champion de boxe. Tenez, les voilà, vos

cent quatorze francs et que je n'en entende plus parler. Un jeune qui cherche à se faire coiffer gratis, mais il mérite une décoration ! La plupart d'entre eux paieraient plutôt pour qu'on leur laisse leur tignasse crasseuse. Jeune homme, je vous fais tous mes compliments : vous me rassurez sur l'avenir de notre pays.

— Monsieur, lui dit Langelot, qui, pour l'instant, ne ressemblait plus guère à l'astucieux agent secret ni à l'officier intrépide qu'il s'était révélé en mainte occasion, monsieur, je ne sais comment vous remercier... Je vous rembourserai aujourd'hui même, si vous voulez bien me donner votre adresse.

— Pas question, pas question, répliqua Caparadossi. Si vraiment vous y tenez, vous donnerez cet argent à un pauvre dans le métro, ou à une œuvre quelconque.

— Monsieur, ce sera l'œuvre de votre choix.

— La C.R.V.T., alors. Mais ne vous tracassez pas pour ça. Ce petit incident me portera bonheur. »

Et, fleurant le cuir de Russie, M. Caparadossi, après force sourires et pourboires distribués de côté et d'autre, se retira.

Langelot le suivit, la tête basse.

Il s'était fait repérer par son « gibier » et dans quelles circonstances humiliantes !

La mission « ordinaire » commençait mal.





II

« LANGELOT, dit le capitaine Montferrand, vous m'avez déçu. »

C'était la parole la plus dure que le chef de la section Protection eût jamais prononcée à l'égard de son jeune subordonné. Cela valait toutes les réprimandes, toutes les punitions. Langelot, au garde-à-vous, ne répondit rien.

« Je vous soupçonne, reprit le supérieur, de ne vous être adressé à cette manucure que parce qu'elle était mignonne.

— Oh ! mon capitaine ! Je voulais me renseigner sur les divers individus qui fréquentent ce salon et avec lesquels M. Caparadossi pourrait avoir des contacts.

— Ouais, c'est possible. Mais le résultat, c'est que vous ne pouvez plus filer ce suspect. Or, cela fait quinze jours que je le fais suivre par diverses équipes et que je n'obtiens rien d'intéressant. Vous étiez mon dernier recours, et cela, mon petit gars, dans une affaire dont l'importance vous échappe évidemment, mais qui est de première catégorie. »

Montferrand paraissait sérieusement ennuyé.

« Racontez-moi tout de même ce qui s'est passé ensuite.

— J'ai téléphoné ici, mon capitaine. Vous n'étiez pas là. Alors j'ai cru faire pour le mieux en laissant Gaspard filer M. Caparadossi au plus près. Moi, je me tenais en réserve, ou alors je m'arrangeais pour vérifier l'identité des personnes qu'il rencontrait. Il a déjeuné chez Francis avec M. Ernest Pic, inventeur, 144, rue des Pyrénées. Ensuite il est allé à son bureau où il a passé l'après-midi. Il y a reçu, de 15 heures à 15 heures 30, une Mme Hermine Gressier, du C.N.R.S.³ Il est ressorti à 17 heures. Il s'est fait ramener chez lui. Il a pris sa voiture personnelle et il s'est rendu au 77, boulevard de Sébastopol. Gaspard n'a pu identifier la personne à qui il rendait visite, mais je vous ai donné la liste de tous les locataires de l'immeuble dans mon compte rendu de mission. M. Caparadossi est ressorti du 77 à 19 heures 05. Il est rentré directement chez lui où il est encore en ce moment. Gaspard fait le guet. C'est tout, mon capitaine. »

Montferrand jeta un coup d'œil à sa montre. Il était huit heures du soir.

« C'est bon, dit-il. Ce qui est fait est fait. Je mettrai un autre agent sur l'affaire ; il travaillera en tandem avec Gaspard, qui n'a pas l'air de se débrouiller trop mal. Naturellement, nous passerons au fichier électronique tous ces noms que vous m'avez donnés, mais je n'ai guère d'espoir : Caparadossi n'a l'air de fréquenter que des gens au-dessus de tout soupçon. Quant à vous... eh bien, vous irez donner un coup de main à la section Documentation : ils sont en train de trier leurs périodiques ; vous les aiderez pour le classement. Vous pouvez disposer. »

Et Montferrand souffla un nuage de fumée pour indiquer que l'audience était terminée.

Trier des périodiques ! Faire du classement ! Ce n'était pas pour cela que Langelot était entré au SNIF. Il aurait franchement préféré quinze jours d'arrêts de rigueur. Mais il ne s'agissait pas de discuter. Il fit un demi-tour réglementaire et se dirigea vers la porte.

« Ah ! je vous demande pardon, mon capitaine : j'oubliais. Ceci a roulé de la poche de M. Caparadossi, et Gaspard a cru bon de le ramasser. »

Et l'agent secret déposa sur le bureau de son chef... un gland de chêne.

Montferrand laissa son regard errer du gland de chêne au visage de son subordonné.

« Que voulez-vous que je fasse de cela ? dit-il enfin. Jetez-moi ce gland à la corbeille et allez vous reposer. Vous en avez besoin. – Une dernière chose : n'oubliez pas de donner cet argent à un mendiant, et surtout ne le faites pas figurer sur votre note de frais. C'est déjà assez pénible d'avoir à vous supporter avec cette coupe de cheveux à la zazou ! »

À la zazou ! Il en avait des expressions démodées, le pitaine ! Mais on comprenait fort bien ce qu'il voulait dire. Langelot jeta le gland dans la corbeille, dîna sur le pouce au mess du SNIF et rentra se coucher dans son studio de Boulogne-Billancourt.

Il éteignit immédiatement. S'endormir, c'était une autre histoire. Jamais Langelot n'avait eu des sujets de méditation aussi moroses. Non seulement il avait manqué sa mission, non seulement il s'était conduit comme un bleu, non seulement il avait déçu la confiance du capitaine Montferrand, non seulement il s'était ridiculisé devant Gaspard, mais encore il avait accepté un service d'un homme qui était son « gibier ».

« Dans un sens, pensait Langelot, c'est heureux que le pitaine m'ait repris cette mission. Ça m'aurait ennuyé de traquer ce M. Caparadossi qui m'a tiré d'un mauvais pas et qui a l'air d'un homme bien sympathique. Non que cela doive changer grand-chose en ce qui le concerne. Si c'est un traître, il se fera prendre tôt ou tard. Dans sa position, il doit connaître des tas de secrets, et, s'il en fait commerce, il n'aura que ce qu'il mérite. Mais, c'est curieux, je ne peux pas me faire à l'idée que M. Caparadossi mange de ce pain-là... »

Cela faisait quinze jours que le SNIF vérifiait les contacts de l'archiviste, et tous paraissaient innocents au capitaine Montferrand. Si seulement Gaspard avait découvert à qui M. Caparadossi rendait visite boulevard de Sébastopol... Langelot repassa dans sa mémoire les professions des locataires : dentiste, professeur de lycée, officier de cavalerie, voyante, sage-femme, inspecteur des ventes, ingénieur électricien, expert comptable, agent de publicité, directeur de pompes funèbres... Certains de ces métiers pouvaient évidemment servir de « couverture » à un espion.

Langelot se retourna dans son lit. Sa dette était réglée. Il avait fait un saut jusqu'à sa banque et avait remis cent quatorze francs à une bohémienne dans la rue : il ne pouvait pas les restituer à M. Caparadossi lui-même sans attirer une fois de plus l'attention de

l'archiviste. La bohémienne avait voulu lire dans les lignes de la main de Langelot, et elle lui avait promis « la fortune, le bonheur et la réussite, à lui ainsi qu'à ses chers parents » : les parents de Langelot étant morts dans un accident d'avion plusieurs années plus tôt, il lui était difficile de prendre les promesses de la bohémienne au sérieux. Bref, toute cette affaire désagréable était terminée, du moins en ce qui le concernait personnellement. S'il y avait un mystère Caparadossi, ce ne serait pas Langelot qui le résoudreait : il n'avait pas pour cela le moindre indice, la moindre piste...



Soudain Langelot se dressa sur son séant. Si ! Il en avait une ! Ou du moins, dans les incidents relevés, il existait une anomalie, et cela fournit souvent une prise.

Le gland de chêne !

Que pouvait-il signifier ?

Quelque part, tout au fond de la mémoire de Langelot, un souvenir se mit à briller : on porte un gland de chêne quand on veut vivre vieux. C'est une superstition. Oui, mais il n'était guère probable que le directeur des Archives du ministère du Progrès scientifique entretînt des superstitions.

Tout à coup, Langelot se rappela qu'il avait encore une autre prise : oh ! toute petite, mais ce sont quelquefois les plus sûres.

Il ralluma, saisit son téléphone, forma le numéro secret du SNIF, auquel il était relié par une ligne directe, demanda la section Documentation.

« Bonsoir, madame. Pouvez-vous me dire ce que c'est que la C.R.V.T. ? »

C'était l'organisme auquel M. Caparadossi avait suggéré que Langelot remboursât sa dette.

« Un instant... Voici. La C.R.V.T. est la Caisse de retraite des Voyantes et Télépathes, 23, rue du Mail. »

Langelot remercia, raccrocha, éteignit, se recoucha. Le gland, la C.R.V.T., les professions du 77, boulevard de Sébastopol...

Un instant plus tard, Langelot rallumait. Dans le Bottin par adresses, il trouva sans difficulté le nom et le numéro de téléphone de Mme Cygne, voyante extra-lucide.

Il hésita une seconde, et puis, d'une main ferme, il forma le numéro sur le cadran.

Un long bourdonnement se fit entendre. Enfin on décrocha. Une voix d'homme, basse et sinistre, demanda :

« Allô ? »

Langelot aspira beaucoup d'air. C'était la première fois de sa vie qu'il sollicitait un rendez-vous avec une voyante, et il se sentait passablement ridicule.

« Bonsoir, monsieur. Je voudrais parler à Mme Cygne.

— C'est pour une candidature ? »

Curieuse façon de s'exprimer, pensa Langelot.

« Comment ça, une candidature ?

— Vous cherchez un emploi ?

— Comment ça, un emploi ?

— Enfin ! Expliquez-vous. Vous téléphonez pour la petite annonce ?

— Non, non. Je téléphone pour avoir un rendez-vous.

— Ah ! vous êtes un client. Il fallait le dire plus tôt. Mercredi en quinze, 13 heures 25, ça vous va ?

— Non, monsieur, ça ne me va pas du tout. Je pars après-demain pour un grand voyage. Il faudrait que je voie Mme Cygne demain.

— Demain ! Mais vous ne vous rendez pas compte de l'importance de Mme Cygne !

— Au contraire, monsieur, je m'en rends parfaitement compte : c'est pourquoi je tiens absolument à la consulter avant ce voyage.

— Écoutez... C'est bien difficile... Voulez-vous demain 18 heures 35 ?

— C'est entendu. Je vous remercie beaucoup.

- Un moment. Votre nom, s'il vous plaît ?
- Jean-Charles Brusquet.
- Téléphone ? »

Langelot le donna, la voix sinistre prononça un vague « merci », et les deux interlocuteurs raccrochèrent simultanément.

« Je suis probablement fou, se disait Langelot en s'endormant. Rien ne me prouve que M. Caparadossi soit effectivement allé consulter cette voyante. Et même s'il y est allé, qu'est-ce que j'espère apprendre d'elle ? Sans compter que, si le capitaine Montferrand découvre que je poursuis ma petite enquête personnelle, ce ne sont plus des périodiques qu'il me fera classer ! Je suis bon pour vider les poubelles du SNIF, ou quelque chose d'approchant. En tout cas, pour une fois, il va falloir imiter Gaspard et prendre un déguisement : les officiers des services secrets ne sont pas censés fréquenter les voyantes ! »

Le lendemain, après avoir passé une journée mortellement ennuyeuse à classer *La Revue d'Études nucléaires*, *La Revue d'Études sous-marines* et d'autres publications du même genre, M. Jean-Charles Brusquet se présenta 77, boulevard de Sébastopol.

M. Jean-Charles Brusquet était vêtu d'un blue-jean à pattes d'éléphant, et d'un chandail framboise déteint, ouvert en pointe jusqu'à l'estomac. M. Jean-Charles Brusquet portait un collier aux gros maillons de cuivre martelé, agrémenté de verroteries diverses. La chevelure de M. Jean-Charles Brusquet, noire, emmêlée, ignorant le déshonneur du peigne et du ciseau, lui descendait à mi-cou sur les côtés et à mi-nez sur le devant ; pour voir les gens à qui il parlait, il devait l'écarter un peu, du geste du nageur nageant la brasse. M. Jean-Charles Brusquet souffrait en outre d'un zozotement caractéristique.

La porte du troisième droite, une épaisse porte de chêne foncé percée d'un judas optique, lui fut ouverte par un homme sans âge, vêtu de noir de la tête aux pieds, la tête sinistre et la voix caverneuse.

« Bonzour, monsieur, zozota le visiteur. À première vue, ze suis plutôt déçu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ça fait un peu closse, pour une voyante extra-lucide, d'avoir un zudas optique sur sa porte. Elle ne devrait pas avoir besoin de recourir à ces trucs grossièrement scientifiques.

— Grossièrement scientifique vous-même, dit l'homme. Vous êtes bien M. Jean-Charles Brusquet ?

— Jusqu'à nouvel ordre.

— Cent cinquante francs, je vous prie. »

Langelot, cette fois, ne se laissa pas prendre au dépourvu. Il régla sa consultation et fut introduit dans un salon dodécagonal, entièrement tendu de noir. Les signes du zodiaque illustraient les douze côtés ; le plafond représentait la carte du ciel boréal ; la moquette, celle du ciel austral. Au milieu, se dressait une table ronde formant miroir, sur laquelle se trouvaient des revues d'astrologie et de voyance. Autour de la table étaient disposés des fauteuils noirs, de formes modernes. Sur l'un d'eux dormait un chat siamois.

Au bout de quelques minutes d'attente :

« Asticotons un peu le chat », se dit Langelot.

Il saisit la queue du siamois entre deux doigts et tira délicatement. Aucun effet. Il tira plus fort. Toujours rien.

« Je n'ai tout de même pas envie de te faire mal », dit Langelot.

Néanmoins il tira encore un peu plus fort. Alors la bête tout entière glissa vers lui, et Langelot comprit que c'était un chat naturalisé.

« Quelle horreur ! » fit l'agent secret.

Une odeur d'encens régnait dans la pièce. Une musique presque imperceptible s'échappait on ne savait d'où.

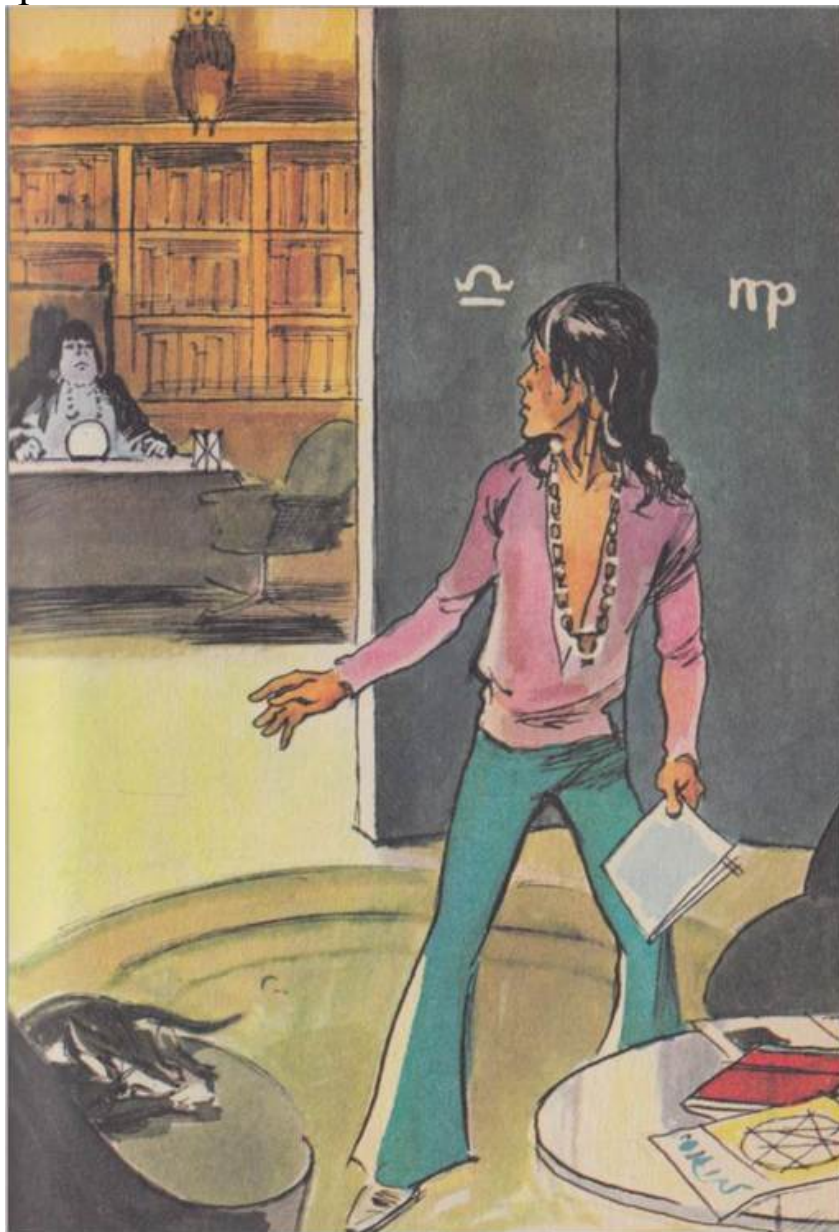
Une idée vint à Langelot. Il prit une des revues et chercha les petites annonces. Il n'eut aucun mal à trouver celle-ci :

« Voy. ex.-luc. 1^{er} pl. ch. assistant (e) pour ét. client. Prestidig., magic., amat. et autr. fum. s'abst. Spéc. télépath. souhait. Bonne prés. exig. Tél... » Suivait le numéro de Mme Cygne.

« Voilà donc de quoi Tête-de-mort me parlait hier ! se dit Langelot. Voyons, déchiffrons ça : Voyante extra-lucide de premier plan cherche assistant ou assistante pour étendre sa clientèle. Prestidigitateurs, magiciens, amateurs et autres fumistes s'abstenir. Spécialité en télépathie souhaitable. Bonne présentation exigée. Dommage que je ne sois pas télépathe : j'aurais essayé de faire carrière dans la voyance. Au moins on ne m'aurait pas fait classer des périodiques. »

À ce moment, une porte placée en face de lui s'ouvrit comme par enchantement, et par cette porte il eut un aperçu de la pièce voisine, qui était meublée comme une bibliothèque et au milieu de laquelle se

dressait une table recouverte d'un tapis de bure noire. Derrière cette table, trônait une dame d'une cinquantaine d'années, plutôt forte, le teint foncé, les sourcils épilés, les narines dilatées, les yeux verts aussi fixes que ceux d'une idole.



« Bonjour, madame Cygne », dit Langelot en se levant.

Les yeux verts ne cillèrent pas. La petite bouche en cœur s'incurva.

« Entrez, entrez, prononça l'idole d'une voix mate. Entrez et asseyez-vous, *monsieur Langelot*. »



III

LANGELOT entra et s'assit.

De vieux livres aux reliures qui s'en allaient en poussière l'entouraient. Au sommet d'une bibliothèque était juché un hibou naturalisé. Au milieu du tapis noir recouvrant la table s'irisait une grosse boule de cristal.

« Ze m'appelle Zean-Sarles Brusquet », dit Langelot.

Les yeux de la voyante – on eût dit deux billes d'agate verte – semblaient fixés sur un point infiniment éloigné, situé quelque part derrière Langelot.

« Le nom que vous vous donnez n'importe pas, prononça-t-elle. Le seul nom qui importe est celui qu'on trouve dans le Grand Livre. Que voulez-vous savoir ? Le passé, le présent, l'avenir ? Parlez. »

Elle désigna un sablier placé à sa droite :

« Lorsque le dernier grain de sable sera tombé, votre temps avec moi aura été épuisé.

– Je voudrais, dit Langelot, qui ne savait plus si c'était encore la peine de zozoter, savoir si ze réussirai dans l'affaire que j'ai entreprise.

– Comment désirez-vous que je procède ? demanda la voyante. Tarots, cartes ordinaires, chiromancie, astrologie, radiesthésie ? Je

peux tout.

— Euh..., ze ne crois guère qu'au marc de café, hasarda Langelot.

— Monsieur Langelot, répliqua la voyante sans changer son ton monocorde, je ne suis pas une diseuse de bonne aventure de fête foraine. Je suis une télépathe véritable. »

À cet instant, le hibou naturalisé battit violemment des ailes, comme pour ponctuer la déclaration de sa maîtresse. Apparemment il n'était pas aussi naturalisé qu'il le paraissait. Langelot se retint de sursauter.

« Alors, dit-il, faites-moi de la télépathie.

— Vous n'avez pas d'antipathie particulière pour la boule de cristal ?

— Non, madame.

— C'est mon récepteur de prédilection. Voyons voir... »

Elle prit la boule entre ses deux petites mains bien potelées. Une expression de souffrance apparut sur son front lisse.

« C'est difficile, dit-elle. Quelque chose s'interpose... Entre votre pensée et la mienne, entre votre cerveau et la boule, il y a une masse filandreuse... On dirait un masque... »

Langelot pensa à sa perruque. Mme Cygne poursuivit :

« Cependant, avec un effort, j'arrive à voir à travers... Vous n'êtes pas celui que vous paraissez... Vous êtes comme un acteur sur la scène... Je ne sais pas ce que cela signifie, mais je vous vois d'une autre couleur... Vous parliez d'une entreprise ? En effet, vous projetez un voyage.

— C'est ce que j'ai dit hier à Tête-de-mort, commenta Langelot.

— Un voyage, comme il vous arrive d'en faire assez souvent... Un voyage professionnel... Bien sûr, ce serait plus facile si vous vous laissiez aller à être vous-même : vous me résistez avec une opiniâtreté... Cependant je peux vous dire que ce voyage-ci sera une réussite... Non pas sous le masque que vous avez adopté en ce moment, mais dans votre vraie vie...

— Dans ma vraie vie ?

— Oui, dans votre vraie vie, monsieur Langelot. »

Elle serrait la boule à l'écraser, mais sa voix demeurait monotone, sans émotion.

« Dans votre vie, poursuivit-elle, où je perçois comme un bruit de fusillade. Ta-ta-ta ta-ta ta-ta...

— De fusillade ? répéta Langelot qui n'en croyait pas ses oreilles.

— La réussite qui vous inquiète est du reste liée à ce bruit, à cette fusillade qui ne fait de tort à personne. »

« Alors là, pensa le jeune agent secret, elle exagère. J'ai toujours été un tireur d'élite ! »

« Je vois aussi un être qui exerce sur vous une influence considérable... C'est un homme d'un certain âge...

— Les cheveux gris ?

— Oh ! pas tout à fait gris, mais presque.

— Coupés en brosse ?

— C'est cela.

— Une jambe remplacée par une prothèse ?

— Je ne serais pas allée jusque-là, mais je vois qu'il a effectivement du mal à marcher. »

C'était le portrait du capitaine Montferrand.

« Et alors, cet homme ?

— Il est assez bien disposé à votre égard.

— Ça dépend des jours.

— Je pense...

— Oui ?

— Je pense que vous devriez lui demander une augmentation. »

Demander une augmentation au capitaine Montferrand ! La suggestion était si absurde que, malgré toute sa perplexité, Langelot faillit éclater de rire, mais il se contint.

« En ce moment, dit-il, je crains que ce ne soit pas tout à fait diplomatique, mais j'y penserai plus tard. Auriez-vous d'autres conseils à me donner ? »

La voyante ferma les yeux et parut se concentrer.

« Sur le plan professionnel, dit-elle enfin, je ne vois que cette fusillade, et je ne comprends vraiment pas de quoi il s'agit. Je ne sais qu'une chose : plus il y aura de fusillade, mieux vous vous porterez, mieux vos affaires prospéreront. Maintenant, sur le plan personnel, si vous recherchez véritablement le bonheur, je crois que vous auriez intérêt à vous concentrer sur un seul pôle.

— Un seul pôle ?

— Oh ! c'est très simple. Vous avez ce qu'on appelle, monsieur Langelot, un cœur d'artichaut. Je vois dans votre passé beaucoup de visages féminins, beaucoup trop si vous m'en croyez. Si vous en choisissiez un et que vous ne vous occupiez pas des autres, vous seriez plus heureux. »

Langelot avait rougi jusqu'aux oreilles. Heureusement la frange de sa perruque mettait son teint à l'abri des indiscretions.

La voyante rouvrit les yeux et regarda le sablier.

« Votre temps est écoulé », prononça-t-elle.

Le hibou battit des ailes.

Langelot remercia, se leva, sortit. La tête lui tournait un peu quand il se trouva sur le trottoir du boulevard Sébastopol.

Il marcha au hasard, essayant de concentrer sa pensée sur ce qui venait de lui arriver, gêné par les passants pressés de rentrer chez eux et par les crieurs de journaux qui rugissaient :

« Dernière édition ! Le lancement du *Trionyx* est imminent ! »



Machinalement, Langelot acheta un journal. En temps normal, le lancement du plus moderne des sous-marins atomiques, un engin français sur lequel planait le plus grand mystère et qui, néanmoins, faisait déjà l'envie de toutes les marines du monde, l'aurait passionné. Mais, pour l'instant, il avait tendance à se désintéresser du *Trionyx* comme d'un « truc grossièrement scientifique » ; ce qui le fascinait, c'était, réelle ou fausse, la télépathie !

Si jamais quelqu'un lui avait dit qu'il s'intéresserait à la télépathie !

Il retourna au SNIF et se présenta à la section Documentation, où il demanda une bibliographie sur la télépathie.

À dix heures du soir, il avait appris, outre quelques procédés utilisés par des simulateurs, que la télépathie paraissait être un fait scientifiquement établi : dans des circonstances idéales, deux

individus, l'un servant d'émetteur et l'autre de récepteur, arrivaient, d'après les expériences de l'Université Duke aux U.S.A., à se transmettre des signaux extrêmement simples. L'armée américaine et l'armée soviétique poursuivaient des expériences poussées à ce sujet, mais, naturellement, on ne connaissait pas les conclusions auxquelles elles étaient arrivées. En tout cas, il n'était nullement question, dans ces expériences scientifiques, de deviner le nom d'un inconnu, de lui prêter une vie sentimentale agitée, de lui décrire le physique de son supérieur hiérarchique.

Langelot rentra chez lui, ôta sa perruque et son collier de cuivre, défit l'un des maillons et en retira un micro-émetteur miniaturisé. De sa poche, il tira un magnétophone récepteur à fil, de la taille d'une boîte d'allumettes. Il rembobina le fil en appuyant de la pointe de l'ongle sur un bouton. Puis il déclencha la lecture :

« Ze m'appelle Zean-Sarles Brusquet », s'entendit-il dire de la voix grotesque qu'il s'était donnée.

Toute la conversation avec Mme Cygne avait été parfaitement enregistrée. Langelot la réécouta trois fois, tout en dînant frugalement de ce qu'il trouva dans son réfrigérateur.

« Bon, dit-il enfin, en arrêtant le magnétophone. Je commence à comprendre. »

Il médita plusieurs minutes, termina son verre de bière, et enfin décrocha son téléphone.

Il forma le numéro de Mme Cygne. Après quelques instants de bourdonnement, la voix sinistre de Tête-de-mort résonna à ses oreilles :

« Allô ?

— Allô, dit Langelot d'une voix enjouée. Désolé de vous déranger à une heure pareille, mais je me suis toujours laissé dire qu'il n'y avait pas d'heure pour les braves. D'ailleurs je savais que vous ne dormiez pas.

— Comment pouviez-vous savoir cela ?

— Mais par télépathie, mon cher monsieur : c'est élémentaire. Dites donc, vous cherchez toujours un assistant ?

— Oui, monsieur.

— Spécialité en télépathie souhaitable, bonne présentation exigée ?

— C'est cela même.

— Alors je suis l'homme qu'il vous faut. Combien ça rapporte, votre petit business ?

— Monsieur, je vois que vous ne vous rendez pas compte de l'importance de Mme Cygne. C'est...

— Ah ! c'est la mère Cygne qui cherche un assistant ! Je me demandais à qui ils étaient, ces deux yeux verts comme des billes d'agate que je voyais dans ma boule. Mais vous ne m'avez pas répondu.

— Monsieur, Mme Cygne doit examiner demain plusieurs candidatures. Si vous voulez vous présenter à neuf heures du matin 77, boulevard de Sébastopol, nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous.

— Bon, bon, ça va, ne le prenez pas sur ce ton. L'importance de Mme Cygne, ça se discute, mais la vôtre... ma boule de cristal me dit que votre principale occupation consiste à ouvrir et à refermer des portes. Et aussi, un peu, à fouiner de côté et d'autre. Est-ce que je me trompe ? Ah ! que voulez-vous : on est télépathe ou on ne l'est pas.

— Quel nom dois-je noter ?

— Raoul Ravennes.

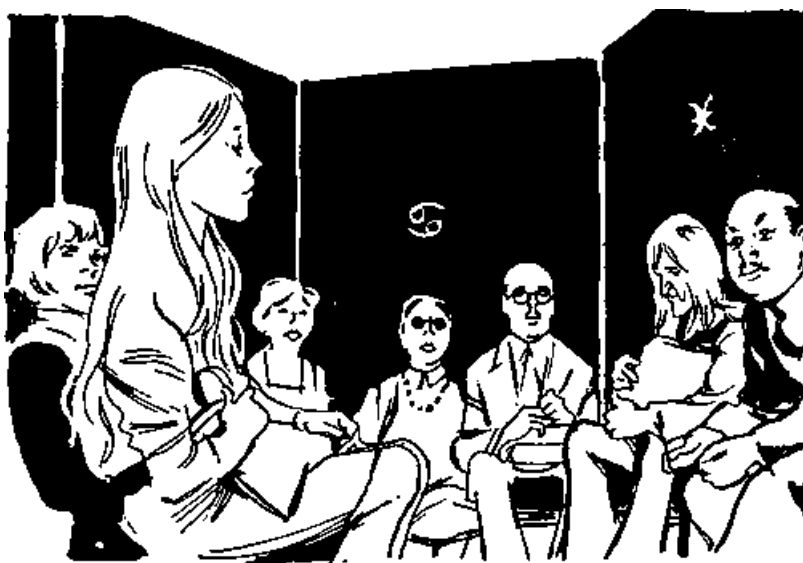
— Téléphone ?

— Je n'ai pas le téléphone, mon cher monsieur.

— Vous m'appellez bien de quelque part ?

— Oui. Je suis au bar du *Plazza-Athénée*. Dommage que vous ne soyez pas télépathe vous-même : vous l'auriez su sans me le demander. À demain neuf heures : je compte sur vous pour m'ouvrir la porte. »

Et Langelot raccrocha, fort content de lui. Montferrand, il est vrai, lui avait recommandé de ne pas prendre d'initiatives, mais qui ne risque rien n'a rien.



IV

LE LENDEMAIN matin, sept personnes étaient rassemblées dans la salle d'attente dodécagonale de Mme Cygne.

Un bureau avait été disposé à une extrémité de la pièce. À neuf heures cinq, Mme Cygne entra et se dirigea à grands pas vers ce bureau. Elle n'avait plus du tout l'air d'une idole, mais plutôt d'une femme d'affaires. Elle portait un ensemble pantalon et fumait une cigarette fichée dans un fume-cigarette de vingt centimètres de long.

« Mesdemoiselles, messieurs, dit-elle en s'asseyant, je n'ai pas de temps à perdre. Vous allez me présenter vos numéros dans l'ordre où vous vous êtes inscrits. »

Tête-de-mort vint alors lui montrer un registre, dans lequel elle lut d'une voix brève :

« Monsieur Cagliostro. Pseudonyme ridicule, d'ailleurs : il faudra en changer », ajouta-t-elle froidement.

Un homme très long, très maigre, avec de longs cheveux flottant sur les épaules, s'extirpa d'un fauteuil et déplia sa haute taille. Il était vêtu d'une espèce de redingote grise et il portait sous le bras une serviette pleine de livres anciens reliés en cuir. Il fit une courbette à Mme Cygne, une autre courbette à Tête-de-mort, une troisième courbette aux assistants, et déposa la serviette, ouverte, sur la table-

miroir. Fouillant sous les livres de cuir, il ramena une brochure de poche qu'il montra à l'assistance. C'était l'*Abrégé de Télépathie* du professeur Otto Schwarz.

D'un long doigt osseux, il tapota le nom de l'auteur :

« Otto Schwarz ! prononça-t-il d'un ton de vénération. Le maître des maîtres ! Un grand parmi les grands ! J'ai eu le bonheur de l'approcher. Je lui dois toute ma science. Son manuel ne me quitte jamais. »

Et il sourit aux anges. Puis il fit une nouvelle courbette à Mme Cygne.

— « Respectée madame, lui dit-il, je m'honore de faire une démonstration de télépathie devant une voyante de votre réputation. Désirez-vous participer vous-même à cette modeste expérience ? »

Mme Cygne secoua sèchement la tête :

« Pas si bête », dit-elle.

Où était la magicienne de la veille ? Où étaient le hibou et le chat ? Où étaient les parfums d'encens et les musiques supraterrrestres ? On se serait cru, n'était le décor astrologique, dans un bureau de la Sécurité sociale.

« En ce cas peut-être vous, monsieur ?... » demanda Cagliostro à Tête-de-mort.

Tête-de-mort jeta un coup d'œil à Mme Cygne, qui fit oui de la tête :

« Allez-y, Dudule. »

Dudule s'avança.

« Monsieur, lui dit Cagliostro, voulez-vous avoir l'obligeance de choisir un des volumes de cette serviette ? N'importe lequel, au hasard. »

Dudule tendit la main et ramena un volume du XVIII^e siècle.

Cagliostro avait rangé l'*Abrégé de Télépathie* dans une des vastes poches de sa redingote. Il s'était reculé et il se tenait les bras croisés sur sa poitrine, souriant de toutes ses dents qu'il avait noires et cariées.

« Parfait ! Il s'agit, n'est-ce pas, de l'*Histoire de l'Empire de Russie* de l'immortel Voltaire ?

— Pas besoin d'être sorcier pour le deviner, bougonna Dudule de sa voix funèbre. Les formats de tous vos bouquins sont différents.

— Ah ! vous avez remarqué cela ? Voilà qui prouve que vous êtes un homme intelligent, et cela rendra notre expérience de

transmission de pensée encore plus facile, répondit Cagliostro en souriant. Voulez-vous maintenant avoir la bonté d'ouvrir ce respectable ouvrage à la page qu'il vous plaira ? »

Dudule ouvrit le volume, mais avec précaution, comme s'il craignait que le respectable ouvrage ne contînt une respectable bombe.

« Oserai-je vous demander à quelle page vous vous trouvez ?

— Page 152.

— Cent... cinquante... deux..., répéta Cagliostro. Mauvais chiffre, mais ça ne fait rien. Voulez-vous maintenant lire pour vous-même la première phrase de cette page, et ensuite faire circuler le volume parmi l'assistance, en commençant naturellement par l'honorable Mme Cygne ? Vous voyez que je me retire au fond de la pièce et que je ne peux rien voir. »

En effet, il s'éloigna de quelques pas et se mit à marcher de long en large. De temps en temps il marmonnait quelques mots. Une ou deux fois, il consulta l'*Abrégé*.

La première phrase de la page 152 était celle-ci : « Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre suédoise, et, après un combat opiniâtre, prit un vaisseau et deux frégates. »

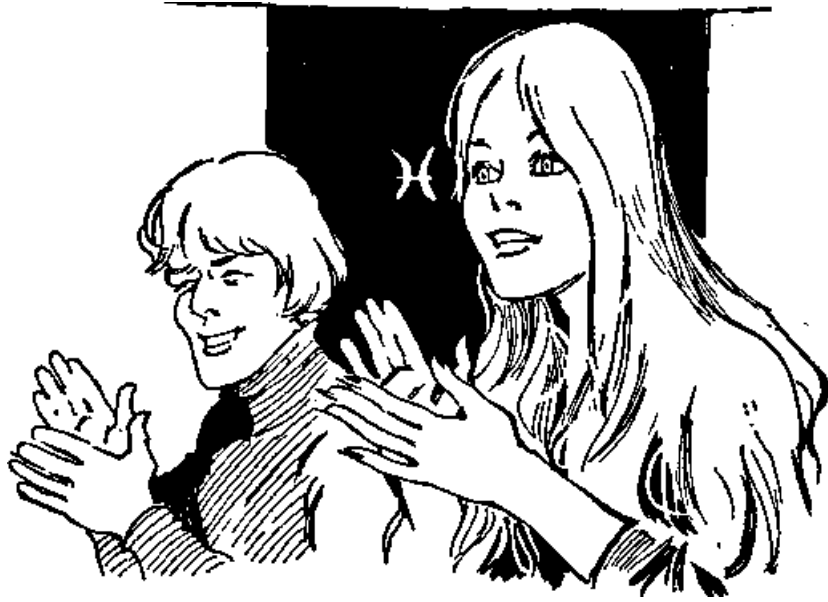
« Maintenant, oserai-je prier l'honorable société, et vous en particulier, monsieur Dudule, de penser intensément à la phrase que vous avez lue ? De mon côté, j'essaierai de la deviner. »

Il se prit la tête à deux mains et commença à se balancer d'un pied sur l'autre. Soudain il émit une espèce de râle.

« Je vois, commença-t-il, je vois la mer ! Et sur la mer, des chiffres ! Quels chiffres ? Attendez une minute. 12... Non : 21... Non ! Un 2 et un 1 séparément. Ah ! je comprends : ce sont des bateaux. Des bateaux d'espèces différentes. Mais ils sont du même côté. Face à eux, je vois l'infini. Une infinité de bateaux ennemis. C'est un combat naval ! Les canons tirent ! À l'abordage ! La bataille est rude. Et finalement les trois navires que je voyais d'abord sont faits prisonniers. »

Il laissa retomber ses longs bras. Son front apparut, couvert de transpiration ; ses yeux étaient hagards. Il parcourut l'assistance d'un regard circulaire.

« Eh bien ? demanda-t-il fièrement. Que pensez-vous de Cagliostro ? Car je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas ? »



Une des spectatrices, une jeune fille très mince, aux longs cheveux blonds qui lui pendaient jusqu'à la taille, aux yeux verts pleins de mystère, au teint translucide, applaudit. Son voisin, un jeune homme fort élégant, à la coupe de cheveux sophistiquée, applaudit aussi. Les autres demeurèrent silencieux.

Un rictus ironique plissa la bouche de Mme Cygne, qui souffla une bouffée de fumée au nez de Cagliostro.

« Enfantin, dit-elle. Vous êtes peut-être un bon relieur, mais un télépathe détestable. Le livre que vous aviez entre les mains est une autre édition de *l'Histoire de l'Empire de Russie*, à laquelle vous avez collé la couverture de *l'Abrégé de Télépathie*. Dans vos immenses poches, vous avez autant d'*Abrégés* qu'il y a de volumes dans cette serviette, et chaque faux *Abrégé* reproduit le texte d'un des volumes.

— Mais, madame Cygne, les pages ne correspondraient pas, intervint Dudule.

— Taisez-vous, Dudule. Ce n'est pas compliqué de reporter la pagination d'une édition dans la marge d'une autre. Monsieur Cagliostro, je ne vous retiens pas. Au suivant. »

De nouveau Tête-de-mort présenta le registre, et de nouveau Mme Cygne lut un nom :

« Monsieur Martin. »

Tandis que Cagliostro, plié en deux, rangeait ses livres dans sa serviette et prenait discrètement la porte, un gros homme en complet bleu électrique se levait.

« Madame Cygne, dit-il d'un ton réjoui, vous allez voir ce que vous allez voir, ainsi que tous les braves gens réunis ici. Oh ! pour commencer, moi, je ne vais pas faire appel à des choses savantes et compliquées ; je vais plutôt vous proposer de jouer à un jeu d'enfants. Seulement vous verrez que je gagne à tous les coups. Voulez-vous jouer avec moi, madame ? »

Mme Cygne le regarda froidement à travers sa fumée et ne répondit même pas.

« Alors M. Dudule, peut-être ? Très bien. Et puis quelqu'un d'autre... J'aurais bien demandé à M. Cagliostro, mais il est parti. Vous, madame, par exemple ?

— Je veux bien », répondit une jeune femme maigre et brune, portant une robe violette.

M. Martin s'épanouit.

« Parfait, parfait, dit-il. Voilà la petite équipe au complet. Seulement, pour qu'il n'y ait pas de triche, il va falloir modifier un peu la mise en scène. M. Dudule et madame doivent s'asseoir dos à dos, et moi, il faudrait que quelqu'un ait la gentillesse de me bander les yeux avec ce foulard. Vous, mademoiselle ? Merci bien. »

La jeune fille blonde à l'air mystérieux lui banda les yeux avec son foulard rouge.

« Je pourrais même, poursuivit M. Martin, me retirer dans une autre pièce, cela reviendrait au même. Alors pour simplifier...

— Simplifions, dit sèchement Mme Cygne.

— Voilà, fit M. Martin. Je ne vous vois pas et vous ne vous voyez pas l'un l'autre. Vous allez chacun lever une main avec une partie de vos doigts pliés et les autres dépliés. Mme Cygne elle-même, ou, si elle ne veut pas, la petite demoiselle blonde, me dira combien il y a de doigts dépliés en tout, et moi je vous dirai la répartition entre M. Dudule et madame. Allez ! Levez ! »

Dudule tendit la main droite entièrement dépliée. La dame brune tendit deux doigts.

« Sept, dit la jeune fille blonde d'une petite voix timide.

— Euh... Cinq pour Dudule, deux pour la dame, fit M. Martin. Recommencez. »

Dudule tendit un doigt. La dame, cinq.

« Six, fit la jeune fille.

— Un pour Dudule, cinq pour la dame. Plus vite.

— Trois.

- Deux pour Dudule, un pour la dame. Plus vite !
- Cinq.
- Trois pour Dudule, deux pour la dame. Allez !
- Huit.
- Trois pour la dame, cinq pour Dudule. Continuez... »

Chaque fois, M. Martin devinait juste. Pourtant son foulard était bien appliqué sur ses yeux. D'ailleurs il tournait le dos aux joueurs. La jeune fille blonde et le jeune homme à la mine recherchée assis à côté d'elle échangèrent un regard admiratif.

« Cette farce a assez duré ! coupa soudain Mme Cygne. Monsieur Martin, vous n'êtes pas au patronage. Votre truc est vieux comme le monde. Madame est votre complice. Elle a commencé par montrer deux doigts, comme elle en était convenue avec vous. Ensuite elle montrait chaque fois le nombre de doigts que le pauvre Dudule avait montré la fois précédente. Vous nous aviez annoncé un jeu d'enfants : vous ne nous avez pas trompés. Si c'est tout ce que vous savez faire, allez vous faire embaucher chez Medrano, pas chez moi. C'est vous, madame, qui vous étiez fait inscrire sous le nom de...

- Madame Saragosse, souffla Tête-de-mort.
- Avez-vous un tour du même genre à nous montrer, ou n'êtes-vous venue ici que pour aider monsieur ?
- Pour aider monsieur, dit la dame brune.
- Alors aidez donc monsieur à nous débarrasser le plancher. Non mais ! On n'est pas dans une fête foraine ici ! Au suivant ! Docteur et Mme Freyssinet. »

Le docteur était un monsieur fort digne, vêtu d'un impeccable costume bleu foncé et portant des lunettes professorales. Mme Freyssinet avait une robe blanche et un collier de perles ; son visage était à moitié caché par des lunettes noires.

« Madame, dit le docteur Freyssinet solennellement, je m'associe à votre indignation. Je dirai plus : il y a déjà un certain temps que je me demande ce que des parapsychologues sérieux, comme ma femme et moi, faisons ici. Votre annonce laissait entendre que vous étiez à la recherche de télépathes véritables, et non pas de pseudo-télépathes capables de tromper, avec plus ou moins de succès, la confiance d'un public plus ou moins averti. J'avoue que je ne m'attendais pas, en venant ici, à devoir présenter un numéro comme je ne sais quel funambule. Peut-être le plus sage serait-il que nous nous retirions immédiatement.

— Comme il vous plaira, fit Mme Cygne en suçant son fume-cigarette.

— Enfin ! Puisque nous nous sommes dérangés, nous voulons bien vous montrer ce que nous savons faire. À vous d'en tirer vos conclusions. »

M. Freyssinet ouvrit une mallette d'où il retira plusieurs feuilles de papier.

« Ma femme est aveugle de naissance, dit-il. Voici un certificat médical qui l'atteste et que vous pourrez consulter si vous le désirez. Cette infirmité fait d'elle un excellent récepteur, et quelquefois un émetteur de qualité. Bien entendu, nous utilisons les méthodes les plus avancées de transmission de pensée : c'est-à-dire que nous procédons par signes. Ces signes sont au nombre de cinq : une sinusoïde, un rond, une croix, un carré, une étoile. »

Tout en parlant, il installait sur la petite table ce qu'il lui fallait pour écrire : un buvard, des morceaux de papier, une bouteille d'encre, un stylo, des stylos à bille.

« Je vous le répète, ma femme est aveugle. Cependant, si quelqu'un désire lui bander les yeux...

— C'est inutile pour le moment, dit Mme Cygne.

— Quelqu'un d'entre vous veut-il dessiner en l'air trois des signes que j'ai nommés ? »

Dudule esquissa une croix, la jeune fille blonde une étoile, son voisin, une sinusoïde.

« Bien, dit le docteur Freyssinet, en prenant une feuille de papier et un stylo à bille. Vous pouvez tous voir que je dessine exactement ce que vous m'avez commandé et dont ma femme n'a pas la moindre idée. »

Il traça en effet les trois signes demandés.



« Maintenant, dit-il, je plie cette feuille en deux, en quatre, en huit, en seize, et je la pose devant ma femme, qui n'a même pas besoin de la toucher. Recueille-toi, ma chérie. Pense intensément à ce qui est contenu dans ce papier.

— Peuh ! J'ai vu ça au music-hall, fit Dudule. Vous avez un code. Si vous lui dites « ma chérie », par exemple, cela veut dire « croix ». Si vous lui dites « je la plie en seize », cela veut dire « carré », etc. On n'est pas des idiots non plus, nous autres.

— Madame, fit le docteur en se tournant vers Mme Cygne, désirez-vous que nous recommencions l'expérience dans le silence le plus complet, pour calmer les soupçons ineptes de votre... garde du corps ?

— Inutile, dit Mme Cygne.

— C'est vous qui l'aurez voulu », dit le docteur Freyssinet.

Il se leva et commença à marcher par la salle. De temps en temps, il disait :

« Concentre-toi, ma chérie, concentre-toi. »

Mme Freyssinet parut d'abord plongée dans une sorte de stupeur. Puis elle avança les mains, tous les doigts écartés, vers la feuille pliée en seize, et toujours posée sur le buvard. Dès qu'elle l'eut effleurée, elle retira ses mains. Mais elle ne semblait pas pouvoir les garder immobiles : elles rampaient sur la table, sur le buvard, sur les autres papiers, comme deux petites bêtes cherchant de la nourriture.

Enfin, d'une voix ferme, Mme Freyssinet prononça :

« Une croix. Une étoile. Une sinusoïde. »

Et elle replia ses mains exténuées dans son giron.

« Très bien, ma chérie, très bien, dit le docteur Freyssinet. J'espère que tu n'es pas trop lasse ? Je sais combien ces efforts de concentration sont épuisants. »

La jeune fille blonde et son élégant voisin échangèrent un regard impressionné. Mme Cygne poussa un reniflement sarcastique.

« Pas mal, votre petit numéro, prononça-t-elle. À ceci près que, lorsqu'on écrit avec un stylo à bille, on n'a pas besoin de buvard, n'est-ce pas ? À moins qu'on n'appuie très fort sur le papier, pour que des traces restent empreintes sur le buvard, et qu'une personne habituée à lire avec ses doigts, une aveugle de naissance par exemple, les déchiffre en passant la main dessus.

— Madame, ce soupçon indigne... commença le docteur Freyssinet.

— Gardez votre indignation pour vous. Moi, je n'ai pas de temps à perdre. Je reconnais que votre présentation est impeccable, mais pour la télépathie, vous repasserez. Moi, il me faut les deux. Au suivant. »

Tandis que le docteur Freyssinet, furibond, ramassait ses cliques et ses claques, et guidait sa femme vers la sortie, Tête-de-mort présentait le registre.

« Mlle Mélisande Croydon, lut Mme Cygne. Allez, ma petite, un peu de nerf : au travail ! » ajouta-t-elle en voyant la jeune fille blonde hésiter un instant.

Il ne restait plus dans la salle que la voyante, son acolyte, la blonde Mélisande et son voisin. La jeune fille se leva.

« Madame, dit-elle, d'une voix timide avec un léger accent anglais, je ne suis pas télépathe. Je suis plutôt voyante. Je travaille avec une boule de cristal. »

Elle tira une petite boule de cristal d'un sac de cuir, façon sport, qu'elle portait à la bretelle. Elle se tourna vers le jeune homme élégant :

« Puis-je vous dire ce que je vois pour vous, monsieur ?

— Mais certainement. Et si c'est la vérité, je vous promets de le reconnaître.

— Ce sera sûrement la vérité, monsieur. Sauf si... »

On eût dit qu'un nuage passait sur le pâle visage, encadré entre les deux masses de cheveux blonds.

Mélanide se rassit, posa la boule devant elle, appuya ses coudes sur ses genoux et son menton entre ses paumes réunies. Ses yeux verts fixés sur la boule, elle avait l'air d'une fée échappée de quelque roman breton.



« Je... je..., commença-t-elle avec hésitation. Je crois que vous êtes étranger. Vous venez de très loin. Vous êtes un merveilleux télépathe... Je ne vois pas votre nom, mais il y a des B et des Z dedans... Vous avez vingt-trois ou vingt-quatre ans... Vous dansez très bien, mais vous n'êtes pas très sportif... Vos parents ont les cheveux blancs. Vous êtes amoureux d'une grande jeune fille brune. Vous menez une vie agréable et calme. Plutôt désœuvrée. Vous continuerez de même et vous vivrez très vieux. »

Elle détacha ses yeux de la boule et les leva sur le jeune homme.

« Eh bien ? » demandait-elle timidement.

Le visage du jeune homme exprimait un mélange d'amusement, de compassion et d'hésitation.

« Mademoiselle, dit-il enfin, vous êtes ma concurrente, et vous pouvez naturellement me soupçonner de vous démentir par intérêt. Mais je vous jure qu'il n'en est rien. Quant à tout ce que vous m'avez dit si gentiment, excepté mes capacités de télépathe, il n'y a pas là-dedans un mot de vrai. »

Et il secoua tristement la tête :

« Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? »

— Si, si, dit-elle. Je vous crois. C'est donc ce que je craignais. Enfin, essayons encore ! »

Elle se tourna vers Tête-de-mort :

« Puis-je vous dire ce que je vois pour vous, monsieur ?

— Vous pouvez essayer ! » répondit Dudule, avec un ricanement sinistre.

Elle reprit sa pose de devineresse.

« Vous... vous êtes marié... Vous avez plusieurs enfants : trois ou quatre, je ne vois pas très bien... Vous aimez beaucoup la lecture. Surtout les livres d'anthropologie... Vous êtes très intelligent... Vous...

— Suffit ! coupa Mme Cygne. Dudule est un imbécile et il le sait bien. Il n'a jamais été marié, il n'a pas d'enfants, et il n'a jamais rien lu de sa vie que les noms des stations de métro. Votre truc, ma petite, est tellement mauvais, que je suis intriguée. En quoi au juste consistait-il ? »

Mélanide leva ses yeux verts sur elle.

« Je n'avais pas de truc, madame, répondit-elle simplement. J'avais le don.

— Le quoi ?

— Le don.

— Le don ? Laissez-moi rire.

— Ce n'est pas drôle, madame, car je l'ai perdu.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Au suivant. M. Raoul Ravennes. »

Mélanide, faisant des efforts pour ne pas fondre en larmes, se préparait à partir. Le jeune homme la retint.

« Puis-je vous demander un service, mademoiselle ? J'ai besoin d'un public pour mon numéro : restez quelques minutes. »

Elle battit plusieurs fois des paupières pour dissimuler ses larmes et se rassit. Le jeune homme, au contraire, se leva.

Il portait un blazer bleu marine, à boutons dorés, un pantalon ivoire, des chaussures blanc et noir, une chemise jaune paille, un foulard de cachemire artistement noué autour du cou. Il frappa gaiement dans ses mains.

« Et maintenant, annonça-t-il, trêve de plaisanteries. Ma bonne madame Cygne, mon excellent sieur Dudule, ma chère consœur, la téléfumisterie est terminée : la vraie télépathie commence. »





V

« EH BIEN, mesdames et monsieur, commença M. Raoul Ravennes d'une voix nasale et snob, vous me trouverez peut-être démodé, mais je trouve que la beauté a ses droits, et qu'en toute occasion elle doit passer la première. Nous allons donc débiter par M. Dudule. »

D'un mouvement énergique de la tête, M. Ravennes rejeta en arrière ses cheveux blonds coupés à la dernière mode. Puis il tendit vers Tête-de-mort un index éloquent, soigneusement manucuré.

« Monsieur ! Je vous somme de penser intensément à ce que vous avez dans la poche droite de votre pantalon. Je dis la poche droite. Si vous ne vous rappelez pas exactement ce que vous avez dans cette poche, je vous autorise à y plonger la main et à vérifier, mais surtout ne me dites rien. Ah ! mes énergies psychiques suivent vos doigts, se mêlent à votre influx nerveux et me reviennent chargées du message qui m'intéresse. Très bien, monsieur Dudule, vous êtes un sujet extrêmement coopératif. Nous allons tout de suite noter cela. »

Ravennes tira de sa poche plusieurs carrés de papier blanc et un stylo qui paraissait être en or massif.

« Tout le monde peut voir, poursuivit-il, que ce papier est intact. Monsieur Dudule, pourrais-je vous demander de pousser

l'obligeance jusqu'à m'apporter un chapeau ? N'importe quel chapeau fera l'affaire. »

Tête-de-mort sortit.

« Ah ! et il me faudrait quelque chose pour écrire dessus. Ce bouquin, par exemple. »

Et M. Ravennes saisit le registre laissé sur le bureau de Mme Cygne.



« Voulez-vous me rendre immédiatement ce livre ! commanda la voyante.

— Mais quoi ? s'étonna Ravennes en le feuilletant. Ce n'est qu'un registre de rendez-vous, comme il y en a chez tous les dentistes.

Même mon nom doit y figurer quelque part, avec trois fautes d'orthographe, je parie, et, en cherchant bien, on y trouverait peut-être le Chah de Perse et le ministre des Finances. Il y a plus de dix mille voyantes en France et il paraît que des gens très importants les fréqu...

— Remettez ce livre où vous l'avez pris », dit Mme Cygne en déposant son fume-cigarette et en se levant à moitié.

À ce moment Dudule revint avec le chapeau.

« Très bien, très bien, chère madame, ne vous affolez pas comme cela : c'est mauvais pour les flux psychiques. J'écrirai donc directement sur votre miroir. Tant pis pour vous si je le raie. Non qu'il soit d'excellente qualité... »

M. Ravennes rendit le registre, s'assit à la table, griffonna quelque chose sur un bout de papier, le plia en quatre et le jeta dans le chapeau.

« Voilà, dit-il, une bonne chose de faite. Maintenant, monsieur Dudule, voyons votre poche. »

Tête-de-mort plongea la main dans sa poche et en ramena un mouchoir assez crasseux et un coupe-ongles. Ravennes s'épanouit.

« Parfait, monsieur Dudule. Maintenant à vous, mademoiselle. Savez-vous combien vous avez de petite monnaie dans ce joli sac de cuir où vous avez rangé votre boule de cristal ?

— Oui, monsieur.

— Alors voulez-vous penser intensément à cette somme ? Encore plus intensément, s'il vous plaît... Encore un petit effort. Parfait, vous êtes charmante. »

Il prit un autre carré de papier, griffonna dessus, plia le papier, le jeta dans le chapeau.

« Par acquit de conscience, voulez-vous vérifier ? » demanda-t-il.

Mélysande plongea la main dans le sac, en ramena une pièce de dix centimes et la posa sur la table :

« C'est tout », dit-elle simplement.

Raoul Ravennes lui sourit d'un air enjôleur :

« Exactement ce que je pensais. Maintenant, étant donné que c'est le dernier numéro de la matinée et que c'en sera le meilleur, nous allons demander à Mme Cygne elle-même de participer à notre petite expérience.

— Pas question, dit sèchement la voyante.

— Oh ! là ! là ! Comme on est méchante ce matin ! Et tout ça parce qu'on a cru que j'allais manger ce précieux registre ? Eh bien, chère madame, je suis au regret de vous annoncer que vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Volontaire ou non, vous participerez tout de même, car mes énergies psychiques sont plus puissantes que les vôtres. Je vous somme... – de nouveau cet index impératif tendu vers la victime – je vous somme de vous rappeler immédiatement le numéro d'immatriculation de votre voiture. Ah ! Vous opposez des barrages mnémoniques au flux de mes énergies psychiques ? Mais ce n'est pas la peine, madame, je vous assure : je saurai pénétrer jusqu'à ce numéro. Déjà je le vois qui se profile... encore un chiffre... Merci, chère madame. »

Tout en parlant, Ravennes gribouillait quelque chose sur un troisième carré de papier qu'il jeta à son tour dans le chapeau.

« Même si on ne dit pas Abracadabra, ça marche tout de même, remarqua-t-il en agitant le chapeau. Vous allez pouvoir constater par vous-même, mes chers amis. »

Il plongea la main dans le papier et ferma les yeux un instant.

« Je prends celui de M. Dudule, annonça-t-il, et je vous prie de croire que je n'ai pas des doigts supersensibles d'aveugle. »

Il ramena un papier et le jeta à Tête-de-mort qui lut à haute voix, d'un ton dépité :

« Un mouchoir crasseux et un coupe-ongles. »

Ravennes retirait un nouveau papier, les yeux toujours fermés :

« Celui-ci mentionne la somme de 0,10 franc. Il est à vous, mademoiselle.

— En effet, 0,10 franc, lut Mélisande en dépliant le papier.

— Et voici celui de notre chère Mme Cygne. Puisqu'elle a décidé de nous bouder, Mlle Mélisande nous le lira à sa place. »

Pendant que Mélisande lisait le numéro, Ravennes ne quittait pas des yeux Mme Cygne et M. Dudule. À l'expression d'humeur qui passa sur le visage de la voyante, il vit qu'il ne s'était pas trompé.

« Maintenant, dit Mélisande d'une toute petite voix, si vous n'avez plus besoin de moi, je voudrais m'en aller. Toutes mes félicitations, monsieur. »

Elle sortit précipitamment.

« Monsieur, dit la voyante, quittez cet air béat. Le truc du chapeau est au-dessous de tout : vous avez simplement plié vos papiers de façons différentes. Pour la rédaction des billets, c'est très simple. Sur

le premier, vous avez écrit le numéro d'immatriculation de ma voiture que vous connaissiez d'avance. Sur le second, le contenu de la poche de Dudule, que Dudule venait de vous révéler. Sur le troisième, les 10 centimes que mademoiselle venait de vous montrer. Aucun mystère à tout cela. Le seul mystère, c'est la manière dont vous vous êtes procuré le numéro de ma voiture, mais cela même n'a pas dû être très compliqué. Monsieur Ravennes, vous n'êtes pas télépathe et vous n'êtes même pas un très bon simulateur. Dudule, vous continuerez à accepter des candidatures. »

Sur quoi Mme Cygne se leva et sortit, laissant derrière elle un relent de tabac.

Sur la face osseuse de Dudule fleurissait une incroyable grimace.

« Et voilà, monsieur Ravennes, dit-il. Il ne vous reste plus qu'à déguerpir au plus vite. »

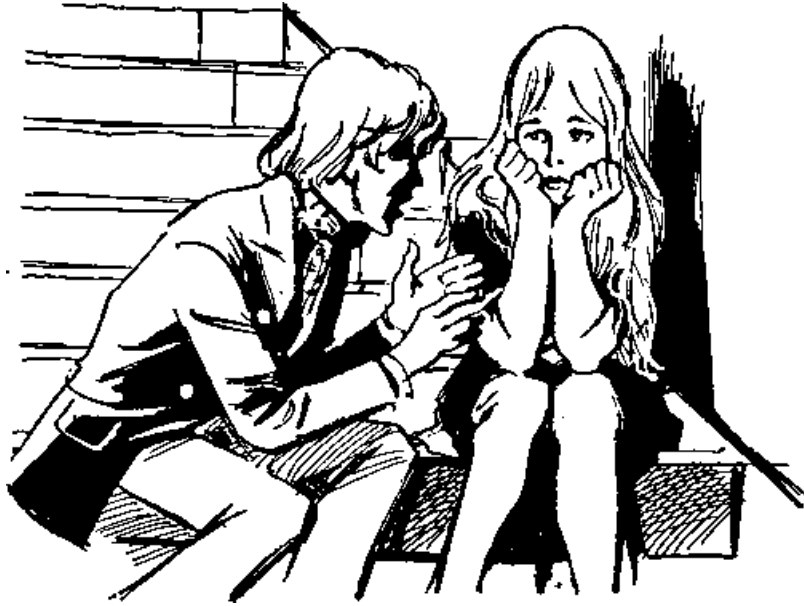
Passablement secoué par son échec – tout avait si bien marché que Langelot se croyait déjà engagé comme assistant télépathe –, l'agent secret ne trouva même pas de repartie, et quitta sans gloire l'appartement de la voyante.

« Tout de même, pensait-il, je n'ai pas complètement perdu mon temps. »

L'escalier du vieil immeuble était mal éclairé, et Langelot entendit des sanglots étouffés avant de voir la personne qui pleurait. C'était, assise sur l'une des dernières marches, toute pelotonnée contre le mur, toute enveloppée dans ses longs cheveux, Mélisande.

Langelot avait le cœur compatissant. Doublement compatissant, s'il faut dire la vérité, lorsque la personne qui avait besoin de compassion était jeune et jolie.

Il s'assit sur la même marche que la jeune fille et lui toucha l'épaule.



« Ne pleurez pas comme cela, mademoiselle. Vous me fendez le cœur. »

Mélanide sanglota de plus belle.

« Si c'est parce que vous n'avez pas été engagée par la mère Cygne, il n'y a vraiment pas de quoi vous désoler. Je n'ai pas été engagé non plus, et, vous voyez, je ne pleure pas. »

Mélanide secoua la tête et continua de pleurer.

« D'ailleurs, poursuivit Langelot, je suis persuadé que nous trouverons mieux, vous et moi. »

La jeune fille hoqueta :

« Ce n'est pas ça ! Ce n'est pas ça ! C'est que... c'est que...

— C'est que ?

— C'est que... je l'ai perdu ! Perdu ! Par ma faute !...

— Perdu ? Qu'est-ce que vous avez perdu ? Votre sac ? Non, il est là. Votre porte-monnaie ? Pas votre pièce de dix centimes tout de même ? »

La jeune fille parvint à ravalier un sanglot :

« C'est ma dernière, balbutia-t-elle, mais ce n'est pas pour elle que je pleure. D'ailleurs je ne l'ai pas perdue.

— Alors quoi ? Votre mouchoir ? Votre tête ? Votre cœur ?

— Non, non, dit-elle. Le don !

— Le quoi ?

— Mais le don ! Le don de voyance ! Je l'avais et je l'ai perdu ! »

Langelot ne s'attendait pas à cette réponse. Il est vrai qu'il n'avait jusqu'alors guère fréquenté de voyants.

« Écoutez, Mélisande, dit-il après réflexion. Un escalier sombre et sale, ce n'est pas mal pour pleurer, mais nous serions peut-être aussi bien dans un café. Moi, je ne pleure bien que devant une bière. Alors vous allez essuyer vos yeux, et nous irons prendre un verre quelque part. Là, vous m'expliquerez de quoi il s'agit, et s'il y a vraiment de bonnes raisons de pleurer, je vous promets de faire la moitié du travail. D'accord ?

— Je ne peux pas aller dans un café, dit Mélisande.

— Pourquoi ?

— On ne sert rien pour dix centimes.

— Peut-être, mais je suis encore assez riche pour vous offrir une consommation. Allez, pas de discussion. Sinon, le père Dudule va venir nous chasser à coups de balai. »

Cinq minutes plus tard, les deux jeunes gens étaient attablés dans l'arrière-salle d'un café, devant une bière et un chocolat chaud avec six croissants qui disparurent avec une rapidité surprenante. Apparemment Mélisande n'avait pas mangé de la journée, ni, peut-être, de la veille.

À première vue, l'histoire de la jeune fille paraissait simple. Les parents de Mélisande étaient anglais, mais ils avaient passé une partie de leur vie en France, où son père s'occupait d'importation de cognac, ce qui expliquait le français presque parfait de la jeune fille. Maintenant, ils vivaient retirés dans une maison de campagne au fin fond du Gloucestershire. Mélisande, qui adorait la France, avait décidé de venir y habiter un an, au pair, avant de poursuivre ses études. Elle avait été engagée par une famille pour s'occuper d'un petit garçon. Or, ce garçon avait un frère aîné, appelé Paul, qui, deux jours plus tôt, avait emmené Mélisande et une de ses amies, la grosse Gertie, danser dans une surprise-partie. Vers le milieu de la soirée, Paul avait embrassé Mélisande.

« Eh bien, il n'y a pas encore de quoi pleurer », commenta Langelot, non sans un mouvement d'humeur.

Un peu plus tard, Paul avait aussi embrassé Gertie, et s'était moqué de Mélisande qui exprimait sa désapprobation. Une querelle avait éclaté, et les parents de Paul avaient pris parti pour leur fils. Mélisande, ayant décidé qu'elle ne pouvait plus demeurer chez eux, se trouvait maintenant à l'hôtel, sans un sou, et n'osant pas alerter ses parents, qui étaient sévères et dont elle ne pouvait prévoir les réactions.

« Tout cela est regrettable, dit Langelot. Mais enfin vos parents finiront bien par comprendre et par vous rapatrier. Quant à vous, ça vous apprendra à embrasser les garçons qui ne savent pas ce qu'ils veulent ! »

Décidément, c'était la journée des surprises pour Langelot. Il n'avait pas fini de parler que Mélisande recommençait à sangloter, proférant entre deux hoquets d'étranges accusations telles que :

« Vous êtes une brute ! Vous n'avez rien compris !

— Si c'est pas pitié de faire des misères pareilles à une jolie fille comme ça ! prononça le serveur en lançant un regard noir à Langelot.

— Vous, dit le jeune officier, je vous dispense de vos remarques, mais je vous autorise à apporter un autre chocolat et des croissants. »

Puis, se tournant vers la jeune fille, il reconnut avec componction qu'il était une brute et qu'il n'avait rien compris, et sollicita de nouvelles explications.

« Ça vient de mère en fille, dit Mélisande. Avec les yeux verts et les cheveux blonds.

— Quoi ?

— Le don.

— Ah ! Madame votre mère est voyante ?

— Elle ne travaille pas comme voyante, mais elle avait le don.

— Elle ne l'a plus ?

— Non, puisque je suis là.

— Mélisande, vous allez encore me traiter de brute, mais je dois vous avouer que... »

De question en réponse, Langelot finit par découvrir qu'un certain village du Gloucestershire, dont Mélisande était originaire, passait pour posséder les dernières fées, les descendantes de celles-là mêmes dont parle Chrétien de Troyes, et qui accompagnaient au temps jadis Merlin l'Enchanteur. Toutes ces fées avaient, héréditairement, de longs cheveux blonds et des yeux verts ; le « don » se transmettait de mère en fille : la mère de Mélisande avait été fée et elle devait l'être à son tour. Seulement, le « don » n'était pas un don à vie : il suffisait d'embrasser un garçon pour le perdre à tout jamais.

« Alors, disait Mélisande, si c'est par amour, ça vaut peut-être la peine. Mais si c'est seulement pour passer le temps, moi, je trouve que ça ne vaut pas la peine. Ce qui me fait pleurer, vous comprenez bien, ce n'est pas que Paul m'ait préféré une grosse fille comme

Gertie ; c'est que, pour un Paul capable de me préférer une Gertie, j'aie perdu le don. »

Langelot commençait à comprendre.

« Donc, dès que vous avez compris que Paul se moquait de vous, vous avez voulu vérifier si vous aviez encore le don ?

— Oui. En outre, je pensais que, si je ne l'avais pas perdu, ce serait le moyen de gagner un peu d'argent. Je n'ai pas d'autre métier.

— Mais comment pouviez-vous espérer que vous n'aviez pas perdu le don, puisque vous aviez embrassé ce mufle de Paul ?

— Oh ! si peu embrassé. Je me disais que ça ne comptait peut-être pas. Et puis je pensais que c'était sans doute une superstition.

— Quoi ? Le don ?

— Ah ! non. Sûrement pas le don. Mais la perte du don pour un baiser. »

Langelot se recula sur sa chaise. Diverses idées germaient dans son esprit. La petite fée blonde et mince méritait visiblement d'être secourue. Mais si le SNIF en général, et certain sous-lieutenant du SNIF en particulier, pouvaient y trouver leur avantage, le profit serait double.

« Mademoiselle, dit-il enfin d'un ton grave, je suis désolé de vous avoir fait pleurer une fois de plus qu'il n'était nécessaire. Mais vous savez comment nous sommes, nous autres télépathes : nous doutons toujours de nos certitudes. C'est pourquoi je tenais à m'entendre confirmer votre histoire de votre propre bouche. Cela dit, ma télépathie est à votre service, et je vais voir ce que je peux faire pour vous aider. Attendez-moi ici. Commandez tout ce que vous voudrez. Je reviendrai vous chercher dans une heure ou deux. »





VI

« MON CAPITAINE, je dois vous rendre compte d'un mensonge et d'une initiative.

— Commencez par le mensonge : c'est probablement le moins grave.

— Je me suis fait porter malade ce matin pour ne pas aller trier les périodiques, alors qu'en réalité j'étais frais et dispos.

— *Seulement* pour ne pas trier les périodiques ?

— Euh... non, mon capitaine. C'était aussi à cause de l'initiative.

— Figurez-vous que je m'en doutais. Maintenant racontez l'initiative. »

Langelot débita son histoire sans rien omettre.

« Pour moi, dit-il, Mme Cygne n'est pas une vraie voyante. D'une part, elle fait parler ses clients, et leur répète ce qu'ils viennent de lui raconter, comme quand elle m'a fait votre portrait ; d'autre part, elle se renseigne sur eux à l'avance. Elle doit avoir accès à un de ces annuaires de téléphone à l'envers, comme nous en avons et comme en a la police : à partir du numéro qu'on donne à Tête-de-mort, elle obtient le nom et l'adresse du client. Il suffit que Dudule fasse ensuite une petite expédition sur place et bavarde avec les voisins ou la concierge, pour qu'elle ait l'air ensuite de tout deviner. Ce qui m'a

frappé, voyez-vous, c'est qu'elle connaissait mon nom, mais elle s'imaginait visiblement que j'étais ce pour quoi je me fais passer dans mon quartier : un vendeur de machines à écrire. D'où « la fusillade qui ne fait de tort à personne ».

— Bien raisonné, Langelot. Reconnaissez que Dudule mène ses enquêtes de main de maître. Il a même découvert que vous aviez « un cœur d'artichaut ».

— Bah, les voisins ont dû lui dire que je sortais avec plusieurs filles : ce n'est pas un crime, fit Langelot en essayant de ne pas rougir.

— Et les incidents de ce matin, qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus d'abord que Mme Cygne ne cherche pas de vrais télépathes, mais des gens dont le numéro serait impeccable : ce qu'elle nous reprochait, ce n'était pas de tricher, mais de tricher mal. Et j'ajoute, mon capitaine, qu'une voyante qui se fait renseigner sur ses clients par des procédés dignes d'un détective privé, n'est pas exactement une voyante ordinaire.

— Admettons. Est-ce là une découverte qui justifie l'initiative déplacée que vous vous êtes permis de prendre ?

— Non, mon capitaine. Ce qui la justifie peut-être – et, naturellement, c'est à vous d'en décider – c'est le renseignement suivant : M. Caparadossi a rendu visite à Mme Cygne au moins six fois dans les derniers six mois.

— Comment savez-vous cela ?

— Quand je feuilletais le registre de rendez-vous, j'ai repéré six fois son nom.

— Je vois. Et quel programme proposez-vous pour la suite des événements ? »

Langelot hésita un instant. Il voulait répondre : « C'est difficile de proposer un programme quand on n'a pas la moindre idée de quoi il s'agit. » Mais cela lui paraissait un peu impertinent, et il préférait que Montferrand s'en aperçût lui-même.

À cet instant, un grésillement se fit entendre sur le bureau du capitaine. Montferrand jeta un regard à Langelot, comme s'il allait lui demander de sortir, puis il se ravisa, ne voulant peut-être pas laisser deviner au jeune agent l'importance de l'appel qu'il recevait. Simplement, il se pencha un peu en avant dans son fauteuil et ôta sa pipe de sa bouche. Ces signes, Langelot les connaissait : Montferrand se penchait en avant pour entrer dans le champ de la caméra de

télévision dissimulée dans le mur, en face de lui ; cette caméra reliait directement son bureau à celui du chef du SNIF. La pipe ôtée par déférence confirmait le diagnostic : c'était Snif lui-même qui appelait son subordonné, Snif, le chef du SNIF que personne n'avait jamais vu, sauf Langelot, et encore dans des circonstances qui ne lui permettraient pas de le reconnaître⁴.

Montferrand porta un écouteur à son oreille. Langelot ne pouvait entendre ce que disait le chef du service, mais il entendait les réponses du capitaine :

« Oui... C'est un gros morceau... Ça risque de nous retomber dessus... Évidemment, la mission avant tout... Non, ce n'est que Langelot... Oui, Snif... Vingt-quatre heures ?... Bien, Snif. Je vous rendrai compte. »

Il raccrocha.

« C'était le patron, expliqua-t-il, et il paraissait d'accord pour que vous sachiez que c'était lui : il m'a dit qu'il avait une confiance absolue en vous. Évidemment, la seule de vos initiatives qu'il connaisse lui a sauvé la vie : alors... Bon. Je ne veux pas vous faire de reproches : il est possible que le renseignement que vous nous avez rapporté se révèle d'une importance capitale. Dans ces conditions, autant que je vous mette au courant. Vous avez entendu parler du *Trionyx* ?

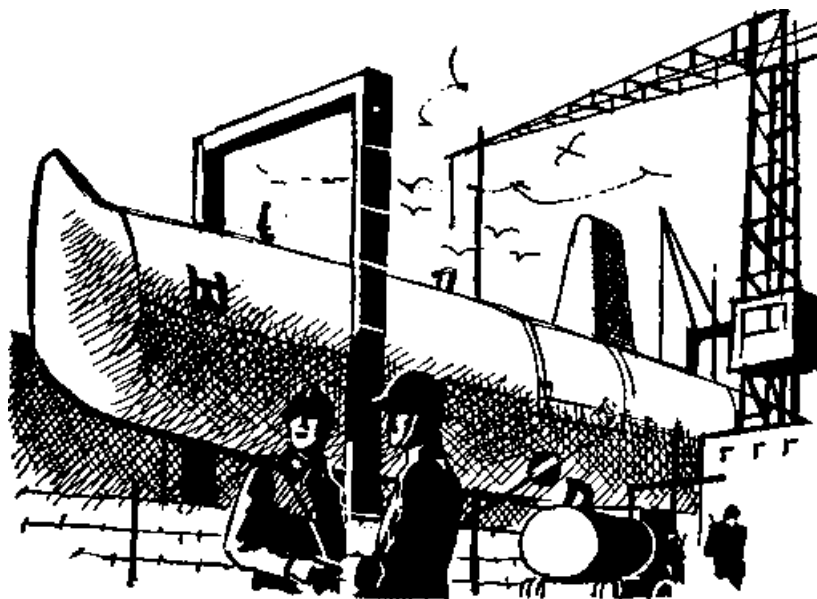
— Le nouveau sous-marin nucléaire français ?

— Précisément. C'est, comme vous le savez sans doute, une arme remarquable, essentielle pour la sécurité et l'indépendance de notre pays. Or, nous avons des preuves que de nombreux renseignements concernant le *Trionyx* ont été transmis à une certaine puissance étrangère dont le nom code est 4584.

— Je connais ces gens-là, dit Langelot. J'ai déjà eu des ennuis avec eux⁵.

— Nous avons également des preuves selon lesquelles 4584 est prêt à prendre n'importe quel risque pour détruire le *Trionyx* au moment de son lancement.

— Heureusement 4584 ne sait pas où le *Trionyx* se trouve.



— Malheureusement 4584 le sait. Le *Trionyx* se trouve dans un chantier naval dont le traître, quel qu'il soit, a donné les coordonnées exactes à l'ennemi. Seulement le chantier est bien gardé, et tant que le *Trionyx* n'en sort pas, il est en sûreté.

— Mais un sous-marin qui ne sort jamais...

— Ne sert à rien. Dès qu'il aura gagné la haute mer, le *Trionyx* sera parfaitement capable de se garder lui-même, et nous n'aurons plus rien à craindre pour sa sécurité. Mais le moment du lancement sera critique, quelles que soient les précautions dont la Royale⁶ se propose de l'entourer. Ajoutez que, d'une part, nos sources semblent indiquer que 4584 a déjà mis en place, dans un endroit que nous ne connaissons pas, la torpille qui doit couler le *Trionyx*, et que, d'autre part, le SNIF a été désigné pour assurer la sécurité terrestre du sous-marin. Vous comprendrez qu'il y a de quoi se faire des cheveux blancs.

— Connaissons-nous l'agent de 4584 chargé de recueillir des renseignements concernant le *Trionyx* ?

— Négatif.

— Et je suppose que nous ne connaissons pas le traître français qui les fournit ?

— Nous ne le connaissons pas, mais, par recoupements divers, nous avons découvert qu'il ne peut s'agir que de l'un des trois personnages ayant accès aux sources nécessaires. L'un est le ministre de la Marine ; le second est un amiral ; le troisième est l'homme à qui sont confiées les bandes magnétiques contenant les enregistrements

des discussions scientifiques concernant le *Trionyx* : vous vous en doutez déjà, c'est le directeur des Archives du ministère du Progrès scientifique.

— Est-ce que certains de ses subordonnés... ?

— Il faudrait alors admettre que *tous* ses subordonnés sont dans le coup, car ils ont chacun la garde d'une partie des bandes, et 4584 possède des renseignements empruntés à *toutes* les bandes. Non, la seule supposition rationnelle, c'est que le traître est M. Caparadossi, diplômé de l'École des chartes et de l'École polytechnique, héros de la deuxième guerre mondiale, homme de talent, de courage et de distinction.

— Et brave type de surcroît.

— Cette supposition me répugne autant qu'à vous, Langelot, mais vous avez entendu les crieurs de journaux : le lancement du *Trionyx* est imminent. M. Caparadossi l'apprendra nécessairement douze heures avant l'événement. Il aura donc tout le temps de déclencher la catastrophe. Dans ces conditions si, dans vingt-quatre heures, nous n'avons pas trouvé le coupable, Snif m'ordonne d'enlever Caparadossi et de l'interroger.

— L'interroger ? Pour quoi faire ?

— Langelot, vous êtes un naïf. Le lancement d'un sous-marin nucléaire ne se décide pas du jour au lendemain. Si Caparadossi a transmis à l'ennemi tous les renseignements qui sont entre ses mains, l'ennemi peut déduire le moment du lancement à la minute près.

— On pourrait toujours le retarder.

— De quelques heures, mais pas indéfiniment. Il est donc indispensable de savoir exactement ce que Caparadossi a livré. Je vous assure que cela ne me fait aucun plaisir d'arrêter et d'interroger un homme apparemment aussi respectable. C'est même pour cela que je vous ai exposé la situation. Avez-vous une autre suggestion à me faire ?

— Oui, mon capitaine, j'en ai une. Mais je ne sais pas si vous allez marcher... »

Et Langelot présenta son plan sous les couleurs les plus riantes, montrant que son application éviterait au SNIF l'embarras d'enlever un homme peut-être innocent, et l'ennui d'indisposer le ministre du Progrès scientifique.

Montferrand l'écouta attentivement.

« Pourquoi avez-vous besoin de cette fille ? demanda-t-il.

— Pour l'expérience de télépathie, mon capitaine.

— Un agent du SNIF pourrait tenir ce rôle. Une femme de chez nous si vous y tenez, Langelot.

— Mais, mon capitaine, tout est infiniment plus vraisemblable si c'est Mlle Croydon elle-même qui se présente une nouvelle fois. Elle a retrouvé le don, vous comprenez ! L'important, c'est que Mme Cygne se demande si elle n'a pas véritablement engagé un couple de télépathes. Jamais vous ne trouverez un agent du SNIF qui ait naturellement l'air d'une fée !

— Langelot, je vous trouve d'un enthousiasme féerique qui m'inquiète un peu.

— Mon capitaine, j'ai commencé cette mission par une grosse bourde, vous en conviendrez.

— J'en conviens volontiers.

— Alors j'ai envie de me racheter, et je veux avoir tous les atouts de mon côté.

— Bref, c'est parce que vous avez commis ce que vous appelez vous-même une grosse bourde que vous me demandez de mettre à votre disposition je ne sais combien de matériel et de personnel, et d'engager...

— À titre temporaire !

— Une jeune étrangère qui m'a l'air d'une tête de linotte, et qui, pour tout mérite, possède des cheveux blonds jusqu'à la taille et des yeux verts.

— C'est à peu près ça, mon capitaine.

— Et vous croyez qu'elle acceptera de travailler avec vous ?

— Je me charge de la persuader.

— Sans lui révéler qui vous êtes ? Sans lui parler du *Trionyx* ?

— À moins que vous ne l'ordonniez vous-même.

— Et vous vous imaginez que Mme Cygne, qui vous a déjà vu sous deux déguisements, ne vous reconnaîtra pas sous un troisième ?

— Sous le premier, on ne peut pas dire qu'elle m'ait vu, mon capitaine. Vous n'êtes pas content de ma coupe de cheveux, mais si vous m'aviez aperçu avec ma perruque noire qui me tombait jusqu'au nez... »

Montferrand fit une grimace de dégoût.

« Langelot, dit-il sérieusement, votre plan est simple : il pourrait marcher. Une chose me chiffonne. Il me semble que, consciemment

ou inconsciemment, votre objectif est moins d'attraper un traître que de blanchir M. Caparadossi qui vous est sympathique. »

Langelot réfléchit une seconde.

« Mon capitaine, je crois que je vois clair en moi. Si je découvre que M. Caparadossi est coupable, cela ne me fera pas plaisir, c'est vrai, mais je vous le ramènerai pourtant pieds et poings liés. »

Montferrand ralluma sa pipe qui s'était éteinte. Il mit trois bonnes minutes à la rallumer. Lorsque enfin elle tira de manière à le satisfaire : « Foncez, Langelot, dit-il. La mission *Sorcière* est autorisée. »



VII

IL ÉTAIT onze heures et demie du matin. On sonna à la porte. Mme Cygne était enfermée avec son premier client de la matinée, et il était encore un peu tôt pour le second client : mais certains d'entre eux étaient si nerveux qu'ils arrivaient longtemps d'avance. Dudule alla ouvrir.

Il commença par jeter un coup d'œil au judas optique. Une vieille femme en chapeau de paille tressée noire se tenait sur le seuil. Ce n'était pas souvent qu'on voyait des campagnardes de son espèce chez Mme Cygne !

Dudule déverrouilla la porte.

« Vous désirez ? fit-il de sa voix d'outre-tombe.

— Je suis madame Macaire. J'ai rendez-vous, fit la paysanne d'une voix cassée, et avec un accent berrichon.

— Vous vous trompez. Il n'y a pas de Mme Macaire pour ce matin.

— Eh ben dis donc, mon vieux, c'est pas comme ça qu'on reçoit les clientes à Châteauroux ! répliqua la bonne femme. Vous allez me faire le plaisir de vérifier, et plus vite que ça. Et, en attendant, vous allez me faire asseoir quelque part. C'est-y-ben compris ? »

À son corps défendant, Dudule défit la chaîne et recula d'un pas pour laisser entrer la paysanne. Il lui indiqua un siège dans le vestibule :

« Attendez ici.

— Vous êtes ben pressé, dit la paysanne. Je m'en vas vous montrer quelque chose. »

Elle portait sous le bras un gros sac à main. Elle y plongea les doigts et en ramena un objet qui ressemblait curieusement à un pistolet qu'elle braqua froidement sur Dudule médusé.

« Toi, le Parisien, dit-elle, ne fais pas de bruit, ne crie pas, ou je te tue comme un lapin. Prends un crayon, du papier, et écris un petit mot à ta patronne pour lui dire que tu dois t'absenter pour quelques jours. Le motif, ça m'est égal. Mais tu as intérêt à le rendre vraisemblable, si tu veux retrouver ta place en revenant. »

Tête-de-mort tremblait de la tête aux pieds.

« Ma... Madame, bégaya-t-il. Quel mo... motif trouver ?

— Je ne sais point, moi. Une tante à l'agonie. Ou bien raconte que tu t'es fait ramasser par les gendarmes pour n'avoir pas répondu à une convocation militaire. »

Tête-de-mort prit le crayon posé à côté du bloc du téléphone et écrivit rapidement :

Chère madame Cygne, je viens de recevoir un télégramme. C'est pour une histoire d'héritage. Je ne voulais pas vous déranger, vu que vous étiez avec un client. Je suis obligé de partir.

Et il ajouta, sans doute pour se confirmer dans son propre espoir :

Je ne serai pas parti longtemps.

DUDULE.

La paysanne lisait par-dessus son épaule.

« Précise pour quelle ville tu pars, mon grand : ça fera plus vraisemblable. »

Dudule ajouta : *Pour Clermont-Ferrand.*

« C'est bien, fit la vieille. Maintenant regarde-moi ben en face, dans les yeux. »

Dudule obéit, et elle lui vida son pistolet dans la figure.

Heureusement, le pistolet n'était pas chargé de balles, mais d'un aérosol anesthésiant. Un jet de fines gouttelettes fusa. Dudule chancela sur ses jambes. Ses yeux se fermèrent. Il serait tombé si la

vieille paysanne ne l'avait pas rattrapé, d'une poigne solide, par le collet.

Elle le traîna ainsi jusqu'au palier, referma la porte derrière elle, et poussa un petit sifflement, après lequel elle ajouta à mi-voix :

« Arrive, Langelot. »

Un déménageur en casquette, qui s'était tenu embusqué sur le palier supérieur, fit alors son apparition.

« Tout s'est bien passé, Gaspard ?

— Impeccable. Voilà le colis. »



Une grosse malle, qui attendait aussi sur le palier supérieur, fut alors descendue, et le sieur Dudule, complètement inconscient, y prit place. Le couvercle fut ensuite refermé ; la paysanne et le déménageur prirent chacun une poignée de la malle et la portèrent gaiement jusqu'au rez-de-chaussée, où la concierge leur tint aimablement la porte.

« Ça doit être M. Sauvageon qui envoie de vieilles choses à la campagne, hein ? demanda-t-elle par curiosité professionnelle.

— On les lui garde jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite », répondit la paysanne.

La malle fut hissée dans une camionnette fermée, à l'intérieur de laquelle Gaspard se défit de son déguisement, tandis que Langelot prenait le volant.

Il s'arrêta devant le café où avait eu lieu son explication avec Mélisande. Dans l'arrière-salle, l'Anglaise l'attendait encore, devant un panier à croissants vide.

« J'ai été long, Mélisande, s'excusa Langelot, mais l'affaire est dans le sac et Dudule est dans la malle, si vous voyez ce que je veux dire.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne crois pas vous connaître. Oh ! c'est vous, monsieur Ravennes ? Mais pourquoi êtes-vous en déménageur ?

— Je suis en déménageur, dit calmement Langelot, parce que c'était le costume approprié pour mettre Dudule dans une malle et le transporter quelque part où il ne pourra pas nous gêner. Maintenant, si vous voulez que je vous en dise plus, il faut me donner votre parole d'honneur de me garder le secret.

— Je vous la donne.

— Parfait. Premièrement, je ne suis pas un télépathe ordinaire.

— Je m'en doutais.

— Ah ! bon ? Pourquoi cela ?

— Vous savez, quand on a eu le don, on conserve tout de même certaines facultés d'intuition, et j'ai senti tout le temps que vous n'aviez pas le psychisme d'un télépathe ordinaire. »

Mélisande se faisait probablement des illusions, mais Langelot était trop sage pour chercher à la désabuser.

« Très bien, dit-il. Alors je n'ai pas à avoir de remords de vous avoir induite en erreur ?

— Aucun.

— Maintenant dites-moi une chose : vous aimez la France ?

— Beaucoup.

— Ça vous dirait de lui rendre service ?

— Énormément.

— Remarquez : la France vous rendrait service en échange. Elle paierait votre hôtel, vous nourrirait de son mieux, vous prendrait un billet de retour pour le Gloucestershire et vous donnerait même un peu d'argent de poche.

— Qu'est-ce que j'aurai à faire pour tout ça ?

— Ah ! voilà : je ne peux pas vous le dire d'avance. Mais je peux vous assurer qu'il ne s'agit que de choses honnêtes. Et si certaines vous paraissent un tout petit peu bizarres, ce sera pour le bien du pays.

— Monsieur Ravennes, qui êtes-vous ?

— Je ne suis pas « Monsieur Ravennes ».

— Vous êtes... oh ! ne me dites pas que vous êtes agent secret ?

— Presque. »

Mélanide battit des mains.

« Et vous vous appelez, de votre vrai nom ?

— Sous-lieutenant Auguste Pichenet, du Deuxième Bureau. »

Mélanide fit la moue.

« Mon nom vous déplaît ?

— Euh... il n'est pas très romantique.

— Non, mais ce n'est pas mon vrai nom non plus.

— Vous me rassurez.

— Vous ne m'avez toujours pas dit si vous êtes d'accord pour travailler avec moi.

— Vous avez vraiment mis Dudule dans une malle ?

— Venez le voir si vous voulez.

— Il va étouffer !

— Non, non. Il y a des trous.

— Et Mme Cygne, vous la mettez dans une malle aussi ?

— En malle, non. En boîte, oui. Et avec votre aide.

— D'accord. Je ne crois pas que ce soit une vraie voyante, vous savez : elle connaissait trop bien tous les trucs. Et je déteste les imposteurs.

— Alors, dit Langelot, nous sommes faits pour nous entendre. Venez, je vais vous présenter l'aspirant Melchior de Saint-Fiacre. »

Gaspard avait tenu à porter ce pseudonyme qu'il avait inventé lui-même et qu'il trouvait distingué. Il descendit de la camionnette pour venir à la rencontre de Langelot et de Mélanide.

« Mélanide, j'ai l'honneur de vous présenter l'aspirant Melchior de Saint-Fiacre ! » dit solennellement Langelot.

Mais Gaspard devait être déçu.

« Je suis ravie de faire votre connaissance, lui dit Mélanide en lui tendant la main, mais je sais que vous ne vous appelez pas réellement comme cela.

— Vous savez... ? fit Gaspard dépité.

— Oui. Votre ami ne vous a pas dit ? J'ai eu le don ! Et puis je devine bien que, dans votre genre de travail, vous vivez tous sous de faux noms.

— Première chose à faire, dit Langelot : nous débarrasser du colis. »

Les trois jeunes gens montèrent ensemble dans la cabine ; Langelot prit le volant, et quelques minutes plus tard la camionnette

s'arrêtait boulevard Beaumarchais. Elle ne stationnait pas depuis plus de deux minutes qu'un homme au visage énergique et basané se montrait à la portière.

« Scarlatti est un musicien remarquable, prononça-t-il.

— C'est possible, mais j'aime mieux Sorcieri, répondit Langelot.

— Bien. Je prends la camionnette en charge. Voici les clefs de la Renault 16. Vert olive. Stationnée juste en face. Vu ?

— Vu. Merci. »

Les trois jeunes gens sautèrent à bas du siège ; l'inconnu grimpa à leur place, tandis qu'ils allaient s'installer dans la Renault.

« Je me croyais musicienne, dit Mélisande, mais je ne connaissais pas de compositeur appelé Sorcieri.

— Pas étonnant : il n'existe pas.

— Ah ! c'était un mot de passe ?

— Petite fée, vous avez deviné.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On va déjeuner. »

Ils s'installèrent dans un petit restaurant du quartier. Tout en faisant servir une deuxième ration de hors-d'œuvre à Mélisande, Langelot lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. Elle posa plusieurs questions intelligentes, puis, s'arrachant au rôti, alla téléphoner.

Longtemps, très longtemps, l'appareil bourdonna à l'autre bout. Enfin la voix irritée de Mme Cygne se fit entendre :

« Allô ?

— Madame Cygne, je l'ai retrouvé.

— Qui, Dudule ?

— Non, madame : le don.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Madame, je vous avais mal expliqué. Je travaillais d'habitude avec Estrello Guayaquil ; et puis il a eu un engagement tout seul. Alors j'ai perdu le don. Mais Estrello vient de revenir. C'est un télépathe extraordinaire, et il cherche une situation en ce moment. Vous ne voulez pas nous laisser vous montrer une expérience ?

— Qui êtes-vous ?

— Mélisande Croydon.

— Ah ! la petite idiote de ce matin. Je reconnais que vous êtes spectaculaire, et actuellement, avec la disparition de Dudule... Évidemment, si je vous engage, il faudra que je vous engage tous les deux ?

— Oui, madame.

— Et votre Guayaquil et vous-même, vous accepteriez de faire quelques travaux supplémentaires ? Répondre au téléphone, noter des rendez-vous ?

— Moi, sûrement. M. Guayaquil, je ne sais pas : un télépathe comme lui...

— Ma petite fille, laissez-moi rire. Cela dit, j'ai effectivement besoin de quelqu'un pour m'aider. Vous seriez libres immédiatement ?

— Oui, madame.

— Bon. J'ai une demi-heure libre entre 15 heures 10 et 15 heures 40. Venez vite ! Je vous attends. »

Mme Cygne raccrocha. Mélisande rentra dans la salle du restaurant.

« 15 heures 10 », dit-elle simplement.

Langelot se pencha vers elle et lui tapota la main :

« Brave petite fée, lui dit-il. Vous et moi, nous réussirons.

— Et moi aussi, dit Gaspard.

— Et toi aussi, Melchior. »



VIII

MADAME CYGNE ouvrit elle-même la porte. Il y avait un contraste amusant entre sa robe de soie noire, son maquillage d'« idole », et son ton cassant.

« Vous voilà ? Bon. Et votre Guayaquil, vous l'avez encore perdu ?

— M. Guayaquil se présentera le moment venu », répondit Mélisande.

Les deux paires d'yeux verts – ceux de Mme Cygne comme des billes d'agate, ceux de Mlle Croydon comme des lacs ombragés – se heurtèrent. Mme Cygne passa dans le salon qui avait repris son apparence de l'après-midi : l'encens fumait dans une cassolette ; une légère musique flottait dans l'air ; le siamois naturalisé dormait dans son fauteuil ; le bureau avait disparu.

« Alors, demanda Mme Cygne, ça consiste en quoi, votre expérience ?

— Nous en avons plusieurs à votre disposition, madame. Pour commencer, si vous voulez bien me donner une phrase, ou une série de chiffres sur lesquels je concentrerai ma pensée, M. Guayaquil, qui n'est pas loin, essaiera de les deviner.

— Ça m'étonnerait que ça marche, dit la voyante. Enfin, essayons. »

Elle dévisagea sans aménité la mince jeune fille qui aurait vraiment eu l'air d'une fée échappée de quelque Brocéliande, n'était le clip moderne en forme de brin de muguet qu'elle portait épinglé à sa robe vert d'eau, et sa grosse montre bracelet de style sportif.

Elles s'assirent face à face, de part et d'autre de la table-miroir.

« Voici votre phrase, dit Mme Cygne. *Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.*

— Je vois, madame, que vous ne nous prenez pas au sérieux. Vous avez tort. M. Guayaquil est un être très susceptible, et toute méfiance de votre part risque de faire manquer l'expérience.

— Voilà qui ne m'étonnerait pas du tout », fit la voyante.

La petite fée s'assit dans sa pose de prédilection : les coudes sur les genoux, les poignets réunis, le menton entre les paumes, et elle ferma les yeux. Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Mme Cygne commençait à donner des signes d'impatience. Le téléphone sonna.

« Madame, dit Mélisande, vous feriez mieux de répondre : c'est sûrement M. Guayaquil qui a perçu ma pensée.

— Et qui nous appelle au téléphone ?

— Oui, madame, pour vous montrer qu'il n'y a eu aucun contact direct entre lui et moi. »

La voyante renifla et alla répondre.

« Allô ? fit-elle dans le combiné.

— Señora Cygne ! prononça une voix lente et méthodique, avec un fort accent espagnol. Qué vous devriez avoir appris à ne jamais vous moquer de télépathes véritables. Qué comme vous dites fort bien, *les plaisanteries les plus courtes sont les moins longues.* »

Et Guayaquil raccrocha. Mme Cygne rentra dans le salon, l'air perplexe.

« Il ne se prend pas pour rien, votre Guayaquil, dit-elle. Essayons encore une fois. Et d'abord, voyons s'il est véritablement espagnol. Voici votre phrase : *Mambrù se fué a la guerra, Qué dolor, qué dolor, qué pena.* Allez-y, ma petite : reprenez votre pose décorative, et voyons un peu comment vous procédez. »

Mélisande, avec un air de patience angélique, reprit sa pose. Mme Cygne voulut allumer une cigarette, puis se dit que l'odeur impressionnerait désagréablement le client suivant, et se contenta de tambouriner sur la table d'un air impatient. Le téléphone sonna. La voyante se leva.

« Allô, fit-elle dans le combiné.

— Señora Cygne, reprit la même voix. Qué en français ça se chante comme ceci. »

Et la voix lointaine fredonna l'air de Malbrough. Mme Cygne, cette fois-ci, raccrocha la première.

« Ma petite fille, dit-elle en rentrant dans le salon, si vous voulez me convaincre, il faut trouver mieux. Je sais parfaitement comment vous vous faites comprendre de votre complice. Je parie que si j'écrivais ma phrase au lieu de la prononcer, ça ne marcherait pas ? ajouta-t-elle au hasard.

— Je ne sais pas, madame. Mais nous pouvons toujours essayer », fit la petite fée.

Mme Cygne alla chercher une feuille de papier et un crayon dans son bureau. Elle écrivit quelque chose et tendit la feuille à Mélisande. Cette fois-ci, la phrase était : *Guayaquil, je connais votre secret*. Mélisande jeta un coup d'œil inquiet à la voyante, qui lui répondit d'un de ces larges sourires qui distinguent les requins mangeurs d'hommes.

« Ce sera difficile, dit la jeune fille. Cela risque d'agacer M. Guayaquil, et alors il ne pourra pas me lire.

— En effet, dit Mme Cygne, cela me paraît très probable. »

Mélisande se leva, et, les mains nouées derrière le dos, se mit à marcher avec agitation. Mme Cygne la suivait d'un œil ironique.

« Alors, ma petite fille, dit-elle enfin, ça ne marche plus, la télépathie ? »

Le téléphone sonna. Mi-sourcilleuse, mi-narquoise, la voyante alla répondre :

« Allô ?

— Señora Cygne, fit la voix espagnole. Qué vous raisonnez comme une petite fille de trois ans et demi. Qué cela ne sert à rien de prêcher le faux pour savoir le vrai. Qué vous venez de me montrer que vous ne connaissez pas mon secret. Et qué ce n'est pas très malin de votre part. »

Cette fois, ce fut Guayaquil qui raccrocha le premier.

« Pas mal, pas trop mal pour des amateurs, dit Mme Cygne en rentrant dans le salon. Est-ce qu'on pourrait le rencontrer, votre M. Guayaquil ? Je commence à croire qu'en travaillant avec une professionnelle il arriverait peut-être à quelque chose.

— Je vais essayer de l'évoquer, dit Mélisande. Mais ne vous attendez pas à ce qu'il se matérialise devant nous : il est très poli et

n'entre jamais sans qu'on l'en prie de vive voix.

— Encore heureux ! » fit la voyante, qui commençait à s'inquiéter, car, à vrai dire, elle ne devinait pas du tout comment procédaient les candidats.

La petite fée reprit sa pose méditative. Le silence pesa sur le salon pendant quelques minutes. Soudain, on frappa à la porte. Mme Cygne se leva pour aller ouvrir, mais, à sa grande surprise, il n'en était plus besoin. Au milieu du vestibule se tenait un homme de taille moyenne – il est vrai qu'il portait des chaussures à talon – les cheveux noirs avec une mèche claire trahissant le Castillan, les yeux noirs derrière un pince-nez paraissant avoir appartenu à son grand-père, une verrue sur la narine gauche, le col amidonné, le corps engoncé dans une espèce de redingote qui n'était pas sans rappeler celle de Cagliostro, le pantalon gris perle, avec des sous-pieds comme pour monter à cheval, les mains dissimulées par des gants.



Derrière une de ses mains gantées, l'inconnu bâilla avec élégance.

« Señora Cygne. Qué vous avez désiré de me voir ?

— Comment êtes-vous entré ? demanda la señora.

— Qué les serrures et les chaînes n'ont pas encore appris à me résister, prononça solennellement le visiteur. Qué un peu d'énergie psychique bien appliquée suffit à déplacer les pènes et les verrous. Qué les télépathes de premier ordre font quelquefois un peu de télékinésie, pour se divertir. Qué il n'y a rien de surnaturel à tout ça. »

En effet, il n'y avait rien de surnaturel : Mélisande avait fait sauter la chaîne au moment où Mme Cygne l'avait laissée entrer, et l'aspirant Gaspard, serrurier de formation snifienne, crochetait la serrure, pendant que le sous-lieutenant Langelot recevait les messages télépathiques de la petite fée et envoyait des messages téléphoniques à Mme Cygne.

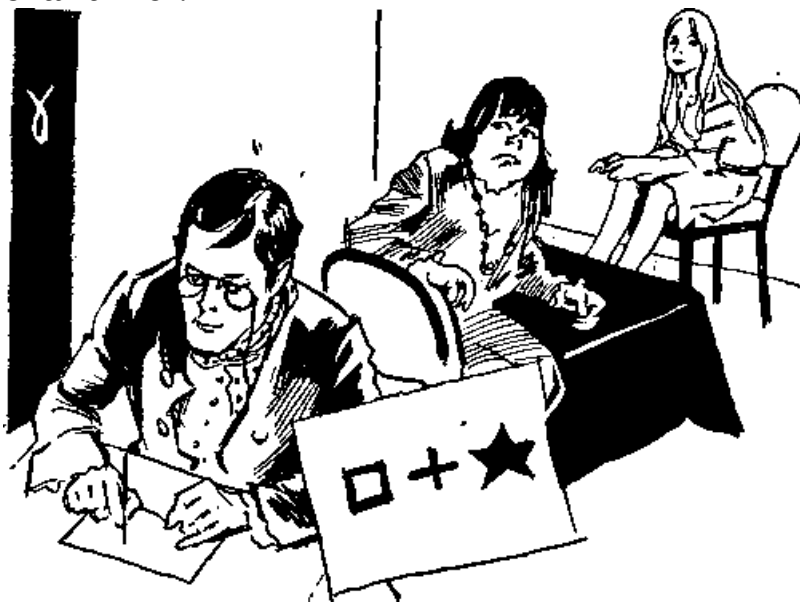
La maîtresse des lieux essaya encore une fois de prendre les choses de haut.

« Surnaturel ou pas, dit-elle, tout ce que vous m'avez montré est supérieur à ce que j'ai vu jusqu'à maintenant. Bien entendu, cela ne marcherait pas dans le sens contraire, et vous ne pourriez pas, vous, transmettre de pensées à Mlle Croydon ? »

— Oh ! Estrello ! Essayons la transmission des signes. Celle que le docteur Freyssinet a manqué ce matin devant vous, madame. »

Estrello Guayaquil fronça le nez, si bien que son pince-nez faillit tomber en avant.

« Je ne sais vraiment pas comment on peut manquer une expérience aussi élémentaire. Señora Cygne : qué ce sera la dernière épreuve, et après, vous prendrez votre décision. Qué je n'ai pas toute la journée devant moi. »



Ils s'installèrent au salon, Mélisande et Guayaquil à quelques huit mètres l'un de l'autre, Mme Cygne entre eux deux. Guayaquil tira de sa poche un gros porte-mine, et, sur une feuille de papier que lui avait donnée Mme Cygne, il dessina un carré, une croix et une étoile. Il plia le papier en huit et le remit à Mme Cygne, qui le déplia, le

replia différemment, le glissa dans une enveloppe, la cacheta et la remit à Mélisande. Mélisande posa l'enveloppe sur ses genoux et la considéra longtemps.

Pendant ce temps, l'expression peinte sur les traits de la voyante oscillait entre la perplexité, l'inquiétude et le soulagement, tandis que M. Guayaquil bâillait dans ses gants. Finalement :

« Carré, croix, étoile », prononça Mélisande.

Mme Cygne se leva.

« Mes amis, dit-elle, d'un ton étonnamment urbain, je vous félicite. Je n'attends plus qu'une seule chose de vous : l'explication de votre méthode. »

Guayaquil et Mélisande se regardèrent et partirent d'un éclat de rire parfaitement synchronisé.

« Venez, Mélisande, dit le télépathe. Qué nous n'avons rien à faire chez des amateurs pareils. »

Et il lui prit gentiment le coude.

« Attendez ! attendez ! fit Mme Cygne. Je sais bien que les professionnels ne révèlent jamais leurs trucs. Mais tout de même, si nous devons travailler ensemble, vous pourriez bien me mettre sur la voie.

— Qué je suis télépathe, dit gravement Guayaquil en rajustant son pince-nez.

— Et moi, j'ai le don, ajouta Mélisande. Je viens d'un petit village du Gloucestershire où habitent les dernières fées, et le don se transmet de mère en...

— Je croirais tout plutôt que cela, coupa Mme Cygne, mais les clients ne sont pas aussi malins que nous, et le physique de mademoiselle leur fera gober tous les contes qu'on voudra. D'ailleurs j'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de ma publicité, et vous en avez l'air parfaitement capable. En outre, pendant l'absence inexplicable de mon secrétaire, il me faut quelqu'un pour répondre au téléphone et ouvrir la porte. Enfin, il m'arrive de... d'avoir besoin de recueillir quelques renseignements sur des clients éventuels : Dudule s'en chargeait, mais en attendant qu'il revienne, M. Guayaquil pourrait peut-être trouver là une occasion pour exercer ses talents de télépathe. Cela vous convient-il ?

— Qué il ne nous reste plus à discuter que les chiffres », fit Guayaquil.

La question financière fut rapidement résolue à la satisfaction mutuelle de l'employeuse et des employés, et, lorsque, quelques minutes plus tard, la sonnette se fit entendre, ce fut la petite fée qui alla ouvrir et qui introduisit le client au salon : il s'agissait d'un homme politique de quelque réputation, qui s'était inscrit dans le registre des rendez-vous sous un faux nom.

Lorsque le client fut enfermé avec la voyante :

« Maintenant, au travail ! » dit Langelot à Mélisande.

Il lui tendait un appareil photographique miniature. Pendant qu'elle entreprenait de photographier une à une toutes les pages du registre, il s'occupait de son côté. En un tournemain, il avait démonté le téléphone, et il installait à l'intérieur un bloc radio miniaturisé, qui ressemblait vaguement à une coccinelle.

« Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite bête-là ? demanda Mélisande.

— Elle écoute tout ce qu'on dit dans la pièce, même quand le téléphone ne fonctionne pas, et elle retransmet au P.C. ce qu'elle entend. Tout à l'heure, j'en mettrai une pareille dans l'autre téléphone, celui qui se trouve dans le bureau de la patronne.

— Vous avez l'air sérieusement équipés, au Deuxième Bureau ! fit Mélisande, tout en continuant à photographier les pages les unes après les autres. L'émetteur dissimulé dans mon clip, qui faisait que vous entendiez toute notre conversation ! Et l'émetteur-récepteur caché dans ma montre ! Il suffisait d'appuyer sur le remontoir en me tenant les mains derrière le dos, et vous receviez mes signaux alphabétiques au café en face ! Heureusement que j'ai été guide et que je me rappelais un peu de Morse.

— Oui, ma chère. Et quand j'émettais des signaux avec mon portemine, votre montre envoyait de petits courants électriques dans votre poignet. En jargon de métier, on appelle cette espèce de récepteur tactile, un « chatouilleur ». Je vous l'avais bien dit, que je vous enseignerais une télépathie dont vous ne rêviez même pas ! »

Mélisande se rembrunit un instant :

« Sans doute, dit-elle, mais tout cela ne me rendra pas le don ! »

À ce moment le téléphone, que Langelot venait de remonter, bourdonna, et les deux jeunes gens sursautèrent. Ce fut Mélisande qui décrocha.

« Oui, monsieur, dit-elle... C'est urgent ?... Je vais voir ce que je peux faire. Ne quittez pas, un instant : je prends le registre des rendez-vous... Voulez-vous demain matin ?... Ce soir ? Mais

Mme Cygne est prise jusqu'à 19 heures et elle n'a pas l'habitude de travailler plus tard... Oh ! vous êtes un vieux client. Dans ce cas, peut-être acceptera-t-elle de faire une exception. Je vous marque pour 21 heures ce soir... Je vous en prie, monsieur. »

Et, sans deviner le moins du monde l'importance de ce qu'elle faisait, elle inscrivit dans le registre des rendez-vous, en face de la mention 21 h :

« *M. Caparadossi.* »

Langelot lui serra le bras à lui faire mal :

« Nous les tenons ! » souffla-t-il.





IX

IL ÉTAIT neuf heures du soir quand M. Caparadossi arrêta sa voiture personnelle dans une rue proche du boulevard de Sébastopol. Il allait être en retard de quelques minutes, mais il avait été retenu au bureau. Toute cette affaire était si secrète, qu'il en était réduit quelquefois à faire les travaux les plus humbles : à ranger des bandes dans des coffres-forts après les avoir étiquetées lui-même à la machine ! Non que le ministre exigeât cela de lui : mais M. Caparadossi ne faisait confiance à personne. Il connaissait trop l'importance de l'entreprise.

Il monta l'escalier du 77 quatre à quatre. Il appuya le doigt sur la sonnette et attendit. L'escalier était obscur, mais le vestibule où il entra était brillamment éclairé. Un jeune homme portant, assez curieusement, un pince-nez, se tenait devant lui.

« Je ne vous connais pas, dit M. Caparadossi.

— Qué moi non plus, señor, répondit le jeune homme. Qué la señora Cygne, elle vous attend. »

Et, sans même faire attendre M. Caparadossi dans le salon, il le conduisit directement dans le bureau de la voyante, dont il referma soigneusement les doubles portes capitonnées.

Le hibou, qui commençait à se réveiller à la nuit, voletait de côté et d'autre. Une cassolette dispensait un parfum entêtant. Mme Cygne, en robe de chambre, était assise non pas derrière son bureau mais dans un fauteuil pour visiteurs.

« Ma bonne, mon excellente amie, dit M. Caparadossi en s'inclinant sur les mains de la voyante qu'il prit dans les siennes, vous êtes très généreuse de me recevoir à une heure pareille. Je sais combien vous devez être épuisée, et s'il ne s'agissait que de moi, jamais je ne me serais permis de vous déranger. Mais il y va des intérêts scientifiques de la France, auxquels vous présidez depuis si longtemps, et cela avec une modestie, un oubli total de vous-même, qui indiquent assez votre grande âme. Au fait, êtes-vous sûre qu'on ne peut pas nous entendre ?

— Je ne sais pas, dit Mme Cygne. J'ai engagé un jeune couple qui ne m'a pas l'air très orthodoxe.

— Vous avez eu tort, ma bonne amie. Votre sécurité est si importante pour tant de gens...

— Je ne pouvais pas faire autrement, dit Mme Cygne. Mais ne vous inquiétez pas : je vais vérifier. »

Elle glissa sans bruit jusqu'à la porte donnant sur le salon et l'ouvrit brusquement. Le salon était obscur et désert. Elle refit le même manège avec la porte donnant sur le vestibule : le couple « pas très orthodoxe » était assis à l'autre bout et paraissait fort occupé à bavarder : ni l'Espagnol ni l'Anglaise ne semblèrent remarquer la subreptice apparition de la voyante, qui referma la porte et revint à sa place.

« Parlez sans crainte, mon ami, dit-elle. Ces jeunes gens s'amuse entre eux. »

M. Caparadossi se leva et commença à marcher de long en large.

« Chère madame Cygne, dit-il, vous m'avez toujours conseillé avec tant de perspicacité et de dévouement, que j'ai décidé de faire appel à vous une fois de plus. Vous connaissez l'importance du secret pour les travaux dont je suis chargé. Vous connaissez aussi la difficulté de faire observer ce secret par le personnel subalterne. Alors on est obligé de tout faire soi-même. Car, naturellement, on ne peut pas faire confiance aux services de sécurité, police, contre-espionnage, et autres. Il n'y a rien que des imbéciles là-dedans : ils s'imaginent appliquer des méthodes scientifiques, mais en réalité ils ne comprennent rien à rien. Soupçonner tout le monde, c'est leur mot

d'ordre ! Qu'y a-t-il de scientifique en cela ? La science consiste au contraire à distinguer les propriétés des choses et non pas à tout mettre dans le même sac.

« Et puis, ce qui m'écoeure, voyez-vous, c'est l'aveuglement volontaire des autorités, de mes collègues, du monde entier. Le monde est un livre ouvert qu'il faut apprendre à lire, mais on refuse ! On s'insurge ! On hausse les épaules ! On me traite de « su-per-sti-tieux » ! Qu'est-ce que cela veut dire, superstitieux ? Bien sûr, il y a des niais partout : par exemple les gens qui s'imaginent que de poser un chapeau sur un lit, ça peut causer une mort dans la famille, c'est grotesque. Mais enfin, ce n'est tout de même pas un hasard si j'ai trouvé un trèfle à quatre feuilles le jour où j'ai réussi mon concours d'entrée à Polytechnique, et un lilas à cinq pétales la veille de sortir de l'École des Chartes !

— Non, mon ami, ce n'est pas un hasard », dit doucement la voyante.

La belle voix ronde et pleine de M. Caparadossi s'était à peine interrompue pour recevoir cette confirmation.

« Bien entendu, il est abominable de couper la patte d'un lapin et de la porter dans sa poche pour se porter bonheur, mais enfin je ne sors jamais sans un gland de chêne dans ma poche, – j'ai du reste perdu le mien : il va falloir que je m'en procure un autre – et vous voyez comme je suis gaillard malgré mes cinquante-quatre ans ! Tout cela pour vous dire, ma bonne amie, que la vie est bien difficile. »

M. Caparadossi s'assit en face de la voyante.

« De très lourds secrets me sont confiés, dit-il. Je n'ai le droit de m'en décharger sur personne, je ne peux solliciter aucun avis, et pourtant je suis responsable de leur sécurité, de la réussite d'une entreprise de la plus grande importance. Je n'ai confiance ni dans les coffres-forts, ni dans les agents de police, ni dans les codes, ni dans les chiffres ; aux dernières nouvelles, la situation devient critique : conseillez-moi encore une fois ! »

Mme Cygne se leva lentement, soupira et alla s'asseoir à son bureau. Elle prit la boule de cristal entre ses mains et plongea dedans son regard d'idole.



« Je vois un poisson, commença-t-elle.

— Un poisson ?

— Un énorme poisson, le plus grand de tous les poissons du monde, qui émerge d'une caverne sous-marine.

— Oui ! C'est cela ! C'est tout à fait cela ! Ah ! mon amie, vous êtes merveilleuse. Tous mes ennuis viennent de ce poisson.

— Oui, je vois aussi des ondes mauvaises qui émanent de ce poisson. Tout ira bien lorsqu'il sera sorti de cette caverne... Enfin, quand je dis que tout ira bien... Tout dépend du Jour et de l'Heure, de la conjonction astrologique... Ce qui est évident, c'est que la sortie est imminente.

— Chère madame Cygne, vous êtes étonnante. Oui, oui, c'est imminent.

— Je cherche à vous voir vous-même, maintenant. Ah ! vous voici. Vous êtes entouré d'insectes qui s'affairent, qui bourdonnent, qui se disputent, le tout sans la moindre utilité.

— Je les vois d'ici : ce sont les services de sécurité.

— Surtout ne leur faites pas confiance. Il y a des traîtres parmi eux. Et puis je vois un personnage très important, qui paraît vous dominer d'une certaine manière, et qui vous est pourtant bien inférieur... Je le vois bleu et or, je ne sais pas pourquoi.

— Un peu de blanc aussi peut-être ?

— Oui. Un peu de blanc.

— Eh bien, c'est l'amiral Lavaubourdette.

— Il s'éloigne de vous en ce moment.
— Oui, oui, il est déjà sur place.
— Eh bien, n'ayez pas la moindre confiance en lui non plus.
— C'est un traître aussi ?
— Je ne dis pas cela. Mais enfin il faut reconnaître que vous êtes bien isolé.

— Ah ! ma bonne amie, à qui le dites-vous !

— Cependant les forces occultes vous protègent. Tant que vous ne cesserez pas de les solliciter, de leur être fidèle, rien de mauvais ne peut vous arriver.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de cette entreprise.

— Ni à cette entreprise. Voyez-vous, au milieu de l'incompréhension générale, c'est à vous de faire bénéficier ce poisson de la protection des forces occultes.

— Et ce que j'admire le plus, ma chère amie, c'est que, par votre entremise, les forces occultes me protègent sans jamais me demander de leur dévoiler un secret, sans jamais me compromettre en rien. C'est pour cela que je crois si profondément en elles et en vous. Par exemple, pour y voir mieux, vous auriez pu me demander où se trouvait cette caverne, et je vous aurais répondu : dans les entrailles de la pointe du Raz, mais vous n'avez même pas eu besoin de me poser cette question...

— Bien sûr, je le savais déjà, dit Mme Cygne, avec un sourire indulgent de sa petite bouche en cœur.

— Eh oui ! Ce ne serait pas la peine d'être une voyante si vous ne saviez pas ces choses.

— Mon ami, prononça Mme Cygne en se levant, je suis bien lasse maintenant. Je vais vous demander de me laisser : vous voyez à quel point je ne cherche pas à vous questionner. C'est moi-même qui vous renvoie.

— Je le sais, mon amie, je le sais, dit M. Caparadossi en se levant à son tour. Un dernier mot cependant. Je ne cesse de rêver de ce *Tri...*, de ce poisson, voulais-je dire. Des rêves inquiétants. Un danger le menace. Que dois-je en penser ?

— Les forces occultes vous parlent dans vos rêves, et elles disent toujours la vérité. Oui, un grave danger menace le poisson. Et ce danger ne vient pas seulement de l'extérieur, des autres poissons. Il vient de plus près, mais tant que vous resterez en contact avec moi, il ne pourra rien arriver de fâcheux. Simplement, par mesure de

précaution, dès que vous connaîtrez la conjonction astrologique, appelez-moi. Et je vous promets d'élever à cet instant un tel barrage psychique autour de votre poisson qu'aucun harponneur ne pourra rien contre lui.

— Je vous appellerai, dit M. Caparadossi. Je ne sais comment vous remercier. Bien sûr, je ne vous appellerai que si j'apprends le Jour et l'Heure de bonne source. Autrement, ce n'est pas la peine.

— Non, non, fit Mme Cygne, ne me communiquez rien que de certain. Et vous verrez : nous le sauverons, votre poisson ! »

L'archiviste baisa galamment la main de la voyante et passa dans le vestibule. L'Espagnol à pince-nez lui ouvrit la porte. Quelques instants plus tard, Mme Cygne elle-même entra dans le vestibule.

« Où est Mélisande ? demanda-t-elle.

— Elle est rentrée à l'hôtel, señora.

— C'est bien, Estrello. Vous pouvez aller vous coucher aussi. »

Devant le 81 du boulevard de Sébastopol stationnait une Renault 16. Guayaquil, émergeant de l'immeuble, s'en approcha. Le conducteur, dont le visage demeurait dans l'ombre, lui fit un signe d'amitié.

« Bonne garde, Gaspard, je te relèverai à deux heures », chuchota Guayaquil.

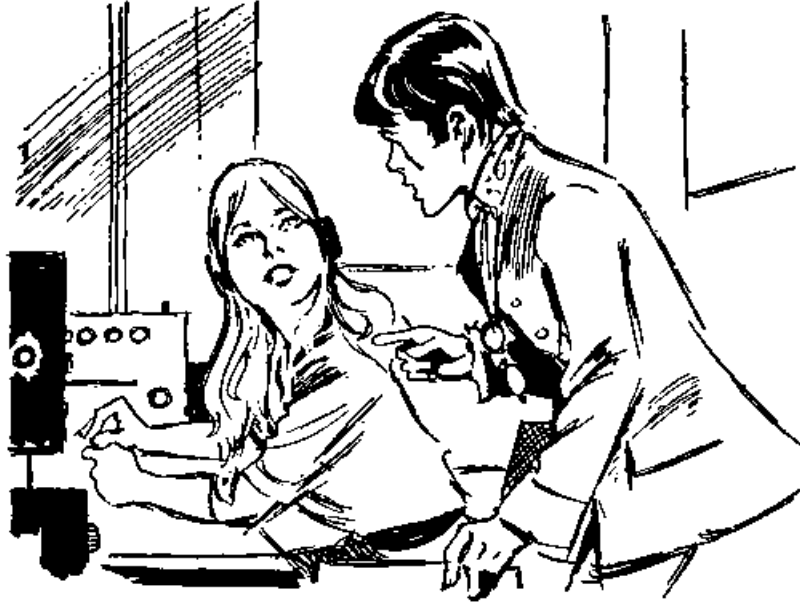
À grands pas, il gagna l'hôtel du *Grand-Cerf*, rue du Grand-Cerf, où avait été installé le P.C. mobile de l'opération *Sorcière*, dans trois chambres contiguës, louées par les soins du SNIF. Il frappa à la porte du numéro 14.

« Entrez », répondit la voix de Mélisande.

La petite fée du Gloucestershire était installée devant une batterie de radios, de magnétophones et de téléphones divers.

« Ça marche bien, votre truc du téléphone, dit-elle. J'ai entendu toute la conversation, et je l'ai enregistrée pour vous.

— Parfait », dit Langelot.



Naturellement, le même enregistrement avait été réalisé à quelques kilomètres de là, au P.C. fixe, c'est-à-dire au siège du SNIF, mais moins Mélisande en saurait sur le service, mieux cela vaudrait.

« Ils ont parlé de poisson, dit Mélisande. Et d'un amiral. Et de forces occultes. Et d'insectes. Et des imbéciles qu'on trouve dans les services de sécurité. Un jour où vous serez de bonne humeur, lieutenant Pichenet, vous m'expliquerez de quoi il s'agit.

— Mais c'est un secret.

— Justement. C'est pourquoi j'ai envie de savoir.

— Il ne fallait pas perdre votre don : vous auriez deviné toute seule », dit Langelot, et il se repentit aussitôt de son manque de tact, car la jeune fille fit une grimace pour ne pas se remettre à pleurer.

Il s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule :

« Pardonnez-moi, Mélisande. Je suis une brute, nous le savons déjà. Voulez-vous que nous écoutions l'enregistrement ? J'ai besoin de savoir ce qu'ils se sont raconté, nos deux zigotos. »

Ils écoutèrent la bande. Langelot forma le numéro secret du SNIF sur le cadran du téléphone.

« Sorcière 2 demande Sorcière 1.

— Sorcière 1, j'écoute.

— Sorcière 1, avez-vous entendu l'enregistrement ?

— Pas encore eu le temps.

— Voici mes conclusions. Le suspect est de bonne foi. Il est très préoccupé par l'événement projeté, dans lequel il croit avoir une grosse responsabilité. Superstitieux de nature, il ne cesse de

consulter les forces occultes à ce sujet. Les forces occultes ne se gênent pas pour lui extorquer toute sorte de renseignements, mais il ne s'en doute pas. Il vient de promettre d'invoquer les forces occultes dès qu'il connaîtrait le Jour et l'Heure...

— Intéressant. Et les forces occultes, qu'est-ce qu'elles font, pendant ce temps-là ?

— Les forces occultes sont allées se coucher, et leur téléphone n'a pas donné signe de vie... Oh ! attendez, Sorcière 1, il y a du nouveau. »

En effet, la voix de l'aspirant Melchior de Saint-Fiacre venait de retentir dans la chambre, provenant d'un des appareils de radio installés sur la table.

« Sorcière 2, m'entendez-vous ? »

Langelot se tourna vers la radio :

« Sorcière 3, ici Sorcière 2. Je t'entends 5 sur 5.

— Sorcière 2, la suspecte vient de sortir du 77. Je quitte la Renault et je prends la filature, en direction du Châtelet.

— Sorcière 1, fit Langelot, avez-vous entendu le message de Sorcière 3 ?

— Entendu message. Je reste à l'écoute. »

Pendant une minute ou deux, on n'entendit rien en provenance de Sorcière 3. Puis :

« Sorcière 2, ici Sorcière 3. Nous descendons toujours vers la Seine. Voilà, nous arrivons au Châtelet. Peut-être que l'intéressée a décidé d'aller se noyer. Ah ! non. Elle entre dans une cabine téléphonique.

— Sorcière 3, essaie de voir le numéro qu'elle forme.

— Pas moyen, mon vieux. Elle me tourne le dos.

— Sorcière 1, Sorcière 1, il n'y a pas moyen de brancher la cabine publique de la place du Châtelet sur une table d'écoute ?

— Pas en quelques secondes, Sorcière 2. Je regrette.

— Mais pourquoi ne téléphone-t-elle pas de chez elle ? demanda Mélisande. Ce serait tout de même plus confortable.

— Silence radio ! Respectez le silence radio ! tonna Langelot.

— Sorcière 2, ici Sorcière 3. Le gibier a obtenu son numéro. Elle parle... Ça y est, elle raccroche. Eh bien dis donc, elle n'est pas bavarde, au téléphone, la petite mère Cygne !

— Pas de noms propres à la radio, gros malin.

— Oh ! pardon. Bon. La voilà qui rentre tranquillement chez elle. S'il y a du nouveau, je te rappelle, mais j'ai l'impression qu'elle va faire dodo comme tout le monde. Sauf toi et moi, je suppose.

— Sorcière 1, vous avez entendu le message ? Cela paraît assez concluant, n'est-ce pas ? Le fait même que les forces occultes n'aient pas appelé de chez elles, mais aient pris la précaution d'utiliser une cabine publique... cela indique une organisation professionnelle, n'est-ce pas ?

— Ne nous emballons pas, Sorcière 2. Cependant, il est vrai que les diverses filatures dont l'intéressée a fait l'objet n'ont donné aucun résultat ; il est vrai aussi que l'interrogatoire du « colis » n'a rien donné non plus. Le colis a reconnu simplement qu'il avait l'habitude d'aller se renseigner sur les futurs clients de sa patronne dans leurs quartiers respectifs, ce qui n'est pas un crime. Dès que l'affaire sera terminée, nous le relâcherons avec une petite gratification. Dans ces conditions, on peut dire en effet que les résultats que vous avez obtenus ne sont pas inintéressants. »

Langelot soupira d'aise. De l'aveu même du capitaine Montferrand, il avait commencé à racheter sa bévue.

« Voulez-vous que Sorcière 3 et moi, nous fassions une descente au 77 et que nous vous ramenions les forces occultes pour interrogatoire ?

— Certainement pas, Sorcière 2. Toute initiative de ce genre serait parfaitement déplacée. Venez me voir demain matin, avant de prendre votre service. J'ai une idée sur laquelle je voudrais avoir votre avis. »

Montferrand raccrocha.

« Eh bien ? demanda Mélisande.

— Le patron a une idée, et il voudrait me consulter », répondit Langelot, assez flatté.

Il rentra dans sa chambre et dormit jusqu'à deux heures, puis il alla remplacer Gaspard dans la Renault. De toute la nuit, Mme Cygne ne reçut ni ne transmit aucune communication téléphonique.

À huit heures du matin, ayant pris une bonne douche et un substantiel petit déjeuner, Estrello Guayaquil se présenta dans le bureau du capitaine Montferrand.



X

« QU'EST-CE que c'est encore que cette tenue, Langelot ? demanda Montferrand. Un jour vous arrivez déguisé en gravure de mode, le lendemain en une espèce d'astronome espagnol...

— Et encore, mon capitaine, vous ne m'avez pas vu avec ma perruque noire, mon collier de cuivre et mon décolleté jusqu'au nombril.

— Pouah ! quelle horreur ! fit Montferrand. J'ai l'impression que Gaspard a une mauvaise influence sur vous. Enfin ! Je suppose que je serai obligé de vous présenter comme vous êtes. »

Langelot ne demanda pas à qui il devait être présenté. Il monta avec le capitaine dans une Peugeot pilotée par un chauffeur du SNIF, et portant un fanion officiel, qui lui permit de faire rapidement le parcours Passy-place de la Concorde.

À l'entrée du ministère de la Marine, un enseigne de vaisseau en tenue accueillit les visiteurs, jeta un coup d'œil perplexe au pince-nez de Langelot, et demanda qu'on voulût bien le suivre. Cinq minutes plus tard, les deux officiers du SNIF étaient introduits dans une salle de forme ovale, aux murs décorés de tableaux représentant des batailles navales du XVIII^e siècle. Une table recouverte d'un tapis vert

occupait le milieu de la salle. Montferrand et Guayaquil n'attendaient que depuis quelques secondes, lorsqu'une porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent : l'un était grand, maigre, hâlé, et portait la tenue et les cinq étoiles d'un amiral. L'autre était en civil, et Langelot reconnut en lui le ministre de la Marine. Ce n'était pas souvent que le petit sous-lieutenant du SNIF rencontrait des personnages aussi importants.

« Capitaine Montferrand, du SNIF, se présenta l'aîné des « snifiens ». Mes respects, monsieur le ministre. Mes respects, amiral.

— Bonjour, bonjour, dit le ministre avec quelque impatience. Et celui-là, qui c'est ?

— C'est le sous-lieutenant Langelot, qui porte le... le déguisement qui lui a permis de recueillir les renseignements très importants dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à l'amiral. L'amiral m'a permis de l'amener pour consultation. En effet, je dois vous avouer, monsieur le ministre, que mon expérience en fait de voyantes est assez limitée.

— Et la sienne ?

— C'est notre expert, monsieur le ministre.

— Ah ! très bien. Asseyez-vous, je vous prie. Amiral, vous avez la parole.

— Merci, monsieur le ministre. Comme vous savez, c'est le SNIF, en la personne du capitaine Montferrand, qui est chargé de la sécurité terrestre de l'opération *Trionyx*, commença l'amiral, d'une voix enrouée qui seyait bien à son long visage brûlé de l'extérieur par les soleils et les vents, et de l'intérieur par le rhum des îles. Lui et moi, nous avons naturellement un intérêt commun : que le *Trionyx* ne soit pas coulé à peine lancé. Mais lui, en outre, il a des intérêts à plus long terme, comme il me l'a expliqué par téléphone hier soir. Résultat de ce coup de fil, je suis revenu de Brest, et je vous ai demandé, monsieur le ministre, d'organiser ce petit conseil de guerre.

— Montferrand ? demanda le ministre.

— Monsieur le ministre, dit le capitaine, l'amiral Lavaubourdette a raison. Naturellement, il faut que le *Trionyx* soit lancé sans encombre. Et pour cela il suffirait peut-être de mettre la voyante Cygne hors d'état de nuire, puisqu'il paraît avéré que le directeur des Archives du Progrès scientifique agit par naïveté, plutôt que par mauvaise intention.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ? demanda le ministre. Coffrez-moi cette bonne femme et qu'on n'en parle plus.

— D'une part, ce n'est pas si simple, car la culpabilité de cette dame n'est nullement prouvée. D'autre part, l'occasion me paraît vraiment trop bonne pour être manquée...

— Quelle occasion ?

— L'occasion de mettre enfin la main sur l'espion de 4584, qui nous a déjà causé pas mal d'ennuis, et qui est, apparemment, le contact de Mme Cygne. De cette manière, nous ferions d'une pierre deux coups : nous protégerions le *Trionyx*, et nous nous débarrasserions d'un dangereux espion travaillant en territoire français.

— En bref, que proposez-vous ?

— Je propose que le lancement du *Trionyx* soit retardé de vingt-quatre heures ; que l'amiral Lavaubourdette communique à M. Caparadossi un faux renseignement fixant le lancement par exemple à 18 heures ce soir ; que mon personnel continue à assurer la surveillance du tandem Cygne-Caparadossi, cependant que la Marine nationale prépare le lancement d'un faux *Trionyx* : quelque vieil engin téléguidé, que nous ne réussirions pas normalement à faire passer pour le *Trionyx*, mais dont le lancement, opéré à l'heure prévue, suffirait probablement à déclencher l'action ennemie. Caparadossi communique le faux renseignement à Cygne. Cygne trouve un moyen de le passer à son contact...

— Et vous leur tombez dessus ?

— Pas encore, monsieur le ministre. Nous donnons au contact le temps de déclencher le torpillage, et ce n'est qu'après la destruction du faux *Trionyx* que nous arrêtons notre monde.

— Hum... Que vous en semble, Lavaubourdette ?

— Il me semble que tout dépend de la crédulité de Caparadossi d'abord, de la voyante ensuite, et du contact pour finir. N'ayant aucune expérience en fait de voyantes...

— Moi non plus, moi non plus, dit précipitamment le ministre. Je ne suis pas un de ces hommes politiques qui ne commencent pas une campagne sans s'être fait tirer leur horoscope.

— Alors adressons-nous à l'expert », dit l'amiral de sa voix enrouée.

Tous les regards convergèrent sur Langelot, et Langelot comprit pourquoi Montferrand l'avait amené là : non pas tant pour lui

demander son avis que pour mieux convaincre les grands chefs de l'écouter lui, Montferrand.

« Monsieur le ministre, amiral, commença le sous-lieutenant sans se troubler, étant donné ce que je sais des voyantes en général et de Mme Cygne en particulier, je crois pouvoir affirmer primo, qu'elle n'hésitera pas à croire ce que lui dira M. Caparadossi, qu'elle promène par le bout du nez depuis plusieurs mois déjà ; deuzio, que l'ennemi semble avoir opéré son montage en s'appuyant principalement sur Mme Cygne, et il n'y a aucune raison de supposer qu'il cesse de croire cette informatrice, dont tous les renseignements ont été vérifiés jusqu'à présent.

— En ce cas, dit le ministre...

— Si c'est l'avis de l'expert, ajouta l'amiral...

— Le lancement réel est fixé à...

— Nous pourrions décider cela un peu plus tard », intervint l'amiral en fronçant ses gros sourcils.

Il pensait que cet expert en voyantes n'avait aucun besoin d'en savoir trop.

« D'accord, d'accord, dit le ministre. En revanche, le lancement de l'engin téléguidé... Vous croyez pouvoir nous fabriquer un faux *Trionyx* en combien de temps, amiral ?

— Quelques heures suffiront, fit Lavaubourdette. Le capitaine suggérerait 18 heures aujourd'hui...

— Je crois en effet, dit Montferrand, que nous avons intérêt à forcer l'ennemi à agir le plus vite possible : il risque mieux de se découvrir.

— Nous serons prêts pour 18 heures, déclara l'amiral. Et je m'arrangerai pour avertir Caparadossi le plus vite possible : 10 heures au plus tard.

— Je vous remercie, messieurs, dit le ministre en se levant. Tout de même ! ajouta-t-il. Un polytechnicien ! Un chartiste ! Consulter des voyantes ! »

L'amiral lui jeta un regard désabusé.

« Moi, dit-il, de la part d'un terrien, aucune idiotie ne m'étonne jamais. »

Comme le ministre lui-même n'avait guère navigué que sur le lac du Bois de Boulogne, la remarque n'était pas précisément diplomatique, mais tout le monde feignit de n'avoir rien remarqué, et la séance fut levée.

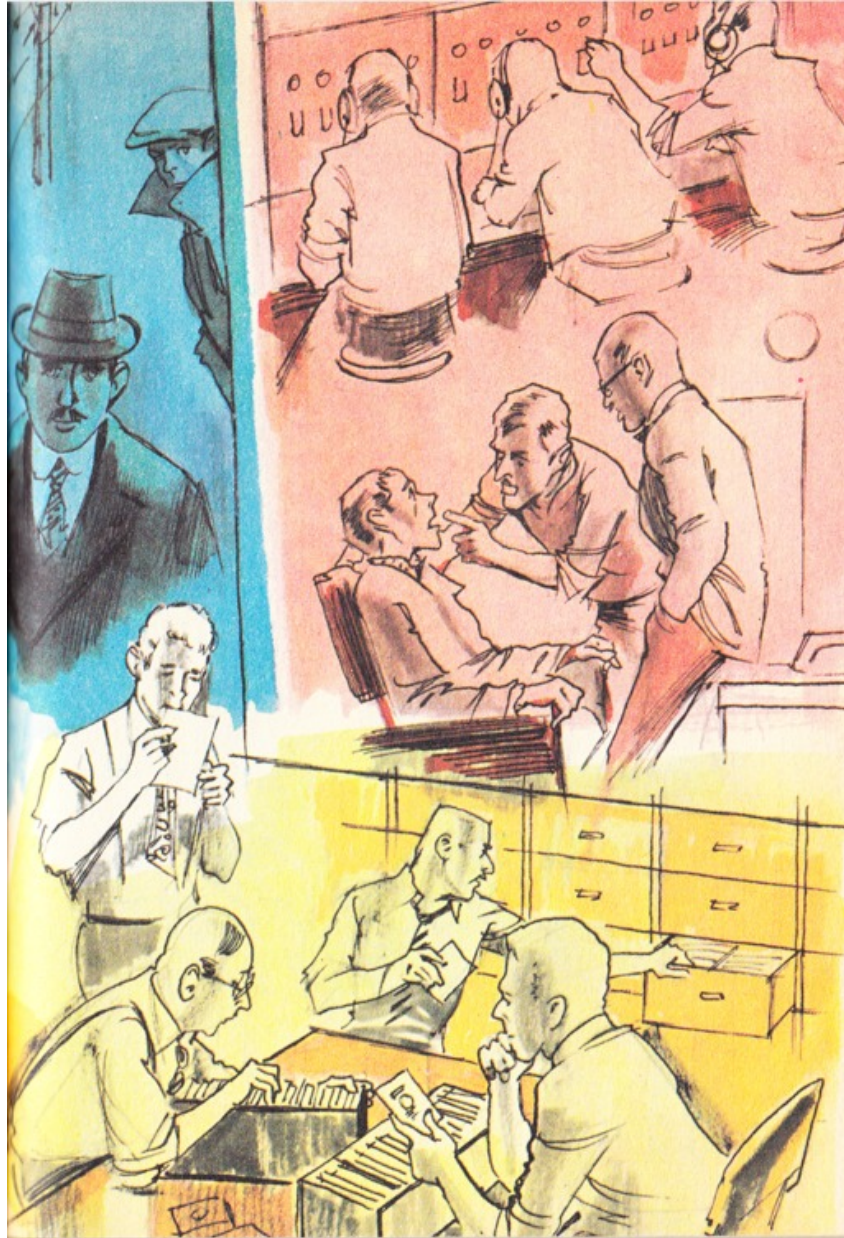
Montferrand déposa Guayaquil non loin de l'hôtel du *Grand-Cerf* et repartit pour le SNIF ; Guayaquil, lui, alla sonner chez Mme Cygne : la porte lui fut ouverte par Mélisande, qui avait déjà repris ses fonctions.

« Eh bien ? chuchota-t-elle.

— Qué tout va très bien, répondit le télépathe. Qué j'ai dormi un peu plus que prévu. Et comment va la señora ?

— La señora est occupée avec un client. »

Langelot s'assit dans le vestibule. Il savait que l'opération déclenchée maintenant par le SNIF le dépassait de très loin. Les agents qui interrogeaient Dudule dans la ferme isolée où il avait été conduit ; les agents qui, du P.C. fixe, écoutaient les communications téléphoniques de Mme Cygne, et ceux qui écoutaient sans doute celles de M. Caparadossi, (car, selon toute probabilité, son téléphone aussi était branché sur une table d'écoute) ; les agents qui, remplaçant le tandem que Gaspard et lui avaient formé, filaient M. Caparadossi ; les agents qui dépouillaient les photocopies du registre de Mme Cygne et, parmi tous les noms qui y étaient consignés, cherchaient le pseudonyme possible du maître espion travaillant pour 4584 ; tous faisaient partie, d'une manière ou d'une autre, de l'opération *Sorcière* et ils avaient tous été lancés dans leur action par un petit gland de chêne roulant d'une poche... Et par un jeune agent secret, qui faisait des sottises de temps en temps, sans doute, mais qui n'était tout de même pas trop mal doué pour le métier qu'il faisait. Et si toutes ces actions diverses aboutissaient au lancement réussi du *Trionyx* et à la capture de l'espion de 4584, le capitaine Montferrand oublierait peut-être qu'un jour ledit agent secret s'était fait faire une coupe de cheveux ridicule sans avoir de quoi la payer.



Langelot en était là de sa rêverie, et le premier client venait de partir, quand Mme Cygne demanda à parler à son nouvel assistant.

Elle le reçut dans son bureau et lui offrit, assez poliment, de s'asseoir.

« Mon cher Estrello, lui dit-elle, je vous ai engagés, vous et Mélisande, surtout pour assurer la publicité de mon établissement. J'espère que cet imbécile de Dudule reviendra bientôt, et que vous pourrez alors commencer à faire des démonstrations de télépathie auprès de divers organismes intéressés, au lieu d'ouvrir la porte aux clients. Dès aujourd'hui, je vous ai pris un rendez-vous avec un monsieur qui s'intéresse aux problèmes occultes. Pour le moment, il

ne souhaite pas de démonstration en forme, mais il voudrait vous rencontrer. Soyez à 10 heures au *Café du Louvre*.

— Qué nous allons nous déranger pour aller expliquer la télépathie dans les cafés à n'importe qui, señora ?

— Il ne s'agit pas de n'importe qui, Estrello, mais d'un homme influent, qui peut beaucoup pour nous dans certains milieux.

— Comment se nomme le señor ?

— M. Jacques Brehan.

— Comment le reconnaîtrai-je ?

— Ne vous inquiétez pas, Estrello : il est un peu télépathe lui-même, et c'est lui qui vous reconnaîtra », fit Mme Cygne, un sourire sarcastique sur sa bouche en cœur.

Langelot sortit assez mécontent. Il aurait préféré se trouver, à partir de 10 heures, au P.C. mobile, pour saisir l'appel de M. Caparadossi qui passerait à partir de cette heure-là, mais d'autres agents le feraient à sa place, pendant qu'il débiterait, lui, une conférence de télépathie à un inconnu. Heureusement, la conférence elle-même ne l'effrayait pas : en une soirée de lecture au SNIF il en avait appris autant qu'il était possible d'en savoir sur le sujet.

Il arriva en Renault 16 au *Café du Louvre*. Par mesure de sécurité, Gaspard, son casque violet à étoiles rougeoyant de tous ses feux, le suivit à moto. Un autre aspirant, répondant au nom code de Sorcière 5, demeura au P.C. mobile. Sorcière 6, un sous-lieutenant frais émoulu de l'école du SNIF, demeura dans la Renault parquée boulevard de Sébastopol ; quant à Sorcière 4, c'est-à-dire à Mélisande Croydon, elle ne devait quitter l'appartement de Mme Cygne sous aucun prétexte.

Langelot n'était pas plus tôt entré dans le *Café du Louvre*, qu'un homme assez corpulent, de haute taille, portant un lourd pardessus, se leva à sa rencontre :



« Monsieur Guayaquil, dit-il en tendant une large main, c'est un plaisir... et un honneur, ajouta-t-il, en remarquant l'air pincé de l'Espagnol, de vous rencontrer. Vous êtes bien bon de vous être dérangé pour moi. Mme Cygne a dû vous dire que nous préparions ensemble un grand mouvement télépathique, qui s'adresserait surtout aux personnes d'un certain niveau d'instruction ; professeurs, médecins, hommes de science... Et je voudrais avoir votre opinion sur la question. »

Jamais encore on n'avait si souvent demandé l'opinion de Langelot.

« Qué la señora ne m'a rien dit de pareil, répondit-il. Qué je voudrais bien savoir à qui j'ai l'honneur de parler. »

M. Brellan expliqua qu'il était journaliste scientifique, spécialisé dans la parapsychologie. Il était allé à l'université de Duke, il avait fait tourner des tables « pour s'amuser ». Il n'était pas sans avoir entendu parler de la brillante réputation de M. Guayaquil.

« Ce sera tout à votre avantage d'être avec moi d'une entière franchise, conclut-il. Je sais bien que les forces occultes nous résistent quelquefois et qu'il faut les aider un peu. Ne craignez pas que je vous juge mal si vous faites preuve de confiance à mon égard. »

Langelot réfléchit un instant. Il pouvait, évidemment, faire l'idiot, prétendre être un vrai télépathe, se conduire avec M. Brellan comme il l'avait fait avec Mme Cygne. Mais quelque chose dans les yeux jaunes et vigilants de Brellan, dans la calme autorité de ses gestes,

donna à penser au jeune agent secret que ce serait là une erreur. Il avait déjà compris que ce que M. Brellan lui faisait passer, c'était un examen, et que, malgré ses manières urbaines, il ne se satisferait pas de réponses évasives. Il fallait donc soit refuser, soit...

Estrello Guayaquil eut un sourire supérieur.

« Qué je vois que le señor est de la partie, répondit-il. Naturellement, il faut aider les forces occultes. Mais l'électronique n'a pas été inventée pour les chiens.

— L'électronique ? s'étonna M. Brellan.

— Oui. Évidemment, les appareils les plus raffinés ne sont pas en vente libre dans la plupart des pays européens. Mais en Suisse, par exemple, il n'est pas difficile de se procurer des émetteurs-récepteurs miniaturisés, et même des chatouilleurs, qui transforment des impulsions électro-magnétiques en courants électriques.

— J'ai vaguement entendu parler de ce genre d'appareils, dit M. Brellan, mais j'ai toujours cru qu'il s'agissait de science-fiction plutôt que de réalité.

— Qué le señor se trompait. C'est au moyen d'appareils de cette espèce que j'ai été assez heureux pour impressionner la señora Cygne.

— En auriez-vous un sur vous, par hasard, monsieur Guayaquil ?

— Qué j'en aurais un sur moi par hasard.

— Et seriez-vous assez bon pour me le montrer ? »

M. Guayaquil hésita. Les yeux jaunes ne le quittaient plus. Enfin il plongea la main dans sa poche et ramena le porte-mine dont il s'était servi la veille. Il montra le poussoir qui permettait d'émettre des signaux tout en écrivant.



« Voilà qui est passionnant » ! dit M. Brelan.

Et il glissa négligemment le porte-mine dans la poche intérieure de son veston.

« Qué le señor se trompe de poche, dit Guayaquil. Le porte-mine va dans la mienne, pas dans la sienne.

— Oh ! vous pouvez bien me le prêter pour quelques jours, pour épater mes amis, dit aimablement Brelan.

— Mais, señor, j'en ai besoin moi-même...

— Mais non, vous n'en avez pas besoin. Mme Cygne vous a embauché. Nous ne lui dirons pas, si vous voulez bien, quel procédé vous avez utilisé pour parvenir à cette fin. Et je suis persuadé que vous devez encore avoir beaucoup de tours dans votre sac. »

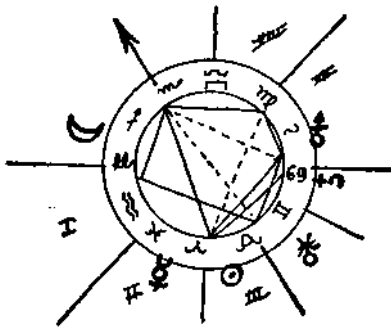
Les yeux jaunes exprimaient-ils une vague menace ? Un chantage quelconque : laissez-moi le porte-mine, sinon je vous dénonce à Mme Cygne... ?

M. Guayaquil soupira avec résignation.

« Comme il plaira au señor », dit-il en se levant.

La poignée de main fut amicale.

En sortant du *Café du Louvre*, Langelot se demandait s'il venait de commettre la plus grosse bêtise ou de réussir le plus joli coup de sa carrière.





XI

IL REPASSA par le P.C. mobile.

« Alors ? demanda-t-il à Sorcière 5.

— Depuis ce matin, répondit l'aspirant Esbon, le pitaine nous a branchés sur les deux téléphones de Caparadossi, aussi bien que sur celui de Cygne, et même sur la cabine publique de la place du Châtelet.

— Ce n'est pas ça que je te demande. Y a-t-il eu des communications intéressantes ?

— Dans la cabine publique, il y a eu un gars qui se querellait par téléphone avec sa belle-mère : c'était assez intéressant.

— Esbon, si tu continues, je te fais la tête au carré.

— Chez Cygne, il y a eu deux demandes de rendez-vous. Sorcière 4 a répondu chaque fois. Nous avons noté les noms des clients, et on est en train de les passer au fichier.

— Chez Caparadossi ?

— À sa résidence, rien.

— Mais dans son bureau, animal !

— Oh ! dans son bureau. Il a reçu un coup de téléphone ultra-secret de Brest. De l'amiral Lavaubourdette.

— Et qu'est-ce qu'il lui disait, l'amiral ?

— Il lui disait que l'opération était prévue pour ce soir 18 heures 03. Que le compte à rebours avait commencé, et qu'il lui enverrait incessamment les bandes enregistrées. Tu sais, Langelot, moi, qui ne suis pas dans le secret des dieux, je me doute bien qu'il s'agit du lancement du *Trionyx*. Et tu vois, s'il est lancé ce soir à 18 heures 03, il y a des chances pour que nous démontions notre opération une ou deux heures plus tard. Comme ça, je pourrai aller au cinéma avec ma petite amie. »

« N'y compte pas ! » aurait voulu répondre Langelot.

Mais il se retint : le cloisonnement, au SNIF, était chose sérieuse. Il était tout à fait inutile de donner des renseignements superflus, même à un camarade.

« Qu'est-ce que vous allez voir ? demanda-t-il.

— Oh ! un film d'espionnage, dit Esbon. Je n'aime que ça.

— Bon, et Caparadossi, il n'a pas appelé Cygne ?

— Non.

— Peut-être l'a-t-il appelée sous le nom des clients qui demandaient des rendez-vous.

— C'est possible, mais alors ça ne doit pas être bien urgent, car ces rendez-vous sont pour la semaine prochaine.

— Curieux », dit Langelot.

Il se rendit au 77.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Mélisande.

— Tout va très bien.

— Vous me mentez, lieutenant Pichenet !

— Comment le savez-vous ?

— Il doit me rester une ombre de don. »

Il soupira. Après tout, il n'était guère plus d'onze heures, et M. Caparadossi ne connaissait « le Jour et l'Heure » que depuis une cinquantaine de minutes.

« Plus qu'une ombre, répondit-il. Nous attendons une communication qui n'arrive pas, et sur laquelle repose tout le montage.

— Le « montage » ?

— Toute l'opération. »

À midi, M. Caparadossi n'avait pas téléphoné.

Mme Cygne disparut dans sa cuisine, où elle se prépara une cervelle de veau. Mélisande et Langelot sortirent pour aller déjeuner au restaurant.

« Lieutenant Pichenet, dit Mélisande en attaquant son coq au vin, vous avez l'air bien soucieux. »

Elle lui souriait gentiment par-dessus la table :

« Vous avez été si gentil avec moi, ajouta-t-elle, que je voudrais que votre *montage* réussisse. Si j'avais encore le don, je l'emploierais tout entier pour vous. Je capturerais toutes les forces occultes nécessaires et je les mettrais à votre service...

— C'est vous qui êtes gentille, Mélisande. Mais dites-moi, quand vous aviez le don, comment cela se traduisait-il ? Vous regardiez dans votre boule de cristal et vous racontiez leur vie aux gens ?

— Exactement.

— Et cela tombait toujours juste ?

— Oui. Du moins avec mes parents et mes amis. Avec des inconnus, je me trompais quelquefois : forcément, leurs énergies psychiques et les miennes n'étaient pas encore bien accordées...

— Je vois », soupira Langelot.

Après déjeuner, ils repassèrent par le p.c. mobile. C'était Gaspard qui siégeait devant les appareils électroniques.

« Alors ? demanda Langelot.

— Caparadossi n'a toujours pas appelé Cygne, répondit Gaspard. Il y a eu quelques appels de clients auxquels Mme Cygne a répondu elle-même, mais rien de suspect.

— Aucun de ces messages n'était en code ?

— Ils provenaient tous de numéros ordinaires ; les noms donnés correspondaient aux numéros, et le fichier n'avait rien sur eux.

— Tu as bien travaillé, Melchior.

— Merci, monsieur le chef de mission. »

Mélisande et Langelot regagnèrent le boulevard de Sébastopol.

« Allons, secouez-vous, lieutenant Pichenet, dit Mélisande. Je ne sais pas si c'est l'emploi qui veut ça, mais vous commencez à avoir l'air aussi sinistre que Tête-de-mort. »

À la vérité, Langelot n'était pas très gai. Non seulement il ne comprenait pas pourquoi M. Caparadossi ne téléphonait pas – ce qui risquait de faire manquer toute l'opération – mais encore il craignait d'avoir fait lui-même une erreur monumentale en confiant son portemine à Jacques Brellan. Et pourtant...

Mais un chef de mission se devait de ne pas laisser paraître ses soucis.

« Je vous demande pardon, Mélisande. Je crois que c'est cette télépathie qui commence à me taper sur le système. Mme Cygne a dû déchaîner ses forces occultes contre moi !

— Ah ! si seulement j'avais encore les miennes. Elles vous protégeraient », dit Mélisande en lui souriant affectueusement.

À deux heures, M. Caparadossi n'avait pas téléphoné.

Les clients défilait chez Mme Cygne. Le P.C. mobile enregistrait leurs conversations. Langelot y faisait un saut de temps en temps pour écouter les bandes. Il n'était question que de Capricorne, de Sagittaire, de Jupiter en troisième maison, de ligne de vie, de nombre d'enfants, de pendule, de roi, de reine, de cœur et de pique. Rien n'indiquait qu'il pût s'agir d'un langage secret, du moins d'après le spécialiste en codes qui, lui aussi, était à l'écoute, au P.C. fixe.

À trois heures, M. Caparadossi n'avait pas téléphoné.

Langelot rentra au 77, boulevard de Sébastopol. Il essaya de bavarder avec Mélisande pour faire passer le temps.

« Vous savez, lui dit-elle, j'ai fait des efforts.

— Quels efforts ?

— Pour essayer de retrouver le don. Mais j'ai beau m'abîmer dans ma boule de cristal, je n'arrive pas à retrouver la source.

— Quelle source ?

— Eh bien, la Grande Source ! La Seule Vraie Source Occulte ! Celle dont proviennent les informations qu'une voyante recueille... »

Langelot se frappa le front :

« Mélisande ! s'écria-t-il. Vous nous avez sauvés !

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Si la mère Cygne me demande, racontez-lui n'importe quoi. Je cours au P.C. mobile. »



Il sortit en trombe, descendit l'escalier quatre à quatre, piqua un sprint jusqu'à l'hôtel du *Grand-Cerf*, entra comme un cyclone au numéro 14, et eut la surprise de se trouver face à face avec le capitaine Montferrand. Cette rencontre ne lui était pas particulièrement agréable, car il n'aurait plus d'excuse maintenant pour ne pas rendre compte de son imprudence avec le portemine. Mais Montferrand ne lui laissa pas le temps de parler.

« Je viens d'entendre à la radio ce que vous avez dit à Mlle Croydon, Langelot. De quoi s'agit-il ?

— C'est ce mot de *source* qu'elle a employé, mon capitaine.

— Eh bien, quoi, source ?

— Rappelez-vous ce que M. Caparadossi a dit à Mme Cygne : qu'il ne lui téléphonerait « le Jour et l'Heure » que s'il les tenait « de bonne source ».

— Mais il me semble que l'amiral Lavaubourdette...

— Non, mon capitaine ! Mme Cygne est tombée dans le piège qu'elle a préparé elle-même. Elle a soigneusement suggéré à M. Caparadossi qu'il ne devait rien croire de ce que l'amiral lui dirait, que c'était peut-être un traître et sûrement un incapable. Évidemment, quand l'amiral a envoyé un message aussi clair à M. Caparadossi, l'archiviste s'est douté de quelque chose : il a pensé que l'amiral essayait de le tromper, et que ce n'était pas la peine de déranger la voyante. Il ne l'appellera que lorsqu'il croira tenir tous ses renseignements « de bonne source... »

Montferrand ne paraissait pas convaincu.

« Ce que vous me racontez me semble absurde, Langelot, mais évidemment je n'ai pas la mentalité d'un polytechnicien chartiste qui consulte les voyantes... En tout cas, je vous emmène immédiatement au ministère de la Marine : ces messieurs commencent à s'énerver et nous sommes convoqués pour un nouveau conseil de guerre. »

Le nouveau conseil de guerre se réunit à quatre heures. Il était composé des mêmes personnages que le matin.

« Montferrand, dit le ministre d'un ton mécontent, il est 16 heures, et, d'après vos propres comptes rendus, Caparadossi n'a pas encore pris contact avec Cygne. Or, il était 10 heures quand l'amiral lui a fait savoir que le lancement aurait lieu à 18 heures 03.

— Et j'ai besoin de savoir si je procède au faux lancement ou non, ajouta Lavaubourdette de sa voix enrouée.

— Monsieur le ministre, le sous-lieutenant Langelot a une théorie qui, étant donné son expérience des milieux occultes, paraît pouvoir expliquer la situation.

— Voyons votre théorie, jeune homme. »

Langelot l'exposa.

« Complètement farfelu ! bougonna le ministre. Votre Caparadossi ne pouvait tout de même pas s'attendre qu'une voix venue du ciel lui annonce l'heure de lancement du *Trionyx*. L'amiral Lavaubourdette était la meilleure source possible.

— Monsieur le ministre, dit Lavaubourdette, avec tout le respect que je vous dois, je ne suis pas d'accord. J'ai agi comme un bête de terrien en téléphonant directement à Caparadossi ! Jamais je n'aurais fait cela s'il s'était agi du véritable lancement. Caparadossi, qui n'est pas idiot, aura cru que je voulais l'induire en erreur, et, conformément aux conseils de sa pythonisse, il se sera méfié.

— Eh bien, mon cher amiral, que proposez-vous que nous fassions pour réparer votre... étourderie ?

— On pourrait, dit Montferrand, confectionner une fausse bande, dans laquelle l'heure du faux lancement serait indiquée de manière plus subtile, et envoyer cette bande à l'archiviste par les voies ordinaires.

— Nous ne pourrions pas être sûrs qu'il l'écouterait immédiatement, objecta l'amiral.

— Et il n'est pas question de retarder le lancement véritable indéfiniment, déclara le ministre. Vingt-quatre heures, peut-être :

pas une de plus. J'ai déjà essayé de vous faire plaisir, Montferrand : vous voyez où cela nous a conduits.

— Quelle action recommandez-vous, monsieur le ministre ?

— Arrêtez la Cygne et interrogez-la. Pendant ce temps, Lavaubourdette lance son faux *Trionyx*, en espérant que l'ennemi le prenne pour le vrai. Lorsque le faux aura sauté, le vrai sera lancé.

— Idée de terrien, fit l'amiral. Jamais l'ennemi ne prendra le faux *Trionyx* pour le vrai, à moins qu'il ne connaisse d'avance l'heure de lancement. Ou alors qu'on me donne le temps de fabriquer un faux *Trionyx* qui aura vraiment l'apparence du vrai.



— Combien de temps vous faudrait-il, amiral ?

— Une quinzaine de jours.

— Hors de question. Pour plusieurs raisons stratégiques, politiques et autres, il faut que le *Trionyx* soit lancé maintenant. D'ailleurs la presse a déjà parlé d'un lancement imminent. De quoi aurai-je l'air si j'annonce un retard aussi important ?

— En effet, reconnut l'amiral. Vous n'auriez pas l'air malin.

— Montferrand, vous avez une idée, vous ?

— Monsieur le ministre, il serait évidemment possible d'enlever Mme Cygne et de l'interroger. Dans le meilleur des cas, elle nous révélerait le nom de son contact ; dans le meilleur des cas, nous réussirions à enlever le contact ; dans le meilleur des cas il connaîtrait les intentions ennemies, accepterait de parler, et nous pourrions désamorcer la bombe. Mais vous avouerez, monsieur le ministre, qu'il faut un solide optimisme pour voir toutes ces

hypothèses se réaliser. Et si l'une d'elles ne se réalise pas... nous n'aurons pas l'air très malin non plus.

— Ça, ça m'est égal. Mais le *Trionyx* n'en courra pas moins les mêmes dangers. Je ne sais vraiment pas ce que nous allons faire.

— Il me semble, monsieur le ministre, que le jeune lieutenant voudrait nous dire quelque chose, fit l'amiral, en remarquant que Langelot faisait des efforts pour ne pas trépigner sur sa chaise.

— Vous avez une idée, lieutenant ? demanda le ministre d'un air découragé. Racontez donc. Cela pourra difficilement être pire que ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant. »

Langelot lança un regard reconnaissant à l'amiral, un regard anxieux à Montferrand, et commença :

« Je sais bien que cette idée vous paraîtra folle, mais il ne faut pas oublier à quel genre de personne nous avons affaire... »

Il expliqua aussi clairement qu'il put en quoi consistait sa proposition. Il se garda de montrer trop d'enthousiasme, pour ne pas indisposer les grands chefs. Cependant il essaya de leur montrer que son idée constituait la seule chance de réamorcer la pompe aux renseignements.

« Si ça marche, conclut-il, nous n'aurons pas pris de retard excessif et nous ne nous serons pas rendus ridicules. Nous aurons lancé le *Trionyx* sans lui faire courir de risques. Et nous aurons capturé le maître espion de 4584. »

Il espérait que ces trois arguments convaincraient respectivement le ministre – qui s'inquiétait de l'opinion publique –, l'amiral – qui s'inquiétait du sort du *Trionyx* –, et Montferrand – qui s'inquiétait d'espionnage.

« Et si ça ne marche pas ? demanda le ministre.

— Nous en serons au même point, fit l'amiral.

— Nous aurons perdu vingt-quatre heures, remarqua Montferrand, qui n'était pas enthousiaste pour se lancer dans une aventure aussi loufoque.

— Vingt-quatre heures, c'est encore acceptable, fit le ministre.

— Nous avons tout à gagner à essayer, constata l'amiral.

— Montferrand, vous avez du personnel capable de réaliser ce genre de cirque ? demanda le ministre. J'en doute un peu, vous savez.

— Le SNIF est capable de réaliser toutes les missions qui lui seraient confiées, répondit Montferrand avec froideur.

— Alors, marchons », dit le ministre en se levant.

Dès qu'ils furent seuls :

« Vous nous avez embarqués dans une drôle d'histoire, dit Montferrand à Langelot. Je vous en confie la réalisation. Si ça rate, gare à vous ! »





XII

MONSIEUR Jacques Brehan venait de quitter Estrello Guayaquil, à qui il avait extorqué un petit souvenir.

M. Jacques Brehan fit quelque trois cents mètres à pied, et s'aperçut qu'un jeune garçon, portant un casque argenté à la main, le suivait. Il entra dans un café, acheta des cigarettes, ressortit et reprit la direction d'où il venait. Il constata alors qu'un jeune garçon, coiffé d'un casque violet à étoiles rouges, marchait, de l'autre côté de la rue, dans le même sens que lui.

M. Jacques Brehan sourit intérieurement et monta dans la Simca qu'il avait laissée garée non loin du *Café du Louvre*. Il ne fit aucun effort pour se cacher, et remonta sans hâte l'avenue de l'Opéra. Un coup d'œil au rétroviseur lui apprit qu'il était maintenant suivi par un motocycliste dont le casque doré rayonnait comme une étoile de première grandeur.

« C'est jeune et c'est encore maladroit, murmura M. Jacques Brehan. Bah ! Ça se formera... si ça vit jusque-là. »

Sans essayer de semer son suiveur, M. Jacques Brehan roula jusqu'à la Cité de la Tour d'Auvergne, où il gara la Simca. Il entra au numéro 3 de la Cité, où il avait son domicile légal. Étant passé par son appartement, il mit un peu de linge et quelques papiers dans une

serviette, laissa pour la concierge un mot où il signalait qu'il partait pour un voyage de quelques jours, et sortit de l'immeuble par une issue secondaire qui donnait rue Rodier. Si ses soupçons étaient justifiés, un service de police quelconque était en train de rechercher M. Jacques Breland dans son fichier, mais cela n'avait rien d'inquiétant : M. Jacques Breland était bel et bien un journaliste qui s'intéressait à la parapsychologie, et s'il avait d'autres activités, personne ne s'en était encore aperçu.

En fait, M. Jacques Breland allait disparaître à tout jamais : il n'avait aucune intention de réintégrer son appartement ni de reprendre son identité. Demain ou après-demain, si tout allait bien, il serait à des centaines de kilomètres de là, occupé à recevoir les félicitations de ses supérieurs.

Ayant parcouru quelques centaines de mètres pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, M. Jacques Breland tourna dans la rue du Delta. Une Ford Escort était garée là ; il y monta, la mit en marche, et, en peu de temps gagna l'impasse Jessaint. Le numéro 2 portait une enseigne délavée : *Radio, Télévision, Réparations en tout genre*.

Breland entra. Un jeune homme à l'air maladif travaillait à un établi. Les entrailles d'une vingtaine de postes de télévision et de radio gisaient autour de lui.

« Bonjour, monsieur André, dit le jeune homme en se levant précipitamment. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

M. André s'appuya de tout son poids au comptoir qui séparait la petite boutique en deux.

« Ça va comme tu veux, Étienne ? demanda-t-il.

— Ça va très bien, monsieur André. Est-ce que l'exploseur radio a bien fonctionné ?

— L'exploseur radio fonctionnera bientôt, répondit André, et tu as tout avantage à ce qu'il me donne satisfaction. Sans quoi, je m'en vais te couper les oreilles en pointe. En plusieurs pointes... Mais pour l'instant, il ne s'agit pas de ça. »

Il jeta sur le comptoir le porte-mine de Langelot.

« Qu'est-ce que tu penses de ce joujou ? »

Étienne prit le joujou dans ses doigts, le tourna, le retourna, le dévissa, le revissa. Il saisit un tournevis, démontra le boîtier, fouilla dans les fils multicolores enchevêtrés à l'intérieur. Il fixa une loupe d'horloger à son œil, et examina le détail. Puis, lentement, soigneusement, presque respectueusement, il remonta le tout.



« Eh bien ?

— Porte-mine contenant des éléments électroniques de la plus haute qualité, commenta-t-il. On n'en voit pas souvent, de pareils ! Il y a un récepteur radio, et un émetteur, capable d'envoyer des signaux en graphie à un kilomètre au moins. Ces signaux doivent pouvoir être transformés en sensations tactiles par un récepteur convenable. Évidemment, votre machin ne peut pas travailler en phonie, c'est-à-dire qu'il ne transmet pas la parole. Il y a aussi un bloc bip-bip incorporé.

— Explique.

— Vous voyez cette partie-ci, à l'extrême pointe ? Eh bien, si vous l'armez en pressant là, l'émetteur va pousser un signal permanent, qui permettrait éventuellement de retrouver le porteur du porte-mine.

— Mais il n'est pas armé en ce moment ?

— Non, monsieur André.

— C'est de fabrication suisse, ce machin-là ?

— Oh ! non, monsieur. C'est de fabrication française. Il n'y a guère que les agents des services français les plus modernes qui peuvent se permettre d'avoir des engins pareils. »

M. André inclina gravement la tête, remit le porte-mine dans sa poche et sortit sans dire merci. Dans deux ou trois jours, quand il présenterait ce porte-mine rarissime à ses chefs, il recevrait des félicitations supplémentaires pour avoir rapporté un trophée aussi utile. En attendant, il fallait agir.

Il entra dans une cabine téléphonique et forma un numéro. Une voix d'homme répondit.

« Paulus, ici Andreas. La Pythie semble être sous surveillance officielle.

— Alors tout est manqué ?

— Pas du tout. Le lancement est imminent, et il n'y a aucune chance pour que les Français découvrent notre organisation avant qu'il ne soit trop tard. Ça ne fait guère que vingt-quatre heures qu'ils sont sur les lieux. Un gars habillé de noir, portant des talons et un pince-nez, et une fille aux cheveux jusqu'à la taille, blonde aux yeux verts. Ils sortiront de chez la Pythie vers 18 heures, peut-être plus tard.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— On les invite poliment à nous accompagner. Ils n'ont l'air très doués ni l'un ni l'autre. Mais tout de même, ce ne serait pas mal de rentrer avec des prisonniers qu'on pourrait cuisiner un peu. On apprendrait toujours quelque chose sur leur service.

— Entendu, dit Paulus. Mes gars les attendront à la sortie. »

M. Jacques Brellan – alias M. André, alias Andreas – remonta dans sa Ford. Enlever des agents français, cela n'irait pas sans risques. Mais le lancement du *Trionyx* ne pouvait plus tarder, et il n'y avait que des avantages à précipiter les événements. D'ailleurs, un troisième sujet de félicitations n'était pas à dédaigner.



XIII

L'ENTREVUE entre Langelot et Jacques Brehan avait eu lieu à 10 heures.

À 11 heures 30, Jacques Brehan alertait Paulus ; à 12 heures 30, Paulus arrivait sur les lieux, repérait Langelot et Mélisande qui allaient déjeuner, et commençait à prendre ses dispositions. Un enlèvement en pays étranger n'est pas chose facile à organiser : il lui fallait réunir son monde, poster ses guetteurs, préparer ses produits anesthésiants, louer ses véhicules, disposer ses relais... Avant 18 heures, il avait juste le temps.

À 16 heures, le conseil de guerre du ministère de la Marine se réunit ; à 16 heures 30, il était terminé. À 16 heures 50, Estrello Guayaquil s'engouffra dans le vestibule du 77, sans se douter que le clochard assis sur une grille de métro qu'il venait de dépasser était le sieur Paulus lui-même, en train de mettre la dernière main à son dispositif.

À 16 heures 55, M. Guayaquil faisait irruption dans le bureau de Mme Cygne, et lui déclarait :

« Qué la señora veuille bien nous pardonner. Mais qué j'ai été convoqué par le Maître et qué nous demandons la permission de partir tout de suite.

— Quel Maître ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je vous paie pour travailler régulièrement et non pas lorsque ça vous chante.

— Le Maître des télépathes, señora ! Qué les télépathes sérieux reconnaissent pour Maître le Guru Maharadj Shastri Ladakh ! Qué la señora sûrement ne peut pas ignorer cela. Le Maître vient d'arriver et il veut me voir.

— Je ne crois pas un mot de tout cela.

— Qué la señora téléphone à l'hôtel *Meurice*. »

La señora téléphona. On lui répondit qu'une chambre avait effectivement été réservée au nom du Guru Maharadj Shastri Ladakh.

« Laissez-moi au moins Mélisande, dit-elle.

— Non, non. Je dois lui présenter Mélisande. Qué hier nous avons fait des heures en plus ; qué aujourd'hui nous faisons des heures en moins ; demain nous serons tous plus ponctuels.

— J'ai bien envie de vous jeter à la porte, vous et votre Mélisande, dit Mme Cygne. Enfin, j'attendrai de savoir ce que M. Brellan pense de vous. »

À 17 heures, M. Guayaquil, le pince-nez flottant au bout de son cordon, et Mlle Croydon, les cheveux dans le vent, sortirent en courant du 77, boulevard de Sébastopol et se dirigèrent vers une Renault 16 qui les attendait un peu plus loin, moteur tournant. Le clochard eut beau abandonner sa grille de métro et les poursuivre, ils disparurent bien avant qu'il n'eût eu le temps d'organiser une filature.

« Espérons qu'ils reviendront après 18 heures, quand je serai prêt à les mettre en cage », se dit Paulus, et il recommença à fredonner la chansonnette d'ivrogne qui l'occupait depuis une heure.

Mais Langelot et Mélisande n'avaient aucune intention de revenir.

Gaspard les conduisait à fond de train vers Passy. Quai des Tuileries, Langelot demanda à Mélisande :

« Cela ne vous fait rien si je vous mets un bandeau sur les yeux ? Vous allez au Deuxième Bureau, et vous ne devez pas savoir où il se trouve ; mes chefs ne m'ont laissé mettre mon idée en œuvre qu'à condition que le secret le plus strict soit respecté.

— Je veux bien que vous me mettiez un bandeau, mais alors vous devrez me guider par la main, où que nous allions.

— Moi, dit Melchior de Saint-Fiacre, je vous guiderai bien volontiers.

— Tais-toi, Melchior, fit Langelot. Ce sont les prérogatives du chef de mission. »

Il attacha un bandeau sur les yeux de Mélisande et ne lui lâcha plus la main.

À 17 heures 30, la Renault 16 s'enfonça dans le garage souterrain du SNIF. Les trois jeunes gens en sortirent, et se précipitèrent dans un couloir qui conduisait à des locaux où Langelot lui-même n'avait encore jamais mis les pieds.

À 18 heures, M. Caparadossi s'apprêtait à quitter son bureau de l'avenue Rapp, lorsque des messages divers commencèrent à arriver sur sa table. Ce fut d'abord tout un lot de bandes enregistrées en provenance du chantier naval de la pointe du Raz. Ce furent ensuite d'autres papiers, qui ne présentaient pas grand intérêt, mais qui nécessitaient un classement et des décisions urgentes. Dans ces conditions, M. Caparadossi n'écouta pas les bandes – d'ailleurs il ne les écoutait guère que pour mieux comprendre les conseils de Mme Cygne lorsqu'elle lui parlait, en termes mystérieux, de sa responsabilité dans le lancement du *Trionyx*, et il craignait que de les écouter entre chien et loup ne portât malheur au sous-marin. En revanche, il s'abîma dans une masse de travail, qu'il ne voulait pas remettre au lendemain, et qui devait encore lui prendre trois ou quatre heures au moins. Il descendit dîner d'un sandwich dans un café, puis remonta dans son bureau. M. Caparadossi était un fonctionnaire éminemment consciencieux, et il ne rentrerait pas chez lui tant qu'il n'aurait pas déchiffré tous ces messages inattendus. Il ignorait évidemment que la plupart de ces messages lui arrivaient sur l'initiative de l'un de ces services de sécurité qu'il détestait tant.

À 19 heures, Langelot dit à Mélisande :

« Alors, ça vous plaît ?

— C'est la première fois que je me vois comme ça, répondit la jeune fille.

— Mais je suppose que vous devez commencer à avoir faim ? L'art, ça creuse.

— Euh...

— Bon. Vous allez remettre votre bandeau, et je vais vous conduire dans un restaurant.

— Nous n'allons pas dîner ensemble ? »

Elle faisait la moue.

« Pour le moment, je n'ai pas le temps de dîner. Je viendrai vous chercher au restaurant, et alors nous verrons. »

Munis du matériel nécessaire, Gaspard, Langelot et Mélisande remontèrent dans la Renault. Place Victor-Hugo, après avoir fait quelques tours et détours pour mieux l'égarer, on permit à la jeune fille d'ôter son bandeau, et on la déposa un peu plus loin, chez *Prunier*.

« Mais c'est un restaurant illustre ! s'écria Mélisande.

— C'est celui que vous méritez », lui répondit Langelot.

À 19 heures 30, la Renault s'arrêtait rue Léonard-de-Vinci.

« Espérons que la concierge ne nous fera pas d'ennuis, dit Gaspard.

— Au pire, dit Langelot, nous lui montrerons nos cartes du SNIF et elle nous laissera passer. Mais ce serait évidemment plus discret si elle était en train de dîner. »

La concierge ne dînait plus, mais elle regardait, en compagnie de son époux, une émission de variétés télévisée, et ne s'aperçut de rien lorsque les deux agents secrets, ployés en deux, se faufilèrent devant la porte vitrée de sa loge.



Ils prirent l'escalier et s'arrêtèrent devant la large porte qui conduisait au premier droite.

D'une sacoche que portait Gaspard, Langelot retira une trousse de cambrioleur, et, de la trousse, une clef spéciale constituée d'un système de pièces mobiles, à ressorts, s'adaptant automatiquement à toutes les serrures ordinaires. Cette clef fit merveille : il y eut un déclic, et la serrure principale fut ouverte. La serrure de sécurité fit plus de difficultés. Il fallut y enfoncer une masse de plastique, et attendre ensuite que le plastique se durcît en séchant, ce qui prit plusieurs minutes. Mais pendant ce temps personne ne se montra dans l'escalier, et l'ascenseur ne monta qu'une fois. Enfin la serrure

de sécurité, manœuvrée par la clef de plastique, céda, et les deux snifiens entrèrent sans bruit dans l'appartement de l'archiviste.

Il était 19 heures 45.

L'appartement, constitué de plusieurs pièces, vastes et bien meublées, était désert, comme les agents secrets s'y attendaient : M. Caparadossi, en effet, vivait seul, et n'employait qu'une femme de ménage pendant la journée.

« Voilà la chambre », dit Gaspard à mi-voix en poussant une porte et en braquant le faisceau de sa torche électrique sur un grand lit à baldaquin.

Langelot alluma sa propre torche et s'orienta rapidement.

« Tu trouves le fil qui alimente cette pièce, et tu le sectionnes proprement, commanda-t-il.

— Bien, chef », dit Gaspard.

En quelques minutes il eut trouvé le fil électrique dont dépendait l'éclairage de la chambre, et il l'eut coupé de manière presque invisible.

Langelot cependant considérait le baldaquin d'un air ravi :

« Exactement ce qu'il nous fallait ! » murmura-t-il.

Il fit une pyramide de chaises et grimpa jusqu'au plafond, qui était orné de moulures. Au-dessous de l'une des moulures et au-dessus du baldaquin, il colla au mur une puissante ventouse. Le baldaquin la dissimulerait parfaitement : un tableau ou un meuble assez élevé, une armoire par exemple, auraient fait l'affaire, mais moins bien. À cette ventouse, Langelot fixa, au moyen d'une vis, une sorte de boîte oblongue, percée d'un œil de verre à une extrémité. L'œil de verre était braqué sur le mur faisant face au lit.



Langelot descendit de sa pyramide, remit les chaises comme elles étaient, et dit à Gaspard : « Maintenant, le gaz somnifère. »

Gaspard posa sur la commode une ampoule de pharmacien, et, avec une petite scie, en coupa le bout. Puis il secoua l'ampoule. Un nuage inodore se répandit par la chambre.

« Sortons, et fermons bien la porte, dit Langelot. Je commence déjà à bâiller. »

Ils quittèrent la chambre et l'appartement, après avoir vérifié qu'ils ne laissaient aucune trace de leur passage.

Il était 20 heures 10, et les concierges s'adonnaient toujours aux joies de la télévision.

« Maintenant, allons dîner, décida le chef de mission.

— Moi, dit Gaspard, j'ai le sens de la discipline et j'obéis toujours à des ordres aussi raisonnables. »

L'entrée de M. Estrello Guayaquil, en pince-nez, redingote et pantalon à sous-pieds ne manqua pas de produire une certaine émotion chez Prunier, mais le télépathe ne s'en inquiéta pas outre mesure, et, s'installant à la table de Mélisande, il lui demanda ce qu'elle ferait pendant que Melchior et lui dîneraient.

« Oh ! dit-elle, je n'ai encore mangé que l'entrée, et j'en reprendrai bien une autre, si vous voulez bien, lieutenant Pichenet.

— Mélisande ! s'écria Langelot. Reprenez trois entrées si vous voulez, mais expliquez-moi comment vous faites pour rester aussi mince.

— Le don consommait beaucoup de mon énergie, répondit sérieusement la petite fée. Maintenant, je suppose que je deviendrai ronde comme une tour. »

Les huîtres et les langoustes se révélèrent excellentes. Cette fois-ci, Langelot était persuadé que le capitaine Montferrand ne ferait pas de difficultés pour la note de frais. Une seule chose inquiétait l'agent secret : il n'avait toujours pas trouvé le temps de rendre compte de l'initiative qu'il avait prise à propos du porte mine...

À 21 heures 30, ayant fini de dîner, les trois jeunes gens regagnèrent le P.C. mobile.

À la même heure, ayant enfin terminé ses travaux, M. Caparadossi rentra chez lui. Il se dit qu'il devrait peut-être téléphoner à Mme Cygne pour lui faire savoir que l'amiral Lavaubourdette avait résolu de l'induire en erreur en lui donnant des renseignements manifestement erronés, mais il finit par décider de n'en rien faire : il ne pouvait déranger une voyante aussi prestigieuse à tout moment ! Cependant, un léger remords lui en resta.

Il poussa la porte de sa chambre, et constata que l'électricité ne fonctionnait pas. Un plomb avait sans doute sauté. La femme de ménage s'en occuperait le lendemain. Il avait grand sommeil. Ses idées, lui semblait-il, n'étaient pas très claires... Il se coucha.

Il était deux heures du matin lorsqu'il rêva qu'une douce musique résonnait à ses oreilles : le chuchotement d'un hautbois et le murmure d'une eau courante... Puis, très loin, le bruit sourd d'une explosion. Puis, le silence. Et de nouveau la musique, presque imperceptible, et l'explosion sourde. Et l'eau qui coulait. Il pensa vaguement, dans son sommeil : « J'ai dû mal refermer le robinet de la salle de bain... » Soudain ce fut une voix, une voix infiniment douce, peut-être avec une ombre d'accent anglais, mais qui ne faisait qu'ajouter à sa douceur, qui susurra quelque chose au-dessus de lui. Il fit un effort pour concentrer son attention. La voix disait :

« Jules, Joseph, Anselme, vous dormez... Vous dormez... Ce n'est pas bien... Ce n'est pas sérieux... Ce n'est pas gentil... »

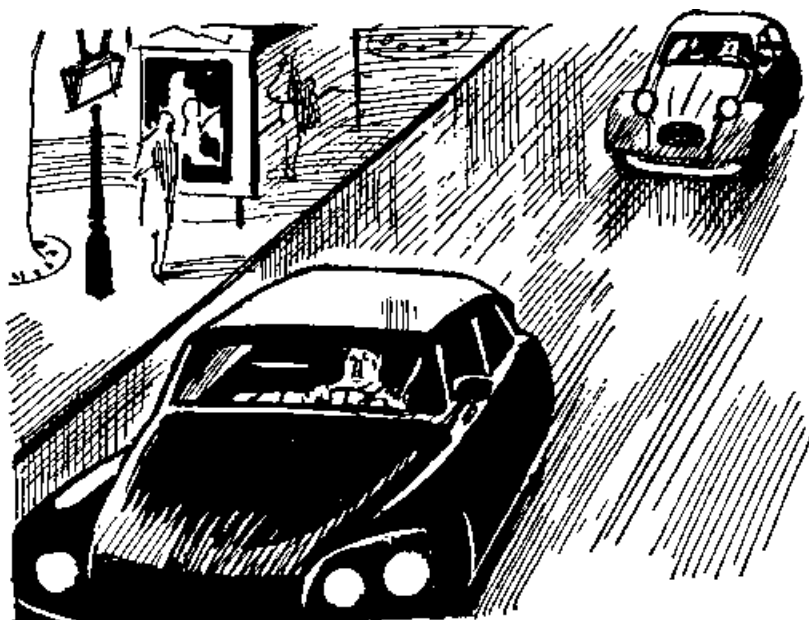
Il crut ouvrir les yeux, mais en réalité ce ne pouvait être qu'un rêve. Il rêva donc qu'il ouvrait les yeux et qu'il voyait devant lui un paysage de bord de mer : rochers, algues, varechs... Dans ce paysage apparaissait soudain, comme par enchantement, une fée. Oh ! il n'y avait pas à s'y tromper : avec sa longue robe flottante sur son corps mince, ses cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'à la taille, son

petit visage mélancolique dans lequel brillèrent doucement des yeux verts, c'était une fée. Et la fée chuchotait : « Jules, Joseph, Anselme, ce n'est pas gentil pour le poisson... Les pêcheurs sont là... Le poisson va mourir... »

Soudain le paysage s'inondait d'une grande flaque rouge et une explosion retentissait. Par trois fois, le nombre 18.59 flamboyait dans le vide. Puis la petite fée triste apparaissait encore une fois, et l'ombre se faisait à nouveau autour de l'archiviste.

M. Caparadossi se mit sur son séant. Le sens prophétique du rêve ne pouvait lui échapper. Le monde est un grand livre ouvert qu'il faut savoir lire. Les forces occultes disent toujours la vérité, et elles nous parlent dans nos rêves : c'était l'avis de Mme Cygne. La responsabilité de M. Caparadossi était claire : il devait sauver le *Trionyx*, que ces imbéciles des services de sécurité laisseraient couler sans rien faire pour le protéger... Une seule chose à faire : téléphoner à la voyante.

L'archiviste mit ses pantoufles et courut à son téléphone. La main sur le combiné, il s'arrêta. Déranger Mme Cygne pour un rêve qui pouvait se révéler mensonger ? Cela aussi, c'était une grave responsabilité : les voyantes ont besoin de sommeil, de repos, de détente... Tout à coup, il se rappela les bandes. Il y avait peut-être du nouveau dans les bandes ? Il s'habilla à la hâte et sortit. Sa DS personnelle était garée devant la porte. Il se mit au volant et fonça vers le ministère, sans prêter attention à la discrète 2 cv pilotée par l'aspirant Esbon – tant pis pour la petite amie et le cinéma – qui le suivit jusqu'à l'avenue Rapp.



M. Caparadossi se fit reconnaître du portier et monta jusqu'à son bureau. Il ouvrit le coffre-fort, en retira les bandes et plaça la première sur son magnétophone.

C'était l'enregistrement d'une séance de la commission secrète *Trionyx*.

« Messieurs, commença la voix enrouée de l'amiral Lavaubourdet, j'espère qu'aucun d'entre vous n'a été abusé par les coups de téléphone que nous avons donnés de côté et d'autre pour tromper l'ennemi, et selon lesquels le *Trionyx* devait être lancé aujourd'hui à 18 heures 03. En réalité, le ministre a décidé de le faire lancer demain à 18 heures 59... »

M. Caparadossi en avait entendu assez. Il arrêta le magnétophone et tendit la main vers son téléphone.

Dans l'appartement de Mme Cygne, et aussi au P.C. mobile, rue du Grand-Cerf, une sonnerie résonna.

« Mon amie, ma chère amie, fit l'archiviste lorsqu'il eut obtenu sa communication, je suis navré de vous déranger en pleine nuit. Je sais combien vous avez besoin de repos, mais je sais aussi quelle influence bénéfique vous exercez sur les destinées de la science française. D'ailleurs vous m'avez recommandé vous-même de vous prévenir dès que je connaîtrai la conjonction astrologique...

— Eh bien ? fit la voix, soudain parfaitement réveillée, de Mme Cygne.

— Eh bien, vous comprenez que je suis lié par le secret professionnel, et que je ne peux évidemment pas vous dire de quoi il

s'agit.

— Non, non, ne me le dites pas, je respecte trop les nécessités de votre profession.

— Mais ce que je vous dirai, car je suis persuadé que c'est mon devoir d'homme lucide de le faire, c'est le Jour et l'Heure !

— Mon cher ami, cette confiance m'honore, et vous pouvez être tranquille : les forces occultes protégeront votre grand poisson.

— Aujourd'hui, à 18 heures 59. Je l'ai appris en rêve.

— En rêve ! s'écria Mme Cygne, toute démontée. Mais si c'est en rêve, quelle garantie avez-vous... ?

— Ma bonne amie, vous me l'avez dit vous-même, les forces occultes qui parlent en rêve ne mentent jamais. D'ailleurs je suis dans mon bureau et j'ai pu m'assurer que vous aviez raison, et qu'elles m'avaient dit la vérité.

— En ce cas, dit Mme Cygne rassérénée, vous pouvez être tranquille. Je vais commencer dès à présent mes enchantements protecteurs. »

Au P.C. mobile, Langelot se rhabillait en hâte. Jusqu'à présent, son plan avait marché, mais cela continuerait-il de même ?

Cinq minutes plus tard, la voix de Gaspard se fit entendre par radio.

« Sorcière 2, m'entends-tu ?

— Je t'entends.

— « Le gibier » vient de sortir du 77. La petite mère a passé une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit et un manteau par-dessus sa robe de chambre.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Dis-moi où elle va.

— Elle ne va pas : elle court, elle vole. J'arrive à peine à la suivre... Ses pantoufles font flic-flac...

— Dans quelle direction allez-vous ?

— Nous remontons le boulevard. Langelot ! Catastrophe ! Elle entre dans une cabine téléphonique, et ce n'est pas celle du Châtelet.



— Pas de noms propres au téléphone, Sorcière 3.
— D'accord, mais c'est une catastrophe tout de même.
— Non, ne t'inquiète pas : le pitaine a fait mettre toutes les cabines du coin sur notre table d'écoute. Maintenant tais-toi, je veux écouter ce qu'elle dit. »

Devant Langelot était placé un appareil électronique surmonté d'un voyant dans lequel il vit apparaître, un à un, sept chiffres qu'il s'empressa de noter : c'était le numéro que Mme Cygne était en train de former dans sa cabine publique : 234-56-70. De quel repaire ennemi s'agissait-il ?

On décrocha. Sur un fond de musique de jazz, une voix demanda :
« Allô ? oui.

— Je voudrais parler à M. Brelan.
— Monsieur Brelan, c'est pour vous.
— Brelan à l'appareil.
— Aujourd'hui, 18 heures 59.

— Bien. Moi aussi, j'ai un message pour vous. Un : à partir de maintenant, ce n'est plus moi qui vous dirigerai ; mon remplaçant prendra contact avec vous. Deux : essayez toujours d'étendre votre clientèle dans les milieux scientifiques. Trois : pour le moment ne faites rien de compromettant : les jeunes gens que vous avez engagés – en tout cas le garçon – travaillent pour le gouvernement : renvoyez-les immédiatement et n'engagez personne jusqu'à nouvel ordre. Vous recevrez vos honoraires dans les huit jours. »

Cependant Langelot appelait le service téléphonique du SNIF.
Brelan raccrocha.

« Ici agent 222. Code du jour : 35. Identification du numéro 234-56-70.

— Un instant. »

On frappa à la porte :

« Ouvrez, Sorcière 2. Je suis Sorcière 1. »

Langelot courut ouvrir : c'était Montferrand. Pour que le capitaine se dérangeât lui-même, il fallait qu'il prît l'affaire au sérieux !

« Mon capitaine, dit Langelot, je viens d'obtenir le numéro de téléphone du repaire ennemi. On va pouvoir s'offrir une petite razzia.

— Sorcière 2, ici Sorcière 3, fit la voix de Gaspard, la suspecte est rentrée tranquillement chez elle.

— 222, ici Service téléphonique. Le numéro 234-56-70 est celui du *Bar Vintimille*, boulevard de Clichy, 98.

— Un bar ! dit Langelot déçu. Vous permettez que j'y coure, mon capitaine ?

— Courez-y, mais ne vous faites pas d'illusions, mon petit vieux : l'oiseau sera probablement envolé. »

Langelot glissa son 22 long rifle dans la housse qu'il portait sous l'aisselle gauche, et se jeta dans l'escalier.



XIV

LA RENAULT 16 s'arrêta en double file, dans un grand crissement de pneus. Un garçon aux cheveux noirs, agrémentés d'une mèche claire, vêtu d'une veste de daim et portant au bout du nez une verrue qui commençait à se décoller, en jaillit.

Le *Bar Vintimille* était ouvert. Il restait ouvert toute la nuit. Deux ivrognes discutaient, accoudés au bar. Le barman lisait la page des courses dans le journal du soir. Une machine à sous jouait du jazz.

Langelot entra en coup de vent.

« Monsieur Jacques Brelan ?

— Vous auriez dû arriver dix minutes plus tôt : il était là. Il vous attendait peut-être : il a passé toute la soirée sur cette chaise.

— Il est parti tout seul ?

— Tout seul.

— Vous le connaissez ?

— Comme ça. Quand il attend un coup de téléphone, il vient ici.

— Vous ne savez pas où il habite ?

— Non.

— Je peux téléphoner ?

— Allez-y. »

Langelot appela Montferrand.

« Envolé ! annonça-t-il.

— Ça ne m'étonne pas.

— On va chez lui ?

— Pas la peine. Je viens d'y envoyer deux gars : Brehan est parti de chez lui ce matin. D'après la concierge, c'est pour quelques jours. Mais je crois qu'il ne reviendra pas. Rentrez au P.C. mobile immédiatement. »

Sous l'œil soupçonneux du barman, Langelot bondit dehors sans avoir rien consommé.

La Renault 16 reprit la direction du Sud.

À l'hôtel du *Grand-Cerf*, Montferrand fumait la pipe devant les appareils électroniques qui, pour le moment, restaient silencieux.

« Évidemment, dit le capitaine, le principal, c'est de sauver le *Trionyx*, mais ce serait tout de même bien agréable de mettre la main au collet de Brehan. Dites à Gaspard de monter prendre votre place. Vous et moi, nous allons... nous allons consulter une voyante.

— Une voyante, mon capitaine ?

— Ne voyez-vous pas que notre seule chance de rattraper Brehan est d'interroger Mme Cygne ? »

Gaspard fut rappelé et s'installa devant les appareils, tandis que Langelot et Montferrand, qui traînait un peu la jambe, se rendaient au 77, boulevard de Sébastopol.

Ils montèrent l'escalier, et Langelot introduisit dans la serrure la fausse clef que Gaspard avait confectionnée plus tôt et qui avait permis à M. Guayaquil d'entrer sans frapper.

Ils pénétrèrent dans le vestibule.

« Allumez ! » commanda le capitaine.

À ce moment Mme Cygne, en robe de chambre, apparut un revolver à la main.

« Madame, lui dit calmement Montferrand, je vous conseille de déposer votre arme sur la chaise qui est à côté de vous. Nous ne sommes pas des voleurs. Nous représentons les autorités et nous avons quelques questions à vous poser. »

Mme Cygne déposa son revolver et tendit une main tremblante en direction de Langelot :

« Guayaquil, proféra-t-elle, Guayaquil... Vos yeux étaient noirs ! Ils ont changé de couleur !... »

— Madame Cygne, dit Langelot, ce n'est pas l'effet des forces occultes. Je portais simplement des lentilles de contact noires.

— Madame Cygne, reprit Montferrand, vous avez intérêt à nous dire tout ce que vous savez. Pour vous mettre à l'aise, je vous confierai que nous savons déjà que vous êtes une espionne, que votre cabinet de voyance vous permet de réunir des renseignements intéressants provenant de savants crédules, et que votre objectif présent est la destruction du *Trionyx*. Nous savons aussi que le maître espion qui vous dirige est un certain Jacques Brehan que vous venez d'appeler au téléphone. Donnez-nous les moyens de le capturer, et la peine à laquelle vous serez condamnée sera moins lourde ! »

Mme Cygne s'effondra.

« Je savais bien que cela finirait mal, sanglota-t-elle. Ah ! messieurs, j'aurais mieux fait de rester une voyante comme les autres ! Mais il me payait si bien...

— Où est-il ?

— Messieurs, si je pouvais, je vous aiderais bien volontiers à le retrouver. Mais je ne l'ai jamais rencontré, je ne connais pas son adresse. Je le renseignais toujours par téléphone, et il m'envoyait de l'argent sur mon compte en banque. Je ne sais même pas de quoi il a l'air, votre M. Brehan. Quant à savoir où il est...

— Vous pourriez peut-être essayer de le retrouver à l'aide d'un pendule, suggéra Langelot.

— Le pendule, c'est comme la boule de cristal, répliqua Mme Cygne. Ça n'est bon qu'à tromper les gogos ! »

Montferrand haussa les épaules. Mme Cygne pouvait dire la vérité, elle pouvait mentir : seuls de longs interrogatoires permettraient de s'en assurer. Il prit le téléphone, donna des ordres et conseilla à Mme Cygne de s'habiller en attendant qu'on vînt la chercher. Dix minutes plus tard, deux jeunes femmes, officiers du SNIF l'une et l'autre, emmenaient la voyante.

Une rapide perquisition des papiers de Mme Cygne ne donna aucun résultat.

« Eh bien, soupira Montferrand. Il semble bien que nous ayons perdu le maître espion de 4584...

— Mon capitaine, dit alors Langelot, non sans quelque gêne. Il me reste à vous avouer encore une initiative... »





XV

IL ÉTAIT 18 heures 57 et le chalutier *La Frisquette* avait quitté Brest depuis deux heures déjà. Le patron n'était pas sans se douter que son passager devait exercer une profession pas très catholique, mais il s'en moquait, le patron : il recevait une jolie somme pour promener ce passager pendant un après-midi au large de la pointe du Raz et pour l'amener dans la soirée en un point où un navire d'une nationalité indéterminée devait l'attendre. Ce passager était peut-être un contrebandier, ou un escroc : quelle importance ? Il payait bien. Et la grosse boîte qu'il transportait avec lui, ce n'était pas du tout dans les intérêts du patron de s'inquiéter de son contenu.

Le passager, un homme de haute taille portant un lourd pardessus, parut sur le pont avec sa boîte. Il en fit jaillir une antenne. Il en souleva le couvercle et découvrit trois cadrans et une poignée. Il consulta sa montre et posa la main sur la poignée. Le patron fronça les sourcils : il ne voulait pas d'ennuis avec les garde-côtes.

« Eh, dites donc, monsieur André, qu'est-ce que c'est donc que vous allez fabriquer avec c'te bouète et c'te pouégnée ? »

Le patron n'était pas suffisamment instruit dans le sabotage professionnel pour deviner qu'il s'agissait d'un explosif radio :

lorsque la poignée serait enfoncée dans la boîte, un signal serait lancé, et une torpille à tête chercheuse, amarrée depuis de longs mois déjà non loin de la pointe du Raz, irait faire exploser l'objectif pour lequel elle avait été programmée.

« Occupez-vous de ce qui vous regarde », dit froidement M. André.

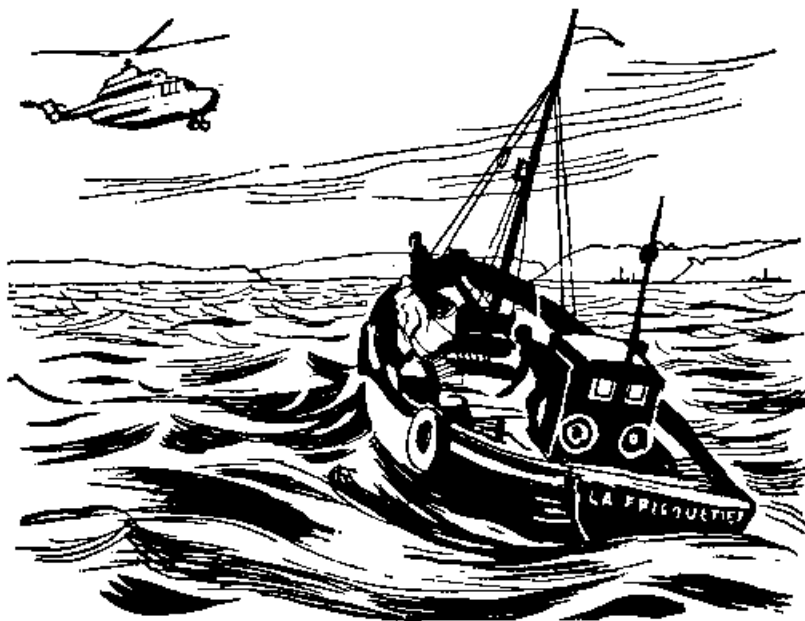
Il consulta de nouveau sa montre, et enfonça la poignée.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Une forte vague, d'origine inconnue, vint secouer *La Frisquette*.

M. André, alias Jacques Brelan, soupira profondément. Sa mission était remplie : le *Trionyx*, son matériel nucléaire, son équipement scientifique inestimable, ses soixante hommes d'équipage, étaient en train de couler. Si la torpille n'avait pas atteint son objectif, un voyant rouge se serait allumé sur l'exploseur radio.

« Qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là ? » demanda le patron avec inquiétude.



Un hélicoptère de la Marine nationale, surgissant à l'horizon, filait droit sur le chalutier.

« Gagnez le large ! À toute allure ! commanda le passager.

— Du calme, mon bon monsieur, répliqua le patron. C'est la Royale qui s'amène, et je ne veux point d'ennuis avec eusse. »

Le passager tira un pistolet automatique de sa poche et, d'un coup de pouce, arma le chien.

« Ça va, ça va, dit le patron. On a compris. »

Il fit signe à son matelot d'accélérer l'allure.

Un crépitement de mitrailleuse retentit, et, dans le crépuscule, une giclée de balles traceuses dessina une courbe élégante au-dessus de *La Frisquette*.

« Oh ! là ! là ! Ça va mal, fit le patron. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, maintenant ? »

M. André était un professionnel. Il savait qu'un chalutier ne lutte pas de vitesse avec un hélicoptère, et qu'un pistolet automatique ne lutte pas de puissance avec une mitrailleuse.

D'un coup de pied, il envoya l'exploseur radio dans la mer. Le pistolet suivit l'exploseur.

Déjà l'hélicoptère s'abaissait au-dessus du chalutier, comme un faucon fondant sur sa proie. Le bruit assourdissant de son rotor et le vent déchaîné par ses pales faisaient courber la tête au patron et à son matelot. Déjà Langelot, suivi de Gaspard, sautait sur le pont. Les deux snifiens étaient armés de pistolets. Par la portière de l'hélicoptère, on apercevait le visage grave de Montferrand ; le capitaine braquait sur Breelan une carabine U.S.

« Je me rends, prononça Breelan. Vous pouvez ranger votre artillerie.

— Fouille-le, Gaspard, commanda Langelot.

— J'ai perdu, mais vous n'avez pas gagné non plus, dit Breelan. Le *Trionyx* est par le fond à l'heure qu'il est.

— Vous faites erreur, monsieur Breelan, répliqua Langelot. Ce qui est par le fond, c'est un vieil engin mer-mer traînant après lui un fuselage de tôle sans valeur. Le *Trionyx* sera lancé demain à la première heure. »

M. Breelan regarda le snifien pour voir s'il disait vrai.

« Ah ! mais je vous reconnais, monsieur Guayaquil. Vous avez changé de couleur d'yeux, et vous avez rapetissé de taille, et vous avez perdu la verrue et le pince-nez. Puis-je vous demander comment vous m'avez retrouvé ?

— Vous oubliez, monsieur Breelan, que je suis télépathe et voyant.

— Mais je n'oublie pas qu'il faut quelquefois aider les forces occultes.

— En effet. Ce porte-mine que vous m'avez emprunté contenait, entre autres petits raffinements, un émetteur bip-bip.

— Je le sais bien, mais cet émetteur n'était pas armé.

— Il y avait deux façons de l'armer, monsieur Breilan : en appuyant sur un bouton caché, ou par signal radio. Quand nous avons compris que nous ne pouvions vous retrouver autrement, l'émetteur du service a lancé le signal commandant l'armement du bip-bip. Et depuis trois heures ce matin, monsieur Breilan, nous vous suivons au récepteur goniométrique. Nous connaissons tous les endroits où vous êtes passé, et nous avons ramassé non seulement Mme Cygne, mais encore Paulus et ses gars.

— Et vous m'avez laissé emprunter le portemine exprès ?

— Dites que je me suis débrouillé pour vous le faire accepter ! Mme Cygne prétendait que vous me reconnaîtriez à vue : donc elle vous avait fourni mon signalement. Or, depuis qu'elle m'avait vu, elle n'avait donné qu'un seul coup de téléphone, assez mystérieux d'ailleurs, à partir d'une cabine publique. Il était évident que c'était à vous qu'elle l'avait donné et, par conséquent, que vous étiez son contact. »

Monsieur Breilan – alias M. André, alias Andreas – s'inclina avec flegme :

« Se faire battre par des adversaires aussi subtils que vous, prononça-t-il, c'est presque un plaisir. »

Trois jours plus tard, un somptueux dîner réunit chez Lasserre Mlle Mélisande Croydon, qui repartait le lendemain pour l'Angleterre, le sous-lieutenant Auguste Pichenet, l'aspirant Melchior de Saint-Fiacre et l'amiral Lavaubourdette qui, ravi du lancement de son *Trionyx*, avait tenu à remercier par cette invitation les sauveurs du sous-marin. D'ailleurs il avait vu le bout de film tourné par Mélisande pour figurer le rêve de l'archiviste, et il était curieux de rencontrer la petite fée.

La petite fée en était à sa troisième portion de dindonneau farci lorsqu'elle demanda ce qui arriverait à M. Caparadossi.

« Mademoiselle, répondit l'amiral de sa voix enrouée, j'ai eu le plaisir de parler à cet hurluberlu pas plus tard que ce matin. Il m'a exprimé sa satisfaction du lancement réussi du *Trionyx*. « Vous ne vous en doutez pas, m'a-t-il dit, mais si tout s'est bien passé, c'est grâce à moi, qui ai obtenu, pour le sous-marin, la protection des forces occultes. Malheureusement, ces imbéciles des services de sécurité ont cru bon d'arrêter la voyante que je consultais, mais j'espère réussir à lui faire rendre justice. — Et vous, lui ai-je demandé, où en êtes-vous ? — Eh bien, m'a-t-il répondu, je viens de

recevoir ma mutation d'office. Je suis maintenant directeur des Archives de l'administration des Jardins zoologiques. Évidemment, c'est moins brillant comme situation, mais je ne m'étonne de rien : avant-hier j'ai commis la grave imprudence de passer sous une échelle : alors... ! »

Les jeunes gens éclatèrent de rire. La soirée se termina tôt, et Langelot ramena Mélisande à l'hôtel du *Grand-Cerf*. La jeune fille avait l'air triste.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Mélisande ? Vous n'êtes pas contente d'avoir rendu service au Deuxième Bureau ?

— Oh ! si, très contente, et très fière, et très reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis même reconnaissante à Mme Cygne, qui m'a laissé adopter son hibou, dont elle n'avait que faire en prison. Mais tout cela, voyez-vous, ne me rendra pas le don que j'ai perdu.

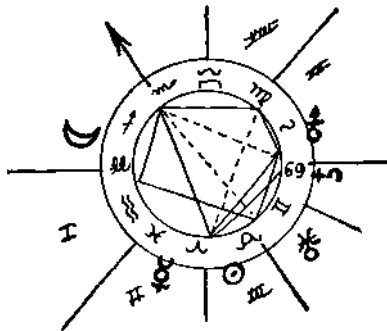
— Eh bien, je me le demande.

— Comment cela ?

— C'est très simple : quand un profane vous embrasse, vous perdez le don, c'est logique. Mais si un télépathe vous embrassait, vous ne croyez pas que vous le retrouveriez ?

— On pourrait toujours essayer », dit Mélisande.

Alors, en guise d'adieu, le sous-lieutenant Auguste Pichenet embrassa la petite fée sur les deux joues.



IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 05-08-1975.

1771-5 – Dépôt légal n° 962, 3^e trimestre 1975.

20 – 01 – 4966 – 01

ISBN : 2 – 01 – 001891 – 5

Notes

[←1]

Voir *Langelot mène la vie de château*, *Langelot fait le malin*, *Langelot et le fils du roi*, *Langelot fait le singe*.

[←2]

En écoute permanente.

[←3]

Centre national de la recherche scientifique.

[←4]

Voir *Langelot kidnappé*.

[←5]

Voir *Langelot et la danseuse*.

[←6]

La Marine nationale.